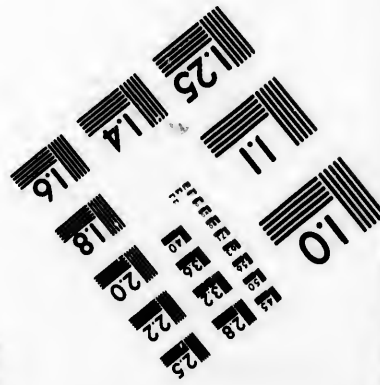
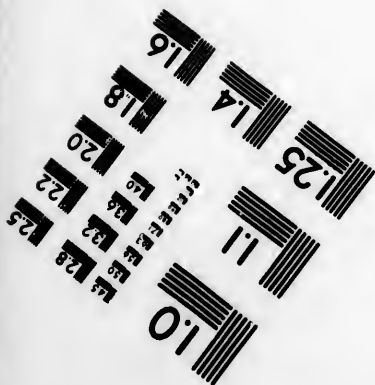
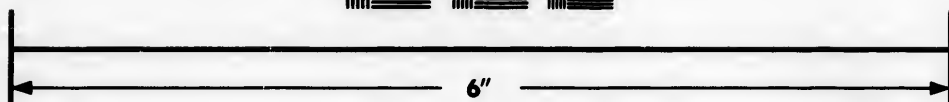
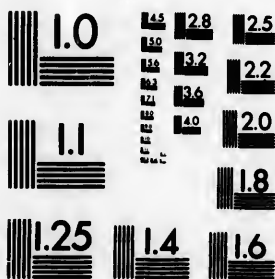


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1985**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distortion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

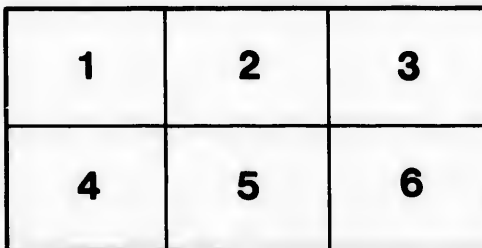
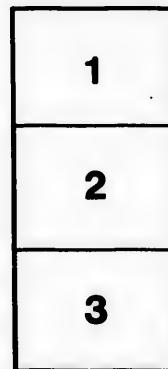
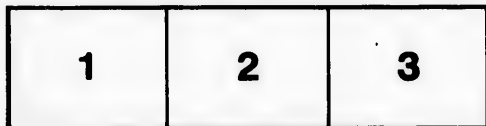
Morisset Library  
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset  
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

tails  
du  
odifier  
une  
image

rrata  
to

pelure,  
n à

32X



TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Introduction  
I. De la nature et de l'importance de l'ouvrage  
II. De la méthode employée dans la rédaction  
III. De la portée et des limites de l'ouvrage  
IV. De la classification des matières traitées  
V. De la manière de consulter l'ouvrage  
VI. De la valeur et de l'utilité de l'ouvrage  
VII. De la date et du lieu de la publication  
VIII. De la responsabilité de l'auteur  
IX. De la propriété littéraire de l'ouvrage  
X. De la réimpression et de la contrefaçon  
XI. De la traduction et de l'adaptation  
XII. De la diffusion et de la promotion de l'ouvrage  
XIII. De la conclusion et des remerciements

ÉDITEUR

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.**

---

**TOME HUITIÈME.**

LETTRES  
DIVERSES ET CURIEUSES

TOME CINQUIÈME

---

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, n° 5, A PARIS.

ÉDIF

PAL

COLLATIO

AU B

RUE

**LETTRES**  
**ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,**

ÉCRITES

**PAR DES MISSIONNAIRES**

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,  
ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

**MÉMOIRES DU LEVANT.**



Imprimerie de Béthune

**A PARIS,**

**AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,**

PRÈS SAINT-SULPICE;

**ET CHEZ GAUME FRÈRES,**

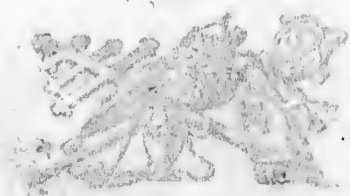
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

**1850.**

LETTRES  
MONTAIGNE ET CUNYSES

PAR DES MISSIONNAIRES

MÉMOIRES DU LEVANT



A PARIS

IMPRIMERIE DE BARRAUD, RUE CAPECEPHE, N. 10

ÉDI

P

~~~~~

Du P. Si

Nous  
reconn  
a la bon  
dans les  
blies dep  
royaume

# LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

~~~~~  
||  
MÉMOIRES DU LEVANT.

---

## LETTRE

Du P. Sicard, missionnaire en Egypte, à son A. S.  
Mgr. le comte de Toulouse.

MONSEIGNEUR,

Nous apprenons avec beaucoup de joie et de reconnaissance que Votre Altesse Sérénissime a la bonté de s'intéresser à tout ce qui se passe dans les missions que notre compagnie a établies depuis plus d'un siècle dans les différents royaumes du Levant.

VIII.

I

Henri III y envoya les premiers missionnaires à la réquisition de Grégoire XIII, et sur les offres que fit alors le P. Aquaviva, général des Jésuites, de donner des ouvriers pour porter les lumières de l'Évangile à toutes ces différentes nations qui marchaient dans les ténèbres de l'erreur et de l'infidélité.

Henri IV et Louis XIII, informés des fruits de ces premiers missionnaires, en firent augmenter le nombre, et leur assignèrent des fonds pour leur entretien et pour leur subsistance.

Ces missions ont produit de grands fruits dans le Levant depuis leur établissement, et surtout depuis qu'elles ont été protégées par le feu roi Louis XIV, honoré, respecté et craint de toutes les puissances ottomanes, qui le regardoient comme le plus grand monarque qui ait jamais été sur le trône. Après une aussi grande perte que celle que nous avons faite, nous recevons comme un nouveau bienfait de la Providence divine qui veille sur le bien de nos missions, la protection dont V. A. S. veut bien les honorer.

Le zèle que je dois avoir particulièrement pour la mission d'Égypte, où mes supérieurs m'ont attaché, me fait oser prendre la liberté

de p  
phiq  
les b  
Nil,  
embo  
Je  
pour  
naire  
carte  
que j'  
pour r  
reurs e  
version  
vœux e  
Lors  
hasard  
restes d  
V. A. S.  
faisant  
tude et  
Je s  
puisse  
neur d  
paroiss  
ble, ell  
sionnai  
écrire e

de présenter à V. A. S. une carte géographique qui mettra sous ses yeux les villes et les bourgades que j'ai parcourues le long du Nil, depuis les grandes cataractes jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée.

Je supplie très humblement V. A. S. d'avoir pour agréable ce petit présent d'un missionnaire, et de lui permettre de joindre à cette carte une relation des voyages et des missions que j'ai faites dans la Haute et Basse-Égypte pour m'instruire à fond de la religion, des erreurs et des mœurs des Coptes, dont la conversion fait depuis long-temps l'objet de mes vœux et de mes travaux.

Lorsque, dans mes courses évangéliques, le hasard a permis que je découvrisse quelques restes de l'antiquité, dignes de la curiosité de V. A. S., j'ai cru suivre ses intentions en les faisant dessiner. Je l'ai fait avec toute l'exactitude et la fidélité qui en est le mérite.

Je souhaite, Monseigneur, que V. A. S. puisse être satisfaite de tout ce que j'ai l'honneur de lui présenter. Si ces mémoires ne lui paroissent pas écrits d'un style poli et agréable, elle le pardonnera, s'il lui plaît, à un missionnaire plus accoutumé à parler arabe qu'à écrire en françois.



Il y a dix-neuf ans qu'il plût au feu roi de nous envoyer au grand Caire, capitale de ce royaume, pour y établir une mission. Le sieur Maillet, alors consul de la nation françoise, ayant reçu ordre de nous procurer un logement, et les moyens de faire nos fonctions en cette ville, s'en acquitta avec tout le soin et le succès que nous pouvions désirer.

Nos premiers missionnaires s'appliquèrent d'abord à connoître le caractère des esprits et les mœurs des peuples qu'ils avoient à instruire. Ils ne furent pas long-temps sans comprendre qu'ils devoient beaucoup plus compter, pour la conversion de ces nations, sur les grâces toutes-puissantes de Dieu, qui peut des pierres mêmes faire naître des enfants d'Abraham, que sur les favorables dispositions des cœurs de ces hommes endurcis.

L'expérience que m'a donnée mon séjour dans ce pays-ci depuis plusieurs années ne m'a pas fait prendre un sentiment différent du leur. En effet, le peu qui reste en Égypte de l'ancien christianisme annoncé autrefois aux Égyptiens par les Apôtres, et nommément par saint Marc, premier évêque d'Alexandrie, est présentement dans une affligeante désolation.

Comme les Égyptiens sont naturellement su-

per  
qué  
emp  
fect  
de  
Q  
mina  
dire  
bes  
est b  
Les  
schis  
Mais  
ignor  
gross  
ni ce  
pas  
sans  
je ne  
fois d  
dans l  
cepen  
leur a  
fois po  
Mor  
faire u  
ses pr

perstitieux, et que ce royaume a été la conquête de différentes puissances, qui s'en sont emparées successivement, ils se sont laissé infecter aisément des superstitions et des erreurs de ceux dont ils sont devenus les esclaves.

Quoique la religion mahométane soit la dominante en Égypte, il est cependant vrai de dire que le nombre des chrétiens grecs, arabes et égyptiens, appelés aujourd'hui Coptes, est beaucoup plus grand que celui des Turcs. Les chrétiens sont presque tous hérétiques et schismatiques, et pour la plupart eutychiens. Mais je crois qu'on doit ajouter qu'ils sont plus ignorants qu'hérétiques. Leur ignorance est si grossière, qu'ils ne savent ni ce qu'ils croient, ni ce que nous croyons. Il ne faut cependant pas conclure de là que les Égyptiens soient sans esprit, car nous voyons le contraire; et je ne suis point surpris qu'ils aient eu autrefois de si savants hommes dans la géométrie, dans l'astronomie, et dans la médecine. Il faut cependant convenir que la domination du Turc leur a fait perdre le goût qu'ils avoient autrefois pour ces sciences.

Mon dessein n'est point de m'arrêter ici à faire une ample description de l'Égypte et de ses principales villes. Nous avons un si grand

nombre d'historiens et de voyageurs qui en ont écrit des livres entiers, dont plusieurs sont sans doute dans la bibliothèque de V. A. S., que je ne lui apprendrois rien de nouveau. L'histoire que M. l'évêque d'Avranches vient de nous donner du commerce et de la navigation des anciens, mérite d'y avoir place. Son livre donne des connoissances savantes et curieuses, et la lecture en est très agréable. Je me contenterai donc de confirmer ici ce qui a été dit par tant d'auteurs anciens et modernes des richesses et de la fertilité de ce royaume.

Pour juger de ses richesses, il ne faut que considérer sa situation. Nul royaume du monde n'en a une plus favorable pour s'enrichir de tout ce que les nations, soit voisines, soit éloignées, ont de plus précieux.

L'Égypte a l'Éthiopie à son midi, la Méditerranée au septentrion, la mer Rouge à son orient, et toute l'Afrique à son occident. De plus elle a le Nil dans son sein, qui traverse tout le royaume d'un bout à l'autre, c'est-à-dire, depuis les fameuses cataractes jusqu'à son embouchure dans la Méditerranée. C'est à plusieurs de ses ports construits sur ce fleuve et sur la Méditerranée qu'on voit aborder continuellement des vaisseaux chargés de richesses

que

Le

fourn

millio

de do

chit e

gneur

chesse

fertilit

cles. S

blé. L

coltes e

fois en

fournis

provinc

provisio

étonnan

cents li

geur, r

grains,

sans au

tes sort

les autr

Mais

que dan

se sont

seule a

que les nations les plus éloignées lui envoient.

Les historiens assurent que l'Égypte seule fournissoit aux Romains plus de trois cents millions : elle n'en donne pas aujourd'hui plus de douze au grand-seigneur ; mais elle enrichit en un seule année plusieurs autres seigneurs qui savent bien mettre à profit les richesses de l'Égypte. Pour ce qui est de sa fertilité, elle a été connue dans tous les siècles. Son abondance est particulièrement en blé. Les terres produiroient aisément deux récoltes chaque année, si elles étoient autant de fois ensemencées. Autrefois une seule récolte fournissoit à Rome, à Constantinople, aux provinces et aux royaumes voisins, toutes les provisions de blé nécessaires. Il doit paroître étonnant que l'Égypte, qui n'a pas plus de deux cents lieues de longueur sur soixante de largeur, rende une si prodigieuse abondance de grains, et que du sein des mêmes terres sorte, sans aucun repos, une pareille quantité de toutes sortes de légumes qui naissent les uns après les autres.

Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que dans les temps où la stérilité et la famine se sont fait sentir partout ailleurs, l'Égypte seule a toujours joui d'une heureuse fécondité,

et a été pour le reste du monde, comme au temps de Joseph, une ressource publique.

Ce furent les avantages d'une si heureuse situation qui déterminèrent Alexandre-le-Grand à rebâtir la ville d'Alexandrie sur une des branches du Nil; je dis rebâtir, parce que, si l'on en croit quelques auteurs, les ruines d'une plus ancienne ville, dont on voit encore les colonnes et les obélisques, ont servi de fondement à la nouvelle Alexandrie.

Les richesses de l'Égypte étant aussi grandes que je viens de le dire, il s'ensuit nécessairement que ce royaume est très peuplé, comme il l'est en effet; mais c'en est aussi une suite nécessaire que les peuples qui l'habitent soient lâches, paresseux et fainéants, comme ils le sont. Ils se fient si fort sur la bonté de leurs terres, qu'ils ne prennent presque pas la peine de les labourer. Sitôt que l'eau du Nil est retirée dans son lit, les paysans sèment leurs champs. La seule façon qu'ils ont à faire est de mêler du sable avec le limon que le Nil répand sur les terres, en cas que ce limon les ait rendues trop grasses; et alors les terres ensemencées produisent avec usure une abondante moisson.

Les Égyptiens font leur boisson ordinaire

de l  
dans  
rieu  
d'he  
com  
pou  
tonj  
d'un  
le ve  
pots  
leil :  
temp  
périe  
Le  
les m  
L'  
le gra  
cesse  
ser le  
rendr  
verne  
subal  
tes pa  
gouve  
Le  
royau  
mais h

de l'eau du Nil. Pour l'éclaircir, ils la mettent dans un vase dont on frotte l'ouverture intérieure d'un peu d'amandes pilées, et un quart-d'heure après l'eau devient pure et claire comme eau de roche. Ils ont un autre secret pour la rafraîchir, malgré le climat qui la tient toujours chaude. Ils la mettent dans des vases d'une terre subtile et transparente, et lorsque le vent du nord vient à souffler, ils pendent ces pots en l'air et les exposent aux rayons du soleil : l'eau ainsi exposée contracte en peu de temps une fraîcheur agréable; j'en ai fait l'expérience plusieurs fois.

Les grandes chaleurs se font sentir pendant les mois de mars, avril, mai, et la moitié de juin.

L'Égypte est gouvernée par un pacha; mais le grand-seigneur a soin de lui donner un successeur au bout de l'an, pour ne lui pas laisser le temps de devenir trop riche et de se rendre trop puissant. Outre le pacha qui gouverne l'Égypte, il y a plusieurs gouverneurs subalternes qui commandent dans différentes parties de l'Égypte, et elles sont autant de gouvernements particuliers.

Le grand Caire est la ville capitale du royaume; elle peut être aussi longue que Paris, mais beau coup moins large : elle pourroit ce-

pendant lui être comparée, si l'on confondoit l'ancien Caire avec le nouveau, quoique l'un soit éloigné de l'autre d'une bonne demi-lieue. Le nouveau Caire, qui est la principale ville, est très peuplé, mais ce qui le fait paroître plus peuplé qu'il ne l'est en effet, c'est que, pour donner de la fraîcheur à la ville, les rues sont très étroites, et qu'on y est arrêté à tout moment par la foule de ceux qui vont et viennent. Les maisons sont bâties de brique, les étages en sont fort bas. On en voit sortir des fourmillières d'hommes qui les habitent, car la coutume n'est point ici d'avoir de longues enfilades d'appartements inhabités, qui ne servent que de parade. Une nombreuse famille qui aura grande quantité d'esclaves n'occupera qu'une petite maison. Les hommes logent en bas, et les femmes ont le lieu le plus élevé.

On compte dans le seul Caire jusqu'à cinq cents mosquées, et vingt-quatre mille dans toute l'Égypte. La preuve qu'on en donne, est que le cadilesquer qui, de dix-huit mois en dix-huit mois, y vient de la part du grand-seigneur, et qui, reçoit un sequin de chaque mosquée du royaume, retire vingt-quatre mille sequins de ce seul droit.

Le Caire étoit autrefois environné de murs

avec  
ne v  
subs  
com  
crois  
On t  
ancie  
salles  
extré  
d'or  
de dô  
tous  
avec  
res. L  
hauteu  
ces sa  
bassin  
ces va  
églises  
fait co  
Ils  
vent d  
des ma  
à des  
rapidit  
L'éleva  
eaux y



avec des tours de distance en distance dont on ne voit plus que des ruines. Les portes qui subsistent sont couvertes de lames de fer, comme le sont celles d'Alexandrie, ce qui fait croire que leur fabrique est du même temps. On trouve aussi au Caire quelques palais des anciens rois et des anciens seigneurs, avec des salles d'une grandeur et d'un exhaussement extrême, plafonnées de bois ouvragé, couvert d'or et d'azur. Ces plafonds ont une manière de dôme, ouvert exprès pour recevoir l'air de tous côtés. Les salles sont pavées de marbre avec des compartiments et des dessins bizarres. Les murs en sont pareillement revêtus à la hauteur de dix à douze pieds. Au milieu de ces salles, une fontaine jaillissante sort d'un bassin pavé de marbre. Il faut convenir que ces vastes lieux, qui ont l'élévation de nos églises et presque leur étendue, sont tout-à-fait convenables au climat.

Ils ont des inventions pour introduire le vent dans ces salles et les rafraîchir. Ce sont des manières de gorges de loup qui répondent à des coulisses fort étroites, où l'air passe avec rapidité, et se mêle à la fraîcheur des eaux. L'élévation de ces salles, le marbre, et les eaux y entretiennent une si grande fraîcheur,



que dans les plus grandes chaleurs de l'été, il est difficile de s'y tenir long-temps sans pelisse. Les femmes distinguées ont aussi leurs salles dans leurs appartements, et l'on peut dire que c'est là principalement que la magnificence des Turcs éclate. Ces salles sont toutes brillantes d'or et d'azur; mille peintures à la turque y diversifient les lambris et les murs: des tapis de Perse et des coussins brodés d'or et d'argent parent leurs divans.

Le pacha loge dans le château, qui est à une des extrémités du Caire, à mi-côte de la montagne. Ce château qui étoit autrefois la demeure des rois d'Égypte, tombe peu-à-peu en ruines. Le pacha y tient son divan, qui est précédé d'une assez belle place longue de trois cents pas, et d'environ cent de large. Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce château, c'est le puits qu'on appelle le puits de Joseph <sup>1</sup>. On ne peut disconvenir qu'il n'ait fallu un temps infini pour le construire. Sa profondeur est comme partagée en deux parties. Du sommet jusqu'à la moitié, on y descend par un esca-

<sup>1</sup> On croit que le *puits de Joseph* a été construit vers l'an 1176 de notre ère, par les ordres de Saladin, qui se nommoit aussi *Joseph* (Yousouph.) (*N. des Ed.*)

lier, taillé pour fond répon Les pour de lon attach en tou temps l'une p l'une d dans u l'enlèv Quatre travail Cett pour le maison enviro bre gr tienne bois, s appell seph : Tout

lier, qui règne autour du puits, et qui est entaillé dans la pierre. Cet escalier a été pratiqué pour y descendre des bœufs. On trouve au fond de cette première partie une plate-forme répondant à l'ouverture supérieure.

Les bœufs travaillent sur cette plate-forme pour élever l'eau, par le moyen d'une roue et de longues cordes où des pots de terre sont attachés. Ces pots se remplissent et se vident en tournant avec la roue. L'eau se tire en deux temps différents par le moyen de deux roues, l'une posée sur l'autre, et à quelque distance l'une de l'autre. La plus profonde verse l'eau dans un premier réservoir, d'où la seconde l'enlève et la porte jusqu'au haut du puits. Quatre bœufs et souvent six sont occupés à ce travail.

Cette eau, qui est un peu salée, ne sert que pour les animaux, et les usages différents des maisons. On voit aussi dans ce château un lieu environné de beaucoup de colonnes de marbre granit, fort belles et fort hautes, qui soutiennent une manière de dôme lambrissé de bois, sur lequel on lit des lettres arabes. On appelle cette espèce de salon, le divan de Joseph : c'est un terme ordinaire dans le pays. Tout ce qui a l'air antique, ou qui contient

été, il  
ns pe-  
leurs  
n peut  
magni-  
toutes  
es à la  
murs :  
és d'or  
st à une  
a mon-  
la de-  
-peu en  
qui est  
de trois  
Ce que  
n, c'est  
ph<sup>4</sup>. On  
n temps  
leur est  
sommel  
un esca-  
struit vers  
Saladin,  
N. des Ed.)

quelque chose d'extraordinaire porte le nom de Joseph.

Il y a à une des extrémités du château un retranchement occupé par les milices. Ce sont quatre ou cinq grosses tours bien bâties, qui font une enceinte de cinq à six cents pas de circuit. Ces tours commandent l'appartement du pacha. Lorsque l'ordre lui vient de la Porte pour se retirer, on braque trois ou quatre petits canons contre sa maison, qui la foudroyeroient en un quart-d'heure, s'il vouloit faire la moindre résistance.

Voilà, Monseigneur, tout ce qui mérite d'être rapporté à V. A. S. de la ville du Caire et de ses curiosités. C'est dans cette ville que nous avons commencé nos premières missions. MM. du Commerce de la nation françoise nous ont procuré, par leur crédit et par leur libéralité, une maison assez commode pour y faire nos fonctions. Nous leur devons, et en particulier à M. Lemaire, consul de la nation françoise, les facilités que nous avons pour faire les exercices de la mission.

Les différentes nations que le commerce attire en cette ville donneroient de l'occupation à un grand nombre de missionnaires. Les seuls

Cop  
cupe

N

jusq

sionn

les e

sons

est g

capa

assez

nos t

Co

sionn

les se

et le

fait l

biter

des

tout

mieu

leur

leur

ce de

Nil.

caire

con

Coptes, qui sont les anciens Égyptiens, en occuperoient plusieurs.

Nos finances ne nous ont pas permis d'être jusqu'à présent plus de trois ou quatre missionnaires, pour visiter les malades, instruire les enfants, faire des conférences dans les maisons particulières et dans la nôtre. Le travail est grand et continu, et il seroit quelquefois capable de rebuter, si Dieu ne nous donnoit assez souvent la consolation de voir le fruit de nos travaux.

Comme rien n'est plus nécessaire à un missionnaire dans l'Égypte, que de bien connoître les sentiments des Coptes, pour les combattre, et leurs mœurs, pour les corriger : après avoir fait long-temps mission auprès de ceux qui habitent le Caire, j'ai cru devoir visiter les Coptes des campagnes, pour être mieux instruit de tout ce qui les regarde, et pour m'en faire aussi mieux connoître, et par ce moyen m'attirer leur confiance, et travailler plus utilement à leur instruction et à leur conversion. C'est dans ce dessein que j'ai fait trois voyages le long du Nil. Le premier a été au désert de Saint-Macaire dans la Basse-Égypte occidentale ; le second dans cette partie de la même Basse Égypte

qu'on appelle le *Delta* ; le troisième dans la Haute-Égypte.

J'ai présentement l'honneur de rendre compte à V. A. S. de ces trois voyages. Elle verra distinctement sur la carte du Nil les lieux que j'ai parcourus, et dont j'ai fait les observations avec toute l'exactitude qui m'a été possible. Je commence le récit que j'ai l'honneur de lui faire par mon voyage au désert de Saint-Macaire.

La Providence nous employant ici particulièrement à la conversion des Coptes, j'ai cru qu'un des plus sûrs moyens de parvenir à avoir leur confiance, étoit d'avoir entrée dans leurs monastères, de connoître les solitaires qui les habitent et de me faire connoître à eux, de m'instruire de leurs sentiments, et de gagner leur bienveillance, pour avoir celle des Coptes, qui les respectent et les aiment.

Pour exécuter mon projet, je m'embarquai sur le Nil à Boulak, le 5 décembre 1712, à une heure après midi, accompagné d'un religieux Copte, prêtre et supérieur de Saint-Macaire. Nous arrivâmes à minuit à Oüardan, petit village sur le bord occidental de la branche du Nil qui descend à Rosette. N'ayant pu y trouver une maison de chrétiens pour nous

recevoir  
ser le r  
exposés  
tâmes c  
aller à  
dan. N  
solitaire

Le s  
bergers  
eux, j'a  
hommes  
instruct  
de la pa  
doient e  
vérité le  
curés ;  
ceux do  
d'eux-m  
leurs tr

Je v  
faire ré  
trouvai  
instruit  
vain en  
mères é

1 Ezéc

recevoir chez eux, nous fûmes obligés de passer le reste de la nuit dans une place publique, exposés à l'air qui étoit très froid. Nous quittâmes ce mauvais gîte à la pointe du jour, pour aller à Étris, autre village à demi-lieue d'Oüardan. Nous y trouvâmes un hospice pour les solitaires du désert, qui en est voisin.

Le soir du même jour, après que tous les bergers et les laboureurs se furent retirés chez eux, j'assemblai au clair de la lune tous les hommes et garçons Coptes pour leur faire une instruction. Je trouvai ces bonnes gens affamés de la parole de Dieu, parce qu'ils ne l'entendoient que très rarement. Leur patriarche à la vérité leur envoie des religieux pour être leurs curés; mais ces pasteurs sont du nombre de ceux dont parle Ézéchiél <sup>1</sup>, qui ont grand soin d'eux-mêmes, mais qui ne font point paître leurs troupeaux.

Je voulus commencer mon catéchisme par faire réciter le *Pater* aux enfants. A peine en trouvai-je un qui le sût, et pas un seul qui fût instruit des principes de notre religion. En vain en interrogeai-je plusieurs. Les pères et mères étoient aussi ignorants que leurs enfants :

<sup>1</sup> Ezéchiél, chap. 34, v. 8.

plusieurs même d'entre eux avoient vécu jusqu' alors sans avoir approché des sacrements de pénitence et d'eucharistie. J'employai donc tout le temps que je pus être avec eux à réciter à haute voix l'oraison dominicale en leur langue. Tous la répétoient après moi, et je la leur fis répéter jusqu'à ce qu'ils la sussent par cœur. Je leur expliquai ensuite les principaux articles de notre croyance. Ils m'écoutoient avec beaucoup de docilité. Je chargeai ceux d'entre eux qui me parurent les mieux instruits, de répéter dans les maisons ce que je leur avois enseigné.

Après mon instruction, il y en eut plusieurs qui me demandèrent à se confesser, et ils le firent avec des sentiments qui me donnèrent une sensible consolation, et qui m'engagèrent à leur promettre de plus longues instructions à mon retour.

Le lendemain 7 décembre je partis d'Étris avec le supérieur de Saint-Macaire, et un religieux d'un autre couvent, qui venoit de faire la quête au Caire et aux villages circonvoisins. Ce bon religieux étoit très content de sa quête; car il conduisoit au couvent dix ânes chargés de provisions de blé, de riz, de lentilles, de fèves, de poissons salés, de cire, et d'encens. Après avoir marché en cette compagnie pen-

dant  
pag  
mim  
Ce d  
la d  
les s  
de c  
nom  
Ann  
Apo  
et Je  
cent  
ajou  
dése  
trois  
midi  
côté  
born  
de H  
mon  
par  
É  
nous  
pren  
Celu  
seco  
le tr



dant une heure par une riche et agréable campagne, laissant le Nil à notre orient, nous mêmes le pied sur le sable du désert de Sceté. Ce désert, dont Pallade et Rufin nous ont fait la description, est fameux par les voyages que les saintes Paule et Mélanie y firent, et par plus de cinq mille religieux qui l'habitoient, du nombre desquels étoient les saints hommes Ammon, Arsène, Moïse-le-Noir, Éphrem, Apollon, Pamhon, Sérapion, Poëmène, Daniel et Jean-le-Petit. L'on comptoit alors plus de cent monastères dans ce désert. Il n'en reste aujourd'hui que quatre, dont je parlerai. Ce désert s'étend d'orient en occident environ trois journées, et autant du septentrion au midi. C'est une vaste plaine de sable, qui, du côté du couchant et du midi, n'a point d'autre borne que les sables de la Lybie et du désert de Barca. Elle aboutit du côté du nord à la montagne de Nitrie, qui étoit autrefois habitée par une infinité de solitaires.

Étant sortis d'Étris avant le lever du soleil, nous arrivâmes un peu avant son coucher au premier des quatre monastères dont j'ai parlé. Celui-ci porte le nom de l'ancien Macaire, le second est nommé Notre-Dame des Suriens, le troisième s'appelle le monastère de *Saint-*



*Bichoi* ou *Abisay*, et le quatrième est dédié à la sainte Vierge d'*Elbaramous* ou des Grecs. Le premier monastère est loin du Nil d'une journée; le deuxième est éloigné du premier d'une demi-journée; le troisième n'est qu'à deux portées de mousquet du second; et le quatrième, en s'écartant toujours du Nil et tirant vers le couchant, se trouve à demi-journée du second et du troisième, à vingt-cinq ou trente lieues de la mer Méditerranée et d'Alexandrie vers le nord.

Ces quatre monastères sont de grands enclos carrés assez égaux entre eux, de plus de cent pas de long, sur un peu moins de large, entourés de hautes et épaisses murailles, avec un parapet à hauteur d'appui. Chaque monastère a sa tour, plus exhaussée de moitié que les murs de son enclos. Dans chaque tour il y a une chapelle dédiée à saint Michel, plusieurs chambres pleines de provisions de bouche, une bibliothèque, qui consiste en trois ou quatre coffres pleins de vieux manuscrits arabes ou coptes couverts de poudre, un puits de bonne eau, un moulin, un four et un pont-levis. La porte de chaque monastère est de bois, basse, épaisse, couverte de plaques de fer, et dominée par la tour. On voit dans chaque mo-

nast  
plu  
de c  
et d  
trait  
des  
pén  
pour  
les h

L  
est l  
pagn  
quét  
deux  
naut

Le  
que c  
douz  
y a m  
çoit  
nour  
ceux  
messe  
et ver  
passe  
la nuit  
et ob

nastère les ruines de deux ou trois églises, de plusieurs dortoirs, et d'un fort grand nombre de cellules dont il ne reste que quelques-unes, et des offices. La tour sert de donjon et de retraite aux pauvres religieux dans les irruptions des Arabes, qui n'ont pas la même facilité pour pénétrer dans cette tour qu'ils en auroient pour s'introduire par force ou par adresse dans les bas de l'enceinte du monastère.

Le monastère de Saint-Macaire dont je parle est habité par le prêtre religieux qui m'accompagnoit, et qui en sort souvent pour aller à sa quête; par un portier, aussi religieux, et par deux diacres séculiers. Voilà toute la communauté de ce fameux monastère.

Le couvent de Saint-Bichoi n'est composé que de quatre religieux, les deux autres en ont douze ou quinze. Tous ne sont pas prêtres; il y a même parmi eux des séculiers qu'on y reçoit par l'ordre du patriarche copte. Leur nourriture et leurs habits sont conformes à ceux des gens de la campagne. On y dit une messe tous les dimanches et tous les mercredis et vendredis des quatre jeûnes de l'année. Ils passent plusieurs heures au chœur le jour et la nuit; ils travaillent dans les autres heures, et obéissent tous à un supérieur qui est prêtre.

L'ordre du supérieur qui les dirige et qui les occupe est leur principale règle.

Je fus très édifié de voir tous les soirs ces solitaires après leur office, et avant que de se retirer dans leurs cellules, se prosterner aux pieds de leur supérieur, accuser leurs fautes, lui en demander pardon, et recevoir sa bénédiction. On peut dire que ces religieux sont de bonnes gens, à l'hérésie près. Ils sont Coptes, c'est-à-dire, sectateurs de Dioscore <sup>1</sup>, condamné par le quatrième concile général.

Ce monastère de Saint-Macaire renferme deux églises ; l'une petite et entière, dédiée à saint Macaire, qui donne son nom à ce couvent et à tout le désert ; l'autre plus grande et à demi-ruinée est consacrée à saint Jean : il en reste encore cinq dômes soutenus par une vingtaine de colonnes de marbre d'ordre gothique, avec cinq autels. Ces deux églises, et toutes celles des Coptes, ont derrière leur sacristie un four fait exprès pour cuire les panis destinés au sacrifice ; car c'est une coutume

<sup>1</sup> Dioscore, patriarche d'Alexandrie, fut un des plus zélés sectateurs d'Eutychès. Il soutint comme lui qu'il n'y avoit qu'une nature en Jésus-Christ, et fit approuver cette hérésie dans le conciliabule appelé le brigandage d'Éphèse, en 449.

inviolable parmi ces peuples de n'user que du pain levé et tout chaud. Lorsque leurs prêtres doivent dire la messe, ils cuisent le même jour une corbeille pleine de petits pains blancs, ronds, plats par-dessous et convexes par-dessus, et grands comme la paume de la main : un seul de ces pains est destiné pour l'autel, et les autres sont distribués après la messe aux religieux et aux principaux des assistants.

Les Coptes ont une autre coutume parmi eux, c'est d'avoir dans toutes leurs églises un grand creux carré et profond, qu'on remplit d'eau tous les ans, pour servir à la cérémonie du fameux bain qu'ils appellent *Gothas*. Je vis en effet ces deux grands creux dans les deux églises dont je viens de parler. On me fit remarquer dans celle de saint Jean-Baptiste une chapelle sous le titre de sainte Apollinaire, fille d'Anthémius, consul sous le règne d'Arcade, qui fit, dit-on, pénitence dans ce couvent étant déguisée en homme. Bollandus en rapporte l'histoire le cinquième de janvier. Les Coptes la croient fille de l'empereur Zénon ; mais ils se trompent dans ce fait comme dans plusieurs autres.

On me montra dans le chœur de l'église de Saint-Macaire quatre petits cercueils où re-

posent, disent les Coptes, les ossements des trois Macaires et de saint Jean-le-Petit. L'un de ces Macaires est celui d'Égypte, surnommé l'Ancien, disciple de saint Antoine, et l'auteur de cinquante homélies en grec; l'autre est celui d'Alexandrie, surnommé le Jeune. Ces deux Macaires ont été moines ou abbés l'un après l'autre dans les monastères de ce désert. Pallade dit du premier, qu'un homme ayant été fausement accusé d'en avoir assassiné un autre, le saint solitaire ressuscita le mort pour lui faire déclarer son assassin, et pour justifier l'innocent. Le même Pallade, qui avoit demeuré pendant quelque temps avec ces deux saints solitaires, assure avoir été témoin oculaire de leur don d'oraison, de leur rigoureuse pénitence, et de leur charité pour les étrangers. Il raconte en particulier les grandes conversions que Dieu avoit opérées par leur ministère. Il rapporte entre autres choses que ces deux saints hommes étant allés visiter quelques-uns de leurs frères, furent reçus dans un bateau du Nil où étoient plusieurs officiers de considération avec leurs équipages; que l'un de ces officiers les voyant assis dans un coin du bateau, et couverts de leurs pauvres habits, leur dit : « Vous êtes bienheureux, mes amis,

» de  
 » n'av  
 solita  
 » seig  
 » temp  
 » de v  
 un tra  
 sitôt q  
 biens a  
 ses jou  
 saintem  
 L'Ég  
 de Dieu  
 du troi  
 il y a  
 compag  
 et peut  
 d'Antic  
 néral,  
 qui assi  
 plus v  
 compte  
 moins  
 tiques  
 Je p  
 g décer  
 continu

» de vous jouer ainsi du monde dont vous  
» n'avez pas besoin ; » et que nos deux saints  
solitaires lui répondirent : « Vous avez raison,  
» seigneur, mais nous vous plaignons en même  
» temps beaucoup de ce que le monde se joue  
» de vous. » Pallade ajoute que cette parole fut  
un trait qui frappa le cœur de cet officier ; que  
sitôt qu'il fut de retour chez lui il distribua ses  
biens aux pauvres, et vint passer le reste de  
ses jours dans le désert de Nitrie, et y mourut  
saintement.

L'Église a mis ces deux insignes serviteurs  
de Dieu au nombre des Saints. Pour ce qui est  
du troisième Macaire, qu'ils appellent l'évêque,  
il y a tout sujet de croire qu'il étoit un des  
compagnons ou des sectateurs de Dioscore,  
et peut-être étoit-il ce patriarche monothélite  
d'Antioche déposé par le sixième concile gé-  
néral, et non pas ce saint évêque de Jérusalem  
qui assista au concile de Nicée. Ce qui est de  
plus vrai, c'est qu'il ne faut pas beaucoup  
compter sur les opinions des Coptes, et encore  
moins sur les reliques gardées par des héré-  
tiques et des ignorants.

Je partis du monastère de Saint-Macaire le  
9 décembre au matin avec le supérieur, qui  
continua de m'accompagner par charité. A

peine eûmes-nous avancé deux cents pas hors de la porte, que je me trouvai sur les ruines de plusieurs édifices dont les fondements et quelques pans de muraille entiers marquent la grandeur et la forme. Je demandai à mon compagnon l'explication de tout ce que je voyois. « Je vais te la donner, me dit-il, ( car » c'est ainsi que les Orientaux se parlent ). » Autrefois dans ce désert de Sceté, et sur le » mont de Nitrie que tu vois borner l'horison » du côté du nord, on comptoit autant de mo- » nastères qu'il y a de jours à l'an. Ces di- » férentes mesures sont les restes de quelques » uns d'eux, et celles qui sont sous tes pieds » portent encore à présent le nom de *Château* » *des Vierges* ; parce que c'étoit la demeure » des personnes du sexe qui embrassoient la » vie monastique. » Comme je paroissois étonné de cette multitude d'habitations de moines : » Continuons notre chemin, m'ajouta-t-il, tu » verras bien autre chose. » En effet, après avoir marché environ trois ou quatre heures, il parut à nos yeux plus de cinquante monastères bien distincts les uns des autres, mais ruinés et presque abattus. « Ce n'est là, conti- » nua-t-il, qu'une partie des débris d'un bien » plus grand nombre de monuments que la

» piété  
 » ces re  
 » appelle  
 » depuis  
 » aux at  
 » un aliz  
 » bâton  
 » lant, j  
 » manda  
 » roser t  
 » serva c  
 » de son  
 » l'obéiss  
 » permit  
 » branch  
 » vois. C  
 » l'arbre  
 » l'admira  
 » feuilles,  
 » abondan  
 » Nous  
 » e chemi  
 » tiens app  
 » monceau  
 » autre,  
 » l'espace



» piété des fidèles avoit autrefois érigés dans  
» ces retraites de pénitence. Regarde cet arbre,  
» appelé l'arbre de l'obéissance, qui résiste  
» depuis douze siècles à toutes les saisons, et  
» aux attaques des bêtes et des Arabes ; c'est  
» un alizier, qui dans son origine n'étoit qu'un  
» bâton sec, fiché dans ce sable ingrat et brû-  
» lant, par l'abbé Poëmène. Cet abbé com-  
» manda un jour au célèbre Jean-le-Petit de l'ar-  
» roser tous les jours. L'obéissant religieux ob-  
» serva constamment pendant deux ans l'ordre  
» de son supérieur. Dieu, pour récompenser  
» l'obéissance persévérante de son serviteur,  
» permit que le bâton prit racine, et portât des  
» branches et des feuilles aussi belles que tu les  
» vois. C'est en mémoire de ce prodige que  
» l'arbre porte le nom de la vertu d'obéissance.»  
» J'admire cet arbre chargé en effet de belles  
» feuilles, et qui porte tous les ans une grande  
» abondance de fruits.

Nous traversâmes dans la même matinée  
le chemin des Anges ; c'est ainsi que les chré-  
tiens appellent une longue trainée de petits  
monceaux de pierres, éloignés d'un pas l'un de  
l'autre, tirant du midi au septentrion, dans  
l'espace de plusieurs journées de chemin. Cet



ouvrage, qu'ils attribuent aux esprits célestes, et qui peut cependant avoir été fait de main d'homme, servoit autrefois pour diriger les pas des anachorètes, quand ils alloient de leurs grottes aux églises, et revenoient des églises dans leurs grottes. Car le sable de ces vastes plaines agité par les vents, ne laisse ni sentier, ni trace marquée; il est vrai qu'on voit de temps en temps des tertres ou éminences qui pourroient, ce semble, servir de guide aux passants; mais leur uniformité feroit qu'on s'y méprendroit aisément. Mon compagnon me fit remarquer un de ces tertres, au pied duquel nous passâmes : « Voilà, me dit-il, *la Colonne des diables*; on l'appelle ainsi, » parce que ces ennemis des solitaires se mettoient ici en embuscade pour insulter aux serviteurs de Dieu, et pour tâcher de les séduire. » Ce discours me fit connoître la conformité de la tradition à l'histoire que nous avons des anachorètes.

Un peu après midi, nous arrivâmes au monastère de Notre-Dame des Suriens. Ce monastère est le plus beau des quatre; il a un très agréable jardin, et un puits à roue qui l'arrose, grand nombre d'arbres de diverses espèces,

des tar  
un gra  
pris ra  
Ephren  
encore  
Vierge  
porte l  
a pour  
Le s  
averti  
de gra  
conduis  
pour y  
religieu  
jeûn : c  
Noël. F  
autres  
dans ce  
ne mar  
qu'apr  
ches, q  
quelqu  
mer en  
gagner  
fis et j  
'C'es  
Égypte.

des tamarins <sup>1</sup>, des aliziers, des dattiers, et un grand et antique tamarin, qu'on dit avoir pris racine d'un bâton sec planté par saint Éphrem. Il y a dans ce monastère trois églises encore entières : la première dédiée à la sainte Vierge, protectrice des Suriens; la seconde porte le nom de saint Antoine, et la troisième pour son patron saint Victor, martyr.

Le supérieur de ce monastère ayant été averti de notre arrivée nous vint recevoir avec de grandes démonstrations d'amitié. Il nous conduisit d'abord à l'église de la sainte Vierge, pour y faire nos prières. Midi étoit sonné, les religieux aussi bien que nous étoient encore à jeûn : car ils étoient alors dans leur carême de Noël. Pendant ce carême, ainsi que dans les autres des Apôtres, de la sainte Vierge, et dans celui qui précède les fêtes de Pâques, ils ne mangent et ne boivent quoi que ce soit qu'après midi, excepté les samedis et dimanches, qu'il leur est permis de prendre le matin quelque nourriture. Je crus devoir me conformer entièrement à leur manière de vivre, pour gagner leur confiance et leur affection. Je le fis et je m'en trouvai bien : car ma vie con-

<sup>1</sup> C'est le seul arbre de cette nature que j'aie vu en Égypte. (*Note de l'ancienne édition.*)

forme à la leur dissipa la méfiance naturelle qu'ils ont des religieux et des prêtres étrangers, et peu-à-peu je me trouvai à portée de leur parler sur tous leurs besoins spirituels à mesure que je les découvris.

Nos prières à l'église étant finies, ils m'introduisirent avec eux dans le réfectoire. Le *Benedicite* ayant été dit, on nous servit une grande jatte pleine de soupe de lentilles farcie de pain. Ce seul mets composa tout notre festin. La lecture se faisoit à table; elle étoit prise d'un petit recueil de règles monastiques, qu'ils prétendent avoir été données par la sainte Vierge à saint Macaire-le-Jeune. Le repas fini, nous dîmes le *Pater* en copte. Cette prière seule est leur *Benedicite* et leur action de grâces ordinaire. Tous étant sortis du réfectoire, ceux qui avoient soif allèrent boire dans le seau d'un puits voisin. Je vis dans leur cuisine trois grandes marmites de pierre. Ils n'en ont point d'autres. Celles-ci cuisent fort bien, et durent des siècles. Cette sorte de pierre est nommée *baram*. elles sont communes dans la Haute-Égypte.

Puisque nous en sommes sur les grands festins de ces bons religieux, j'ajouterai qu'on nous servit le soir pour collation un petit plat d'origan en poudre, et un autre de marc de

caill  
aussi  
des c  
lée; l  
qui r  
mais  
tout  
cher  
ces b  
tère;  
sont  
de san  
je déj  
schism  
esprit  
de leu  
grand  
rés qu  
assez c  
lesse,  
est ce  
Je ne  
malheu  
Nos  
la psal  
tent p  
que le

cannes de sucre fort insipide. On leur donne aussi quelquefois pour varier leur collation, des oignons secs ou détremés dans l'eau salée; l'odeur de ceux-ci est détestable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Ils ne boivent jamais de vin, et rarement du café. Ils couchent tout habillés; des nattes étendues sur le plancher sont leur lit. Il faut avouer que la vie de ces bons religieux est très frugale et très austère; mais ce qui est admirable, c'est qu'ils sont forts et robustes, gros et gras, et pleins de santé. En considérant l'austérité de leur vie, je déplorais leur malheur d'être nés dans le schisme et l'hérésie, et d'y vivre; mais mon esprit faisoit en même temps la comparaison de leur vie dure et mortifiée, avec celle d'un grand nombre de catholiques, qui tout éclairés qu'ils sont des lumières de la foi, vivent assez communément dans une continuelle mollesse, si contraire à l'esprit de l'Évangile, qui est cependant l'unique règle de nos mœurs. Je ne sais lequel est le plus grand, ou du malheur de ceux-ci, ou du malheur de ceux-là.

Nos solitaires partagent leur journée entre la psalmodie et le travail des mains. Ils ne sortent presque jamais de leurs monastères. Ceux que leurs emplois obligent d'en sortir ne le

font qu'avec de grandes précautions, pour éviter de tomber entre les mains des Arabes vagabonds.

Ces Arabes sont d'étranges gens; ils font une profession publique de voler et de piller partout où ils passent, et ne respectent personne. Lorsque ces bandits passent par les monastères, ils heurtent à la porte, et on se garde bien de leur ouvrir; mais on leur descend par une poulie du pain et des oignons, de la soupe et de l'eau pour boire; et après avoir bu et mangé, ils s'en vont contents.

A cette occasion je dirai que je rencontrai dans mon voyage deux troupes de ces forbans de terre. Ils avoient chacun un âne chargé de butin. Leur chef ne voyant rien dans mon habit usé qui pût servir de proie à son avarice, fut ébloui par l'éclat de mes souliers rouges, qui m'avoient coûté douze sous; c'est la chaussure ordinaire des prêtres de village. Il me les demanda honnêtement; je les lui refusai de même, et il en demeura là. Un autre me demanda de l'argent. « Je n'en porte point, lui » dis-je. Donnez-moi du moins, reprit un » d'eux, un bon onguent pour une blessure » qui me fait grand mal; » je lui en donnai volontiers : sur quoi toute la troupe me croyant

un hal  
cun en  
des. Je  
me fut  
cela je  
bien pl  
à me d  
étoit la  
à voler  
sieurs a  
à Dieu  
roient c  
feu éte  
enfens l  
l'éterni  
que je  
lien de  
assuran  
à leur s  
nous qu  
paroles  
eu quel  
Je re  
sion m'  
noit no  
résie,  
mérite

un habile médecin, m'expliqua ses maux chacun en particulier, et me demanda des remèdes. Je leur débitai toute ma doctrine, et il ne me fut pas difficile de les guérir : mais après cela je leur dis, qu'ils avoient tous une maladie bien plus dangereuse dont ils ne pensoient pas à me demander la guérison ; que cette maladie étoit la malheureuse inclination qui les portoit à voler et à piller partout, et à commettre plusieurs autres crimes, qui les rendoient odieux à Dieu et aux hommes ; que ces crimes les feroient condamner un jour par le Créateur à un feu éternel, et que ce feu brûleroit dans les enfers leurs ames et leurs corps pendant toute l'éternité. Ils m'écouteoient plus attentivement que je ne l'aurois dû espérer, ce qui me donna lieu de les exhorter à changer de vie, en les assurant que la Providence divine pourvoiroit à leur subsistance. Après cette exhortation nous nous quittâmes bons amis. Dieu veuille que les paroles qu'il me mit alors dans la bouche aient eu quelque bon effet.

Je reviens à nos monastères que cette digression m'a fait quitter. L'ignorance qui entretenoit nos solitaires dans le schisme et dans l'hérésie, et qui rendoit inutile pour le Ciel le mérite de l'austérité de leur vie, me perçoit le

cœur. J'employois les heures du jour et de la nuit qui leur étoient libres à les entretenir du royaume de Dieu. Conformant mon discours à leur génie et à leur capacité, je leur disois entre autres choses, qu'ils se gardassent bien de s'arrêter à la fausse idée qu'ils avoient des Francs; que quoique Franc, je n'en étois pas moins Copte; que ce nom signifioit un disciple des bienheureux Athanase et Cyrille, un serviteur de Jésus-Christ, un fils respectueux de la sainte Église son épouse. Je leur demandai ensuite s'ils n'admettoient pas cette notion et signification du nom de Copte qu'ils portoient; m'ayant répondu qu'oui, j'ajoutai que j'étois donc vrai Copte et plus Copte qu'eux; qu'il ne leur appartenoit pas de se dire disciples des Pères de l'Église dont ils n'avoient jamais lu les livres; que la véritable doctrine de ces Pères avoit été altérée par leurs faux prophètes; que ces faux prophètes leur avoient enseigné leurs erreurs, comme étant la véritable doctrine des Pères; qu'ils les avoient crus aveuglément sur leur parole, sans examiner si ces nouveaux docteurs n'étoient point, comme le dit la parabole de l'Évangile, de ces ennemis des hommes qui viennent semer l'ivraie parmi le bon grain. Je continuai mon discours en leur

disant  
conno  
comm  
Apr  
pondir  
et ave  
j'étois  
che me  
la cou  
bouche  
tention  
les mé  
dirent  
le bais  
cachai  
étoient  
qui co  
loient  
ils fais  
conten  
» nissa  
» grave  
» votre  
A ce  
rent to  
» vang  
sein, e



disant que, touché de leur malheur qu'ils ne connoissoient pas, j'étois accouru à leur secours comme leur bon frère.

Après cette petite exhortation, tous me répondirent avec la joie peinte sur leur visage, et avec des gestes de la tête et des mains, que j'étois le très bien venu. Je tirai alors de ma poche mon évangile arabe, et l'ayant porté selon la coutume et par respect sur ma tête et à ma bouche, je le leur présentai, comme si mon intention eût été qu'ils donnassent à ce saint livre les mêmes marques de leur vénération. Ils tendirent en effet leurs mains pour le prendre et le baiser; mais je le retirai brusquement et le cachai dans mon sein, leur reprochant qu'ils étoient indignes de toucher un si saint livre, qui contenoit la parole de Dieu, et qu'ils fouloient cependant aux pieds, en violant, comme ils faisoient, les préceptes divins qui y sont contenus. « Au reste, sachez, leur dis-je en finissant, sachez que le doigt de Dieu a déjà gravé dans ce saint livre l'arrêt éternel de votre mort. »

A ces paroles qui les frappèrent, ils s'écrièrent tous : « Sommes-nous donc rebelles à l'Évangile ? » Alors je tirai ce saint livre de mon sein, et l'ouvrant dans un feuillet préparé : li-



sez, leur dis-je, et voyez. N'est-il pas écrit :  
 « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ?  
 » Par quelle criminelle témérité osez-vous donc,  
 » depuis tant de siècles, vous et vos pères, pro-  
 » noncer anathème contre les Grecs et contre  
 » tous ceux qui révèrent le concile de Chalcé-  
 » doine ? Dioscore et ses adhérents étoient-ils  
 » au-dessus de la loi divine ? Ces hommes cor-  
 » rupteurs de nos saintes Écritures ont eu la  
 » témérité et la hardiesse de les combattre ; mais  
 » l'Église a puni leur témérité en retranchant  
 » leurs noms du nombre de ses enfants. Méri-  
 » tent-ils donc plus aujourd'hui votre créance,  
 » que les saints Chrysostôme, les saint Basile et  
 » les autres docteurs de l'Église grecque, que  
 » Dieu vous avoit envoyés pour vous instruire  
 » de sa sainte Loi, et par la défendre dans  
 » tout l'univers par leurs doctes écrits. Quoi  
 » donc ! prétendez-vous que vos jeûnes et vos  
 » veilles vous mettent à couvert des foudres de  
 » l'Église ? Ignorez-vous que sans la véritable  
 » foi, qui seule fait les enfants de Dieu et les  
 » cohéritiers de Jésus-Christ, il n'est pas pos-  
 » sible de plaire au maître de l'univers, et à  
 » celui qui doit un jour juger les vivants et les  
 » morts ? »

Plus je voyois mes gens attentifs et touchés

de mes paroles, et plus j'élevois le son de ma voix, et parlois d'un ton ferme, et dans les termes que je sais qu'il leur faut parler. Je le fis si vivement et si efficacement par la grâce de Dieu, que le plus ancien et le plus accrédité religieux du désert, nommé Jean, se leva, et déclara publiquement que j'avois raison, et qu'on ne devoit en effet appeler hérétiques que ceux qui étoient déclarés tels par l'Église catholique.

Tous applaudirent à ce bon vieillard; et j'ai appris que depuis ce temps-là il a toujours continué de parler et de prêcher la même doctrine.

Voilà le grain que j'ai semé pendant quelques jours dans ces terres, qui sont depuis longtemps en friche et pleines de ronces et d'épines. Plaise à la bonté divine de faire germer cette semence pour produire un jour une ample moisson !

Le désir que j'avois de m'instruire de tous les mystères de la religion copte, me fit passer des nuits entières à lire dans leur bibliothèque leurs livres écrits en arabe, et les légendes de leurs saints. Je les trouvai remplis de fatras, d'absurdités et de choses risibles. J'en ferai usage en temps et lieu; je me contentai alors

de faire quelques remarques sur mes lectures, et de tâcher surtout de me perfectionner pour lire et écrire aisément en copte. J'écrivis le *Pater* en cette langue. Ses caractères sont les mêmes que ceux de l'alphabet grec, à quelque petite différence près, et à sept ou huit lettres tirées du syriaque, que les Coptes emploient par-dessus les vingt-quatre de l'alphabet des Grecs.

La langue copte est originaire de la grecque, dont elle a retenu une infinité de mots. L'intelligence de celle-ci m'aïdoit à entendre la signification de certains mots coptes, que ces moines ne comprenoient pas eux-mêmes. Je leur disois en riant : « N'avois-je pas raison de vous » dire que j'étois plus Copte que vous ? Je suis » votre frère, ajoutois-je, je vous aime, et c'est » par amour pour vous que je suis venu vous » découvrir le chemin de la vérité que vos con- » ducteurs vous ont caché. »

Je passai ainsi plusieurs jours dans ce monastère, me rendant assidu à tous leurs exercices et offices de jour et de nuit, et leur faisant des conférences, où je ne manquois jamais de leur faire remarquer ce qui me paroissoit défectueux dans leurs coutumes et dans leurs prières. Une cloche d'environ deux pieds de hau

et d  
du c  
les o  
bien  
parm  
Le  
rendi  
Saint-  
deux  
heures  
religie  
mon p  
jour. I  
l'office  
depuis  
levé, j  
Vierge  
rieur d  
me fis  
né Jea  
J'ap  
Sceté e  
vestige  
boeufs  
neilles  
imprim  
nuit et

et d'autant de diamètre, suspendue à la tour du couvent, nous appeloit au chœur et à tous les offices de la communauté. C'est une musique bien extraordinaire dans un désert, et surtout parmi les Turcs, que le son d'une cloche.

Le 10 décembre, qui étoit un samedi, je me rendis au monastère d'Amba-Bichoi, autrement Saint-Abisay, éloigné de celui des Suriens de deux traits d'arbalète. Je n'y restai que deux heures, n'y ayant trouvé que trois ou quatre religieux sans aucun prêtre. Je revins donc à mon poste des Suriens; j'y passai le reste du jour. Le lendemain 11, après avoir assisté à l'office de la nuit et à la messe, qui durèrent depuis deux heures de nuit jusqu'au soleil levé, je partis pour le monastère de la Sainte-Vierge d'Elbaramous ou des Grecs. Le supérieur de Saint-Macaire retourna chez lui, et je me fis accompagner d'un ancien religieux nommé Jean, dont j'ai déjà parlé.

J'appris, chemin faisant, que la plaine de Sceté est nommée par les Arabes *Chaihat*. Les vestiges de sangliers, d'ours, d'hyènes, de bœufs sauvages, de gazelles, de loups, de corneilles, paroissent tous les matins fraîchement imprimés sur le sable. Ces animaux rôdent la nuit et disparaissent le jour. La crotte des ga-

zelles sent le musc, mais cette odeur se dissipe après quelques jours. Nous entrâmes vers le midi à Elbaramous, monastère très vénérable, non seulement par le culte de la très sainte Vierge, qui y est singulièrement honorée des Coptes, mais encore par la demeure d'un grand nombre de solitaires qui s'y étoient autrefois retirés. La tradition est qu'il fut bâti par un des deux Macaires. Saint Arsène le choisit pour le lieu de sa retraite. Ce grand serviteur de Dieu avoit toujours été homme de bien dans le monde. La réputation de sa vertu excita l'empereur Théodose à le charger de l'éducation de ses deux enfants, Arcade et Honorius. Comme il s'acquittoit de son emploi dans les vues de Dieu, il le faisoit avec l'approbation de tout le monde. Lui seul étoit mécontent de lui-même et de la vie qu'il étoit obligé de mener à la cour. Un jour qu'il en étoit plus peiné, il s'adressa au Seigneur, et lui fit la prière de ce jeune homme dont il est parlé dans l'évangile de saint Matthieu : « Seigneur, que dois-je faire pour » mériter la vie éternelle ? » Alors il entendit une voix intérieure, mais très distincte, qui lui répondit : « Arsène, fuyez la cour. » Il ne lui en fallut pas davantage pour la quitter, et pour venir goûter Dieu seul dans le désert de Scété

qui  
quan  
toute  
milit  
passé  
l'égli  
vu de  
office  
grand  
visite  
venir  
mour  
vingt  
de ses  
dans  
L'a  
des ab  
encore  
comm  
de ce  
long-t  
tête d  
lui arr  
conven  
état, f  
crimes  
nitence

qui étoit en ce temps là très fameux. Il y vécut quarante ans dans un exercice continuel de toutes les vertus, et particulièrement de l'humilité. Il avoit un très grand don d'oraison; il passoit les jours et une partie de la nuit dans l'église, se cachant derrière un pilier pour n'être vu de personne, et pour être plus recueilli aux offices divins. Son désir d'être inconnu étoit si grand, que le patriarche Théophile l'étant venu visiter, il lui demanda pour toute grâce de ne venir plus chercher Arsène dans sa solitude. Il mourut en odeur de sainteté, âgé de quatre-vingt-quinze ans. L'Église l'a mis au nombre de ses Saints, et il est particulièrement honoré dans le monastère d'Elbaramous,

L'abbé Moïse, éthiopien de nation, fut un des abbés de ce monastère, et sa mémoire y est encore aujourd'hui en grande vénération. Les commencements de sa vie furent bien différents de celle de saint Arsène : car il vécut assez long-temps dans un continuel brigandage, à la tête d'une troupe de voleurs. Dieu permit qu'il lui arrivât une fâcheuse affaire qui causa sa conversion. Ayant reconnu son malheureux état, il ne songea plus qu'à aller expier ses crimes par la plus rigoureuse de toutes les pénitences. Il la continua jusqu'à la mort dans ce

monastère de Scété, où il mourut âgé de soixante-quinze ans, fort regretté de tous ses disciples, qui l'aimoient et le respectoient comme leur père.

On m'a fort parlé ici de deux de ses disciples, très recommandables par leur naissance et par leur vertu. On les nomme Maxime et Timothée. On dit qu'ils étoient fils d'un consul ou d'un autre grand seigneur grec. C'est en leur mémoire que ce monastère porte le nom d'*Elbaramous* ou *Piromaous*, mot corrompu de *el Romaous*, qui signifie monastère des Grecs. A trois ou quatre portées de mousquet de ce lieu, on découvre les tristes restes de dix ou douze édifices sacrés, assez près l'un de l'autre, parmi lesquels on nomme encore le monastère de Moïse, et l'église des saints Maxime et Timothée.

Le supérieur d'*Elbaramous* vint me recevoir. Ce supérieur est un jeune prêtre qui me parut avoir beaucoup d'esprit, mais peu de science. J'eus une conférence avec lui depuis une heure après midi jusqu'au soleil couchant, sur les points controversés entr'eux et nous. La prévention de ces moines schismatiques en faveur de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles soient, est le principal obstacle à le-

ver qu  
Je lai  
leurs c  
dont j  
jeune  
infatue  
l'avert  
étoit te  
» répor  
» Pour  
» sémer  
» me r  
» fermé  
» pas c  
» compa  
» fer se  
» nous  
» tera.»  
» prit c  
» ridicu  
» mons  
» Dieu  
» Qui  
» vous  
» ces,  
» mépri  
» cette



âgé de  
tous ses  
pectoient  
ses disci-  
naissance  
Maxime et  
un consul  
C'est en  
te le nom  
corrompu  
astère des  
mousquet  
stes de dix  
ès l'un de  
encore le  
nts Maxime  
e recevoir.  
i me parut  
de science.  
s une heure  
nt, sur les  
s. La pré-  
s en faveur  
travagantes  
stacle à le-

ver quand on veut travailler à leur conversion.  
Je laisserai à juger de cette extravagance de  
leurs opinions par celle dont je vais parler, et  
dont je ne fis que rire, pour en désabuser le  
jeune supérieur de ce monastère, qui en étoit  
infatué. Sur la fin de notre conversation, je  
l'avertis que n'ayant pas encore dit vêpres, il  
étoit temps de les commencer. « La prière, me  
répondit-il, est défendue à l'heure qu'il est.  
Pourquoi, repris-je ? Parce que c'est précé-  
sément l'heure que les démons font la leur,  
me répliqua-t-il ; le Ciel est présentement  
fermé pour nous, et des religieux ne doivent  
pas d'ailleurs se trouver en si mauvaise  
compagnie ; mais dans demi-heure d'ici l'en-  
fer se fermera, le paradis s'ouvrira, et alors  
nous dirons nos vêpres, et Dieu nous écou-  
tera. » — « Comment, lui dis-je, un homme d'es-  
prit comme vous peut-il donner dans une si  
ridicule rêverie ? Où avez-vous vu que les dé-  
mons sortent de l'enfer, qu'ils fassent à  
Dieu leurs prières, et que Dieu les écoute ?  
Qui sont les hommes assez insensés pour  
vous avoir débité de pareilles extravagances,  
qui ne vous doivent donner que du  
mépris pour eux ? Comment accordez-vous  
cette prétendue défense d'offrir à Dieu vos



» prières à l'heure qu'il est, avec ce que le  
 » Sauveur du monde nous enseigne (*en saint*  
 » *Luc, chap. 18.*), qu'il faut toujours prier,  
 » et ne se point relâcher? La sainte Vierge,  
 » les apôtres et les disciples de Jésus-Christ  
 » étoient-ils donc dans la mauvaise compagnie  
 » des démons, et le Ciel étoit-il fermé pour  
 » eux, lorsqu'ils passaient les jours et les nuits  
 » en prières pour se préparer à la descente du  
 » Saint-Esprit? Saint Paul avoit donc tort d'ex-  
 » horter les Éphésiens de prier à toute heure  
 » et en tous lieux? » Ce religieux schismatique,  
 qui avoit de l'esprit, comprit le ridicule de sa  
 réponse. Il me dit qu'il voyoit bien que j'é-  
 tois plus savant que lui, et qu'il feroit un  
 voyage exprès au Caire pour conférer avec moi.

Je ne fis pas une plus longue mission à El-  
 baramous. J'en partis le 12 pour aller voir le  
 lac de Nitrie ou *Natron*, à deux lieues de ce  
 monastère, vers le nord. Ce lac a deux ou  
 trois lieues de longueur sur un quart de lieue  
 de largeur. On en tire tous les ans trente-six  
 mille quintaux de natron pour le grand-sei-  
 gneur, qui lui rendent environ trente-six bour-  
 ses. J'entraï dans l'eau jusqu'aux genoux pour  
 m'approcher des ouvriers qui travaillent tout  
 nus au milieu du lac avec des barres de fer

longu  
 doigt  
 par l  
 les ca  
 de ce  
 de sa  
 Le  
 d'un  
 estim  
 trent  
 porte  
 On m  
 fait c  
 les de  
 Ce la  
 l'aut  
 queu  
 quat  
 est d  
 fond  
 un m  
 On y  
 Le r  
 pou  
 L  
 Jean  
 mais

longues de six pieds, et épaisses comme le doigt. Ils frappaient de ces barres pointues par le bas, comme on fait en France dans les carrières, et faisoient tomber des morceaux de cette matière assez semblables à des pains de savon.

Le natron est tantôt d'un noir sale, tantôt d'un beau rouge incarnat : le premier est plus estimé. On en chargea ce jour-là vingt ou trente chameaux, et autant d'ânes pour le transporter à Terrané, village sur le bord du Nil. On m'assura que, pendant toute l'année, il se fait chaque jour un pareil transport, excepté les deux ou trois mois du débordement du Nil. Ce lac est à sec pendant le printemps, l'été et l'automne. Il respire pendant l'hiver une liqueur nitreuse, qui monte quelquefois jusqu'à quatre ou cinq pieds de hauteur. Cette liqueur est d'un rouge obscur ou couleur de sang. Le fond du lac est toujours ferme et uni comme un marbre, quand même il est couvert d'eau. On y trouve en quelques endroits du sel blanc. Le religieux avec qui j'étois en fit sa provision pour son monastère.

Le 13 nous nous embarquâmes, le frère Jean et moi, sur la grande mer du désert, mais une mer sans eau, comme ils l'appellent

*Bhar-bela-ma.* Nous primes avec nous un arabe pour nous servir de guide. A mesure qu'on avance dans cette plaine ou lac sans eau, le fond se creuse profondément et se perd en certains endroits comme dans des abîmes. Ensuite ce fond se relève et s'étend en canaux larges, qui aboutissent à d'autres creux et à d'autres abîmes. Rien en effet ne ressemble davantage à un lac desséché, que ces enfoncements différents. Sur le dos de la plaine et au bord de ces vastes fossés, on voit de distance en distance des mâts couchés par terre, avec des pièces de bois flotté, qui paroissent venir du débris de quelque bâtiment; mais quand on y veut porter la main, tout ce qui paroissoit bois, soit mâts entiers, soit ais brisés, se trouve être de pierre. A quoi doit-on attribuer ce changement, sinon à la vertu du nitre de ce climat? J'ai compté plus de cinquante de ces mâts pétrifiés, et les gens du pays m'ont assuré que j'en verrois des centaines si je marchois plus avant. Le royaume de Fezzan, qui n'est pas loin de ce lac, contient des pétrifications plus admirables, dont M. Lemaire, notre consul, a été témoin. J'ai porté au Caire avec moi quelques morceaux de ce bois pétrifié pour m'être garants du fait.

La  
pas la  
plaine  
pierre  
infinite  
dessous  
tites ca  
et de l  
demi-r  
dans c  
espèce  
avec l  
fermer  
tache  
puis e  
noirci  
cette p  
porte  
Il d  
pierre  
princi  
jaune  
a tro  
est te  
muet  
elle e  
après

La métamorphose du bois en pierre n'est pas la seule merveille dont on parle dans la plaine de Bhar-bela-ma ; le sable s'y change en pierre d'aigle : cette pierre se trouve dans une infinité d'endroits , à deux ou trois doigts au-dessous de la surface de la terre, et dans de petites carrières ou mines de quelques pas de long et de large , éloignées les unes des autres d'un demi-mille ou environ. Il est à croire que , dans ces lieux , la terre pousse de son sein une espèce de matière métallique , qui fermente avec le sable brûlant qu'elle rencontre ; en fermentant , elle s'arrondit bizarrement , et s'attache un nouveau sable voisin plus grossier ; puis elle se cuit , s'endurcit peu à peu , et se noircit par la chaleur du soleil. Ainsi se forme cette pierre creuse , sonnante et raboteuse , qui porte le nom d'aigle.

Il est à remarquer que toutes les aétites ou pierres d'aigle ne sont point noires dans leur principe ; elles sont quelquefois violettes , ou jaunes , ou cendrées. L'aétite , dans sa mine , a trois qualités , qu'elle perd hors de là : elle est tendre et cassante comme un œuf ; elle est muette , c'est-à-dire , qu'elle ne sonne point ; elle est d'une couleur vive et peu foncée ; mais après avoir été exposée à l'air , elle se durcit

peu à peu, comme le corail. L'argile renfermée dans son sein venant à se dessécher, occupe moins de place, et par conséquent elle sonne quand on la remue; sa couleur, d'ailleurs jaunâtre ou violette, se brunit et s'obscurcit. J'en ai fait l'épreuve moi-même dans la mine la plus fameuse de toutes, qui a bien un quart de lieue de long sur cent pas de large, et dont toutes les aétites sont d'un jaune brillant. A mesure que je grattois la terre avec les doigts, de quatre pierres que je touchois j'en cassai trois, jusqu'à ce que, devenu plus circonspect par mon expérience et par l'avis de mes compagnons, je fouillois plus doucement et ne gagnais rien; je portois à mes oreilles l'aétite fraîchement tirée pour la faire sonner, elle ne rendoit aucun son. Mais quelques jours après, plusieurs de ces pierres furent comme autant de petits grelots. Elles perdirent peu à peu leur couleur dorée, et se teignirent les unes en couleur brune, les autres en violet, ou même en couleur noire. Pour connoître si la mine est bonne, voici l'observation qu'on fait. Si la terre que vous grattez est chaude, moite et bigarrée de diverses couleurs, alors les pierres d'aigle se présentent à foison, et toutes excellentes. Au contraire, l'argile est-elle sèche, froide, et de

coule  
ou pe  
Le  
fable  
sont  
doct  
La p  
mask  
ment  
une  
détac  
lorsq  
à cet

Da  
parce  
nom  
qu'el  
tits d  
mati  
cela  
aucu  
qui  
trou  
A  
bela  
cem  
aux

couleur uniforme, vous n'y rencontrerez rien, ou peu de chose.

Les naturalistes anciens ont débité bien des fables sur la pierre d'aigle : quelques-uns se sont imaginé une espèce de propagation, et le docteur Etmuller paroît être de ce sentiment. La pierre d'aigle est nommée par les Arabes *maské*, c'est-à-dire, *retenante*, vraisemblablement parce qu'elle retient dans sa concavité une espèce de gravier qui, étant desséché et détaché de toutes parts, rend la pierre sonnante lorsqu'on l'agite. Il n'est pas pourtant essentiel à cette pierre d'avoir des concavités.

Dans la même plaine de Bhar-bela-ma, je parcourus un vaste monceau de sable, qu'on nomme la colline des pierres d'aigle, parce qu'elle en est toute couverte, non pas par petits cailloux, mais par de gros rochers de la matière même des petites pierres d'aigle, à cela près qu'ils ne sont pas creux. Je ne sache aucun des auteurs qui ont traité de ces pierres, qui ait fait mention de ce désert, où elles se trouvent si abondamment.

Après avoir parcouru une partie du Bhar-bela-ma, je revins à Saint-Macaire le 14 décembre, et à Etris le 15, pour tenir ma parole aux habitants de ce lieu. Je passai trois jours



avec eux. Ils me témoignèrent une joie toute extraordinaire de me revoir. Ils ne demandoient pas mieux que d'entendre mes instructions. Pour les rendre utiles à tous, j'assemblai les femmes et les filles à certaines heures, et les hommes et les garçons à d'autres; je leur fis à tous le catéchisme pour leur apprendre les principes de notre créance qu'ils ne savoyent qu'à demi, et d'une manière très confuse. Je leur appris l'oraison dominicale, que la plupart d'entre eux ignoroient; je la leur faisois réciter en public. Ces pieux exercices faisoient croître leur ferveur et ma consolation. Plusieurs d'entre eux me demandèrent à se confesser, parmi lesquels étoit un diacre marié, et le mébacher ou receveur d'un aga, seigneur d'Étris, d'Oüardan, et d'autres villages voisins. Ces deux derniers firent une abjuration publique de l'hérésie; les autres, à proprement parler, ne savoyent ce qu'ils croyoient. Je crus devoir me contenter de leur faire promettre qu'ils honoreroient désormais l'Église de saint Pierre, qu'ils croiroient tout ce que l'Église catholique croyoit, et qu'ils écouteroient les instructions de ses ministres.

Après trois jours employés à Étris à faire des catéchismes, des prières publiques, et à

enten  
voutu  
y arr  
temp  
les fa  
tous l  
tant d  
y avoi  
plusie  
qu'ils  
coptes  
l'usage  
leur p  
Coptes  
Le  
fis céle  
colonne  
le sair  
ment p  
cession  
Égypt  
instrui  
Ma  
tourne  
mon  
seigne  
d'amit

entendre des confessions, le receveur de l'aga voulut me conduire lui-même à Oüardan. Nous y arrivâmes le 18. Pour ne point perdre de temps, j'assemblai, dès le soir même, toutes les familles chrétiennes de ce village, et je fis tous les exercices de ma mission, et avec autant de fruit qu'à Étris. On me donna avis qu'il y avoit dans ce village un colombier rempli de plusieurs papiers pleins de caractères magiques qu'ils avoient achetés de quelques religieux coptes et schismatiques. J'en fis, sans résistance, l'usage que j'en devois faire, et j'attachai à leur place une croix de Jérusalem que les Coptes révèrent avec beaucoup de dévotion.

Le 21 décembre, jour de saint Thomas, je fis célébrer la fête de ce grand apôtre, le plus solennellement que je pus. Je me sentis, dans le saint sacrifice de la messe, extraordinairement pressé de demander à Dieu, par son intercession, la conversion des chrétiens de la Basse-Égypte occidentale que j'étois venu visiter et instruire.

Ma petite mission finie, et mon temps de retourner au Caire approchant, je pris congé de mon nouveau disciple, le receveur de l'aga seigneur d'Étris. Il me donna mille marques d'amitié, de confiance et de reconnoissance du



service que je lui avois rendu. Il me promit de persévérer dans la pratique de notre sainte foi qu'il venoit d'embrasser, et de maintenir les exercices de piété et de religion que j'avois établis à Étris et à Oüardan. Après nous être embrassés, il me donna un guide, et des lettres de recommandation adressées à ses amis sur ma route. Je passai par plusieurs villages; ils sont marqués sur ma carte. Je vis à Terrané le natron qu'on y conserve en gros morceaux et en piles. J'arrivai à Abou-el-chaoui, où je logeai chez le receveur d'un bey, qui me donna un nouveau guide pour les jours suivans. Je continuai ma route jusqu'à la ville de Damanhour, où j'arrivai le 23 décembre. Le receveur du bey Mahemet Surquas, me reçut chez lui. Je visitai la ville, qui est un fort agréable séjour. Les Coptes y ont une église; je crois que c'est la seule qu'ils aient dans cette partie occidentale, depuis le Caire jusqu'à Alexandrie; ils n'en ont point à Rosette. Les chrétiens sont dispersés dans les villages, mais sans temple, sans ministre et sans instruction.

Damanhour n'a que trois prêtres pour plusieurs chrétiens. Je ne trouvai pas ces trois prêtres mieux instruits que leurs disciples. Ils assistèrent volontiers à mes instructions. Je ré-

pondi  
tout s  
maître  
deman  
nomb  
sembl  
struct  
tèrent  
avidité  
du ch  
heures  
dre du  
nir pl  
congé  
revien  
par m  
donna  
gner  
ou cir  
riante  
inond  
prête  
tout  
meng  
par  
sainf  
somm

e promet de  
re sainte foi  
maintenir les  
j'avois éta-  
us être em-  
des lettres  
es amis sur  
villages ; ils  
à Terrané le  
morceaux et  
i, où je lo-  
ni me donna  
suivants. Je  
de Damane  
Le receveur  
reçut chez  
fort agréa-  
ne église ; je  
at dans cette  
aire jusqu'à  
Rosette. Les  
illages, mais  
instruction.  
es pour plu-  
as ces trois  
disciples. Ils  
ctions. Je ré-

pondis à plusieurs de leurs questions, et j'eus tout sujet de bénir Dieu de la docilité des maîtres et des disciples. Le receveur du bey me demanda une instruction particulière pour sa nombreuse famille et pour ses amis. Je les assemblai chez lui ; il me fit continuer mon instruction bien avant dans la nuit. Tous écoutèrent la parole de Dieu avec une si grande avidité, que quoique je fusse très fatigué, et du chemin que j'avois fait, et de plusieurs heures d'instruction, je ne pensai pas à prendre du repos. Ce receveur prétendoit me retenir plusieurs jours ; mais je lui demandai mon congé avec instance, lui promettant que je reviendrois dans quelque temps pour connoître par moi-même les fruits de ma visite. Il me donna deux hommes du bey pour m'accompagner jusqu'à Deirout, port du Nil, à quatre ou cinq lieues de Damanhour. Je traversai cette riante campagne que le Nil fertilise par ses inondations. Le lin étoit déjà fleuri, les fèves prêtes à nouer, le blé, l'orge, les lentilles, tout cela fort haut. Le tabac et le coton commençoient à poindre ; ce qui n'étoit pas occupé par les grains, étoit couvert de barsim et de sainfoin. Des chevaux et d'autres bêtes de somme le broutoient.

Après cette belle campagne, j'entrai dans une autre entrecoupée de marais et d'étangs qui mettent la patience d'un voyageur à l'épreuve. J'eus de l'eau quatre ou cinq fois jusqu'à mi-corps, et une fois jusqu'au cou. Après bien des fatigues, j'abordai à Deirout; je m'y embarquai sur un bateau après soupé; et nous nous trouvâmes à Rosette avant minuit de la fête de Noël. Je n'osai mettre pied à terre que le jour ne parût; mais dès le grand matin je me transportai à l'église des François, où je célébrai mes trois messes, et assistai aux autres offices; j'allai ensuite visiter le patriarche grec d'Alexandrie, nommé Samuel, qui y étoit venu pour changer d'air et rétablir sa santé. Les Maronites et les Coptes, qui surent mon arrivée, vinrent aussitôt me voir, et me demandèrent avec instance à se confesser. Je les préparai de mon mieux à faire leurs dévotions.

Le jour des Innocents je me rendis par terre à Alexandrie, où j'avois appris que tous les bâtiments françois étoient arrivés. J'allai incontinent faire mission sur ces vaisseaux, et inviter les passagers et les hommes de l'équipage à s'approcher des sacrements pour la bonne fête. Je m'y trouvai très à propos pour plusieurs d'entre eux, qui avoient grand besoin de se ré-

concilie  
se conf  
l'Eucha  
Pendan  
l'église  
ancien  
coptes,  
de Sain  
Grecs,  
libérali  
M. Bar  
bons tr  
et leur  
remettr  
d'Alexa  
Rosette  
l'ainé a  
philoso  
la polit  
rent de  
barqua  
traire  
que le  
dimanc  
Caire.  
Voil  
voyage

concilier avec Dieu. Ils suivirent mon conseil, se confessèrent, et reçurent le sacrement de l'Eucharistie avec une piété très exemplaire. Pendant mon séjour à Alexandrie, j'allai visiter l'église de Saint-Marc, respectable par son ancienneté. Elle est entre les mains des prêtres coptes, et par conséquent très malpropre. Celle de Sainte-Catherine, qui est desservie par les Grecs, est très ornée par leurs soins et leurs libéralités. M. de Montreuil, vice-consul, et M. Barthélemi Blanc me firent toutes sortes de bons traitements. Ils me donnèrent leur table et leur maison, et n'oublièrent rien pour me remettre de mes fatigues passées. Je partis d'Alexandrie le jour des Rois pour repasser à Rosette. MM. Guis, frères, de la Ciotat, dont l'ainé avoit été autrefois mon condisciple en philosophie, me reçurent chez eux avec toute la politesse et la bonté possible. Ils me chargèrent de provisions pour mon retour. Je m'embarquai sur le Nil le 14 janvier. Le vent contraire ne nous permit d'arriver à Boulak que le 21 à l'entrée de la nuit, et le lendemain dimanche je vins célébrer la sainte messe au Caire.

Voilà, Monseigneur, un petit récit de mon voyage dans les déserts et les campagnes de la

Basse-Égypte, à l'occident du Delta. Je puis dire, en quelque manière, comme le patriarche Jacob, qu'avec un simple bâton j'ai osé traverser non sans bien des périls et des fatigues, un pays d'infidèles pour y chercher la brebis égarée. Ce bâton sur lequel je me suis appuyé est le même que celui qui faisoit la force et la consolation du prophète roi <sup>1</sup>, je veux dire la Providence divine, sur laquelle je me suis soutenu uniquement dans ma route; c'est elle qui m'a inspiré, comme à Moïse, le désir de visiter mes frères qui gémissent dans l'esclavage, et dont la visite m'a causé une très grande consolation. C'est dans le même esprit, et par les mêmes motifs, que j'ai entrepris un second voyage dans l'île du Delta.

Je partis du Caire le 11 mai 1714, accompagné d'un diacre, surien catholique d'Alep, homme très sage, très zélé, et très propre à me servir de second dans ma course évangélique.

Nous étant embarqués ensemble sur le Nil, le 11 au soir, nous ne pûmes arriver que le 13 au matin à Dagoué, petit bourg à une journée

<sup>1</sup> *Virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt.* Psalm. xxii.

du Caire  
qui des  
tout le j  
Dagoué  
sur le s  
basses.  
terre pe  
chrétien  
permit  
fut qu'i  
confess  
sion de  
périenc  
besoin  
foi ort  
sont du  
qui se  
tout ve  
de leur  
mauva  
senten  
Je  
démarr  
Ce pe  
par lu

<sup>1</sup> Ep

du Caire, sur la rive droite du bras du Nil qui descend à Damiette. Nous restâmes même tout le jour à manœuvrer et à voguer vis-à-vis Dagoué, notre bateau échouant à tout moment sur le sable, parce que les eaux étoient fort basses. Pendant cet embarras je mis pied à terre pour aller visiter sept ou huit maisons de chrétiens qui habitent ce bourg. Le temps me permit de leur faire une instruction. Le profit fut qu'ils me promirent de se préparer pour se confesser à mon retour, n'ayant pas eu occasion de le faire depuis plusieurs années. L'expérience m'a appris que tous ces Coptes n'ont besoin que d'être instruits pour embrasser la foi orthodoxe. Mais il faut les cultiver; car ils sont du nombre de ceux dont parle saint Paul<sup>1</sup>, qui se laissent aisément emporter çà et là et à tout vent en fait de doctrine, n'ayant pas assez de lumières pour discerner le bon grain du mauvais que les ennemis de l'Église leur présentent.

Je retournai le soir à mon bateau, et nous démarrâmes, dès ce soir même, de Dagoué. Ce petit bourg, qui n'a rien de considérable par lui-même, est célèbre par la demeure d'un

<sup>1</sup> Ephes. IV, 14.



insigne voleur nommé Habib. Cet homme, qui s'est rendu redoutable par tout le pays, pille et ravage impunément, par terre et par eau, tout ce qu'il trouve en son chemin. Chaque bâtiment qui descend à Damiette, ou qui monte au Caire, lui paie un tribut. Outre cela, il choisit tout ce qu'il y a de meilleur parmi les marchandises, et se l'approprie sans dire pourquoi; qui que ce soit n'ose lui résister; et ce qui est étonnant, c'est que le pacha, avec ses sept corps de milice, et vingt-quatre sangiacs du Caire, savent tout ce brigandage, et n'ont pas la hardiesse de s'y opposer. Nous avions sur notre bord deux ou trois janissaires, qui emmenaient avec eux une troupe d'esclaves noirs de l'un et de l'autre sexe. Un grand vaurien arabe, qui est l'homme de confiance et de main de l'insigne voleur Habib, vint tout seul, un bâton à la main, visiter tous ses esclaves. Il emmena ceux qu'il trouva à son gré, et les conduisit au sérail de son maître. Nos janissaires se contentèrent de gronder, et le laissèrent faire.

Cet Habib, dont je viens de parler, étoit autrefois pêcheur; de pêcheur, il s'est fait chef d'une troupe de vagabonds arabes, et les commande depuis vingt à trente ans. Il loge à Dagoué, dans une espèce de palais assez propre,

sur le  
cents c  
valiers  
milliers  
publics  
Caire,  
Il a un  
il est at  
demand  
puissan  
le détr  
sûr de  
s'est fa  
sents de  
giacs du  
laissent  
il est d  
les que  
contre  
ravages  
bey, et  
sonnes  
bey, en  
Le  
gorge,

' Ou

sur le bord de la rivière. Il a deux ou trois cents chevaux dans ses écuries et autant de cavaliers toujours prêts au brigandage. Plusieurs milliers d'Arabes lui obéissent, et les deniers publics, qu'on porte du village au divan du Caire, sont très souvent enlevés par ses gens. Il a une adresse admirable pour s'enfuir quand il est attaqué par des forces supérieures. On me demandera ici comment il se peut faire que des puissances ne se joignent pas ensemble pour le détruire. Je répondrai qu'il a un moyen sûr de se maintenir dans le petit royaume qu'il s'est fait. Il envoie tous les ans de riches présents de son butin aux principaux beys ou sangiacs du pays, et moyennant ces libéralités, ils le laissent maître de tout ce qu'il veut. D'ailleurs il est d'un secours toujours prêt pour venger les querelles particulières qu'ils ont les uns contre les autres. Il n'y a que trois mois qu'il ravagea un grand village appartenant à Ismain bey, et qu'il y massacra une centaine de personnes, et cela à la sollicitation de Gaithas bey, ennemi d'Ismain bey.

Le 16 mai, après être sorti de ce coupe-george, nous abordâmes à Mansoura <sup>1</sup>, petite

<sup>1</sup> Ou Massoure. (N. des Éd.)



ville sur la droite du Nil, célèbre par la défaite et la prison de saint Louis, roi de France. Nous en partîmes à dix heures du matin. Nous traversâmes la rivière pour passer au Delta, et continuant notre route par terre, nous arrivâmes sur le midi à Démaïe, village qui n'est habité que par des mahométans. C'est en ce lieu que se fait le sel ammoniac le plus estimé de toute l'Égypte. Ce sel se fabrique dans des fours, dont le dessus est fendu en long, et en plusieurs endroits. On pose sur ces fentes vingt ou trente bouteilles de verre rondes, d'environ un pied et demi de diamètre, avec un cou d'un demi-pied. On ferme bien ces bouteilles, on les remplit de suie avec un peu de sel marin, et d'urine de bestiaux. Ensuite on élève un plancher de terre grasse et de brique, qui couvre tout, excepté le haut du cou des bouteilles qui est à l'air. Alors le feu se met dans le four, et y est entretenu continuellement pendant trois jours et trois nuits. Le flegme des matières contenues dans les bouteilles s'exhale, et les sels acides et alkalis se rencontrant et s'accrochant les uns aux autres proche du cou, forment une masse blanche et ronde. L'opération étant finie, on casse toutes les bouteilles, et on en tire ces masses qu'on nomme sel am-

moniac.  
j'ai parl  
mottes à  
Elles so  
Toute. a  
condens  
De D  
min jusq  
qu'à Sai  
soleil co  
e nord  
ou deux  
oute l'a  
le mout  
gardent.  
le l'ann  
ourtant  
ques bro  
ève une  
ont l'a  
Elle est  
qu'on n  
on véri  
ai lu  
arabes.  
Cette  
de Phar

ammoniac. Il est à remarquer que la suie dont j'ai parlé est produite par la fumée de ces mottes à brûler qu'on nomme *gellée* en arabe. Elles sont formées de la fiente des animaux. Toute autre fumée ne seroit pas propre à se condenser en sel ammoniac.

De Démaïe, nous poursuivîmes notre chemin jusqu'au village de Bolquas, et de là jusqu'à Sainte-Gemianne, où nous arrivâmes au soleil couchant. Depuis Bolquas, en tirant vers le nord jusqu'à la mer, c'est une plaine d'une étendue de deux journées de long et large, couverte toute l'année de buffles à milliers, de bœufs et de moutons. Des bouviers et des bergers les gardent. Les eaux du Nil l'inondent la moitié de l'année, et la fertilisent. Elle ne produit pourtant que des herbes de pâturage, et quelques broussailles. Au milieu de la plaine s'éleva une ancienne église à vingt-deux dômes, dont l'aspect est fort riant de près et de loin. Elle est dédiée à sainte Gemianne; c'est ainsi qu'on nomme cette sainte communément, mais son véritable nom est Damianne, ainsi que je l'ai lu dans tous les martyrologes coptes et arabes.

Cette sainte étoit fille unique du gouverneur de Pharamia, nommé Juste. Elle fut martyrisée

sous l'empereur Dioclétien à la tête de quarante religieuses, dont elle étoit abbesse, et dans le même lieu où l'on voit encore son église et les restes de son couvent. La mort de cette illustre vierge arriva le 18 janvier. Sa fête et la dédicace de son église se célèbrent le 18 mai. Jusque-là la tradition des Coptes ne contient rien que de raisonnable; mais voici les visions dont ils se repaissent aujourd'hui.

Ils soutiennent que plusieurs martyrs, avec la sainte Vierge, reine des martyrs, et sainte Gemianne, descendent du Ciel en plein jour dans l'église de cette sainte, et se font voir au peuple plusieurs fois l'année, mais beaucoup plus visiblement le jour de la fête de la sainte au mois de mai. L'extravagance de cette opinion a pour fondement certaines ombres formées par la réflexion des rayons du soleil. La catoptrique explique de quelle manière ces ombres se forment, sans recourir à un miracle. Voilà donc tout le mystère. Il y a joignant l'église et à son couchant une grande citerne au milieu d'une plate-forme où s'assemblent continuellement ceux qui y viennent puiser de l'eau. Le soleil dont les rayons frappent tout ce monde assemblé sur la plate-forme réfléchit confusément leurs images sur la blancheur des murs

du dôme de l'église , qui ne reçoit son jour que par une petite fenêtre d'un pied ou deux en carré. Ce miracle est aussi commun qu'il est naturel. Cependant les Coptes transportés de joie et d'admiration , s'écrient à la vue de ces images réfléchies : *Voilà les Saints du paradis qui viennent en foule nous rendre visite.* Ce qu'il y a de plaisant , c'est que les différentes couleurs des habits des hommes et des femmes qui se promènent sur la plate-forme , venant à se refléter sur les murs intérieurs du dôme , sont nommés par excellence le dôme des apparitions , par les peuples , à la vue de ces nouveaux objets qui se remuent et qui marchent , pour ainsi dire , à mesure que les hommes et les femmes font différents mouvements , se mettent à crier et à louer les saints qu'ils s'imaginent voir. Si l'objet est vert , ils le prennent pour saint George , et le saluent ; si l'objet est rouge : *Voilà saint Étienne , martyr* , disent-ils , *saluons-le* ; si l'objet est jaune , ils le prennent pour saint Victor , et lui adressent le salut. Ils affectent ces différentes couleurs à ces différents saints , parce qu'ils leur sont ordinairement représentés ainsi colorés dans leurs tableaux.

Mais lorsque les puiseurs d'eau en répandent autour de la citerne , et que la réflexion de cette

eau vient à se peindre sur les murailles de la chapelle, ce peuple ignorant et grossier ne se tenant plus de joie, s'écrie : *Voilà la Reine du Ciel revêtue de son grand manteau blanc.* Non, s'écrient les Arabes, *c'est sainte Gemianne*, et ils la saluent, en se prosternant à terre. Ainsi, les avis étant partagés, tous crient, contestent et chantent des hymnes; c'est un charivari effroyable, causé par l'ignorance et la superstition des Coptes, mais qui fait pitié à ceux qui la connoissent.

Vous me demanderez, Monseigneur, quelle étoit ma contenance pendant ce spectacle. D'un côté, je ne pouvois m'empêcher de rire de tant d'extravagances dont j'étois témoin, et de gémir de l'autre de la stupide crédulité de ces pauvres Coptes aveugles et conduits par d'autres aveugles. Je n'osois pas cependant parler car je n'eusse pas été en sûreté au milieu d'une populace enivrée de ces folles préventions, j'avois voulu rompre le silence pour leur découvrir le ridicule; mais des soldats turcs et arabes, que la curiosité avoit fait venir à cette fête, firent beaucoup mieux que je n'aurois pu faire pour les détromper: car ils allèrent fermer la fenêtre du dôme des apparitions, firent écarter tout le monde, qui étoit exposé

au soleil sur la plate-forme, et alors tous les saints prétendus disparurent. Ainsi finit ce miracle si célèbre parmi les Coptes.

La plaine qui environne de toutes parts l'église de sainte Geimianne étoit couverte, depuis sept ou huit jours, de tentes, sous lesquelles campoient une infinité de chrétiens et de mahométans. Le lieutenant du gouverneur de la province y avoit son grand pavillon avec une garde de cavalerie pour empêcher le désordre. On égorgeoit continuellement des veaux, des agneaux, et des agneaux. Toutes sortes de denrées y étoient vendues, poisson, viande et eau-de-vie. On voyoit en différentes parties de la plaine des courses à cheval, l'exercice du jaiquet, la lutte, les danses et les festins; mais je vis peu de pratiques de dévotion pour une fête solennelle parmi les Coptes. Leurs prêtres accourus de plusieurs villages du Delta ne s'occupoient qu'à se réjouir; ils parcouroient les tentes pour manger et boire; j'en eusse fait autant si je les eusse crus.

Comme il m'étoit très important d'être bien avec eux pour n'être pas mal avec leur peuple, je me conservai un libre accès chez eux pour les instruire, je me joignis aux uns et aux autres pour prendre mes repas en leur compa-

gnie , et avoir occasion de leur dire un mot à propos sur leurs erreurs. Mais le temps étoit peu favorable à mon dessein ; ils étoient plus d'humeur à avaler sept ou huit grands verres d'eau-de-vie , qu'à m'écouter. Ils trouvoient même fort mauvais que je ne busse que de l'eau. J'avois beau leur dire que leur boisson ruinoit leur santé , et n'édifioit pas leurs disciples ; sur la fin du repas plusieurs n'étoient plus en état de m'entendre.

Je ne laissai pas d'avoir quelques conférences avec ceux qui me parurent les plus capables d'entendre raison. Je les fis convenir qu'ils étoient dans l'erreur sur plusieurs articles de la religion , et que plusieurs de leurs cérémonies étoient autant d'abus et de superstitions. Ils me promirent que dans le voyage qu'ils font tous les ans au Caire , ils me viendroient voir , pour s'instruire avec moi des dogmes catholiques , et prendre les moyens de désabuser leurs paroissiens de leurs fausses imaginations. C'est ce qui me fit prendre dès lors la résolution d'établir à mon retour au Caire des conférences pour les ecclésiastiques coptes. Je cherche présentement les moyens d'exécuter ce projet , persuadé comme je le suis que si avec le secours de Dieu nous venons

bout  
cail é  
incon

Ce  
plia l  
heure  
avec  
le lev  
où il

Le  
église  
distin  
Un je  
j'avo  
camar  
voien  
tique

Le  
nous  
Cette  
sont  
voir  
de la  
soura  
com  
coup  
d'ass



bout de faire entrer les pasteurs dans le bercail de Jésus-Christ, leurs brebis les y suivront incontinent après.

Cette fête coptique étant finie le 19 mai, on plia les tentes, et tout le monde décampa deux heures avant le jour. Je partis de mon côté avec mon compagnon, et nous arrivâmes avant le lever du soleil à Bessath-Ennessara, village où il y a une chapelle dédiée à saint George.

Les habitants prétendent avoir dans leur église des apparitions de saints beaucoup plus distinctes que dans celle de sainte Gemianne. Un jeune Copte du Caire, bon catholique que j'avois avec moi, voulut faire entendre à ses camarades que ces sortes d'apparitions n'avoient rien de surnaturel; il fut traité d'hérétique et d'excommunié.

Le 20 nous nous embarquâmes à Diast, et nous remontâmes le Nil jusqu'à Mansoura. Cette ville étant très peuplée de Coptes, qui sont sans instruction et sans église, je crus devoir y séjourner cinq ou six jours. Les Grecs de la ville de Damas qui se sont établis à Mansoura, et à qui j'avois été particulièrement recommandé, me reçurent chez eux avec beaucoup de charité. Ils prirent soin eux-mêmes d'assembler les chrétiens de la ville, qui ap-

priront mon arrivée avec joie. Ils vinrent me la témoigner, et me dirent que Dieu m'avoit envoyé tout exprès pour entendre leurs confessions, qu'ils n'avoient pu faire depuis plusieurs années à aucun de leurs prêtres, pour les raisons qu'ils m'expliquèrent.

Je ne perdis point de temps. Je commençai mes instructions sur les avantages et la nécessité du sacrement de pénitence; et je leur enseignai les moyens de s'en approcher dignement et avec fruit. Nous fîmes ensemble l'examen de conscience sur les commandements de Dieu et de l'Église, sur les sept péchés mortels, et sur les différents devoirs de leur état.

Je m'appliquai surtout à leur faire bien comprendre les motifs qui devoient exciter dans leurs cœurs une douleur sincère de leurs péchés, et la résolution de ne les plus commettre, et d'éviter, à quelque prix que ce fût, les occasions les moins dangereuses d'y retomber.

Après avoir passé quelques jours dans ces préparations au sacrement de la pénitence, j'entendis les confessions de plusieurs d'entre eux, et je donnai la sainte eucharistie à ceux qui me parurent les mieux disposés.

Je vis avec une consolation que je ne puis exprimer la ferveur que Dieu mettoit dans ces

bonnes  
toutes s  
service

Après  
je les p  
leur fai  
des plu  
notre c  
stamme  
sion po  
nes enf  
leurs m

Ce fu  
vis pou  
fait écla  
l'un su  
double  
On fai  
les aut  
faire é  
rant v  
les ce  
sortent

Le  
manou  
du Ni  
en ve

bonnes gens. Ils me donnèrent de leur part toutes sortes de marques de reconnoissance du service que je leur rendois.

Après avoir ainsi instruit les pères et mères, je les priai de m'amener leurs enfants pour leur faire le catéchisme. Cet exercice est un des plus importants de nos missions, et que notre compagnie nous recommande très instamment. Je m'en acquittai dans cette occasion pour prémunir de bonne heure ces jeunes enfants contre les fausses opinions que leurs maîtres d'école leur enseignent.

Ce fut dans cette ville de Mansoura que je vis pour la première fois des fours où l'on fait éclore les poussins. Ces fours sont rangés l'un sur l'autre en différents étages, dans un double rang qui forme une espèce de dortoir. On fait un feu modéré dans un des étages; les autres sont couverts des œufs qu'on veut faire éclore. Ils s'échauffent doucement durant vingt-deux jours, après lesquels toutes les coques s'entr'ouvrent, et les poussins sortent.

Le 25 au soir je me rendis par eau à Sammanoud, gros bourg dans le Delta, sur le bord du Nil, à trois ou quatre lieues de Mansoura, en venant au Caire. C'étoit autrefois une ville

épiscopale, nommée en latin *Sebennytus*, voisine de la ville de Busiris, au rapport des anciens géographes. J'y trouvai un grand nombre de chrétiens, avec une église du nom de saint Abanoud, jeune Égyptien, qui à l'âge de douze ans, répandit son sang pour Jésus-Christ sous l'empereur Dioclétien. La foi, le courage et l'innocence de ce jeune martyr me fournirent une ample matière pour faire des instructions aux chrétiens de cette ville, concitoyens de ce jeune saint.

Le Delta se divise en deux provinces ou gouvernements, la *Garbie* et la *Menoufie*; celle-ci au midi, l'autre au nord. Le 27 du même mois, j'allai à la grande Mehalé, capitale de la Garbie. Cette ville est plus grande que Damiette et que Rosette. Elle est entourée d'une infinité de villages, dans une vaste plaine couverte de blé, d'orge, de riz, de palmiers, de safran bâtard et d'autres plantes et légumes. Elle est la résidence d'un bey ou sangiac, gouverneur de la province.. Il s'y fait un grand commerce de toile. Un petit canal du Nil portant bateau, qui sort du bras du Nil de Damiette, vers la pointe méridionale du Delta, fait toute la richesse de cette ville. Il arrose la Menoufie, la ville de Mehalé, toute la Garbie,

et va s  
chrét'e  
bre, n'  
inconn  
et faire  
noud,  
receveu  
rai deu  
grâces a  
disoit t  
doctrin  
bien pl  
avoit en  
La fa  
comme  
Cette v  
des pou  
Le 2  
chez le  
modéré  
tres co  
me fit:  
divinité  
mettion  
ristie e  
épîtres  
saint J

et va se jeter dans la mer vers Brullos. Les chrétiens de Mehalé, qui sont en grand nombre, n'y ont qu'une petite église ou oratoire inconnu aux Turcs. Ils ne peuvent s'assembler et faire des prières publiques qu'à Sammanoud, à deux lieues de là. Le mébacher ou receveur du bey me reçut chez lui. J'y demeurai deux jours pour y faire ma mission, qui, grâces à Dieu, n'y fut pas inutile. Le mébacher disoit tout haut après mes instructions que la doctrine catholique que je leur prêchois étoit bien plus raisonnable que celle qu'on leur avoit enseignée.

La fabrique du sel ammoniac se fait à Mehalé comme à Démaie, mais il n'est pas si bon. Cette ville a aussi des fours pour faire éclore des poussins.

Le 29 je retournai à Sammanoud. Je logeai chez le curé de Saint-Abanoud, homme plus modéré et plus savant que le commun des prêtres coptes. Voici pourtant les questions qu'il me fit: il me demanda si nous croyions à la divinité du Fils et du Saint-Esprit; si nous admettions les sacrements de baptême, d'eucharistie et de pénitence; si nous recevions les épîtres de saint Paul, l'épître catholique de saint Jacques, l'Apocalypse; si nous reconnois-

sions cent cinquante psaumes de David, et si nous observions les jeûnes. Il me soutenoit opiniâtrément que nous adorons deux dieux, parce que nous admettons deux natures en Jésus-Christ. Il vouloit, comme un point de foi, que le Sauveur eût été attaché à la croix avec cinq clous, un pour les deux pieds, deux pour les deux mains, et deux autres pour les deux bras. Il me reprocha que nous, Latins, et les Grecs, nous commettons un grand crime en entrant dans les églises avec les souliers aux pieds. Il me fallut répondre publiquement à toutes ces questions. Telle est l'ignorance des Coptes sur tous les points de notre religion. Ils sont chrétiens : la difficulté est de les rendre catholiques. C'est une œuvre qui dépend premièrement de la miséricorde de Dieu, et ensuite de la patience et des soins continuels des missionnaires que Dieu leur envoie.

Le 31 mai, qui étoit cette année le jour de la Fête-Dieu, je me transportai au village de Bhabcit, c'est-à-dire, en arabe, *maison de beauté*. J'y vis en effet les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Égypte; toutes les pierres sont d'une longueur et d'une épaisseur énorme, toutes de marbre granit, ornées la plupart de sculptures



David, et si  
 e soutenoit  
 eux dieux,  
 natures en  
 un point de  
 é à la croix  
 pieds, deux  
 res pour les  
 ous, Latins,  
 grand crime  
 souliens aux  
 liquement à  
 norance des  
 tre religion.  
 t de les ren-  
 qui dépend  
 Dieu, et en-  
 continuels des  
 e.  
 ée le jour de  
 au village de  
 , maison de  
 d'un des plus  
 plus anciens  
 res sont d'une  
 me, toutes de  
 le sculptures

qui représentent en demi-relief des hommes et  
 es femmes et toutes sortes de hiéroglyphes.  
 lusieurs de ces pierres portent la figure d'un  
 omme debout, un bonnet long et pointu en  
 tête, tenant deux gobelets dans les deux mains,  
 et les présentant à trois ou quatre filles qui  
 ont pareillement debout, l'une derrière l'au-  
 tre. Ces filles ont un javelot dans une main et  
 un bâton plus court dans l'autre, et sur la tête,  
 une boule entre deux cornes longues et dé-  
 tées. D'autres pierres sont embellies de diverses  
 images hiéroglyphiques d'oiseaux, de poissons  
 et d'animaux terrestres. Un pilier d'un beau  
 granit, fort haut et fort massif, ayant dans sa  
 partie supérieure quatre entaillures aux quatre  
 faces, paroît avoir été construit pour soutenir  
 les arcades et les voûtes de ce grand édifice.  
 Chaque face du pilier présente aux yeux une  
 tête de femme gravée, plus grande que nature.  
 Ces gravures n'ont souffert aucune injure, ni  
 du temps, ni du soleil, ni des Arabes.

Hérodote, avec toute l'antiquité, parle d'un  
 temple construit au milieu du Delta, dans la  
 ville de Busiris, consacré à la déesse Isis,  
 femme d'Osiris, si respectée par les Égyptiens.  
 Il paroît plus que probable que ce temple,  
 dont je viens de décrire les restes, étoit ce



temple même de la déesse Isis, et que la ville de Busiris dont parle Hérodote est la ville même de Bhabeit, située au milieu du Delta proche Sebennytyus ou Sammanoud. Mon opinion est d'autant plus croyable, que dans tout le reste de l'île il est inoui qu'on ait trouvé aucun vestige, ni grand ni petit, d'aucun monument de marbre ou de pierre qui puisse convenir à d'autres divinités qu'à la déesse Isis.

Les ruines de ce temple, que je dis être le temple de la déesse Isis, auprès de Bhabeit ont environ mille pas de tour. Elles sont à un lieu du Nil, et à deux ou trois lieues de Sammanoud et de la grande Méhalé, vers le nord à vingt-cinq ou trente lieues du Caire. Dans ces ruines on ne trouve ni brique, ni plâtre, ni ciment, ni pierre commune. On ne voit que grosses masses de marbre granit.

Les étrangers ne viennent point en cette ville et n'en sortent pas en sûreté, à moins qu'ils n'aient pris des mesures pour se mettre à couvert des insultes des Arabes. La raison de ce peu de sûreté est l'extravagante persuasion où ils sont qu'on ne vient chez eux que pour fouiller et enlever les trésors qui sont, disent-ils, cachés sous les débris du temple, et c'est

pour e  
voyag

Étar

bles t

primes

avec n

mestiq

ture d

dité d

temple

à chev

main. c

» voix

» tout

» de n

» huile

mes c

ordre

leur fi

» venu

» rien

dimes

habits

» que

» tre,

Ils pa

bien

pour eux un prétexte légitime de ne laisser aux voyageurs que leur chemise.

Étant bien et dûment avertis de ces favorables traitements des Arabes du pays, nous primes en gens sages nos précautions. J'avois avec moi mon chrétien d'Alep, et deux domestiques du scheik Soliman, riche marchand turc de Sammanoud, connu pour tel, et accrédité dans le pays. Comme nous étions à contempler ces restes du paganisme, trois voleurs à cheval vinrent fondre sur nous, la lance à la main. « Que faites-vous là, nous dirent-ils d'une voix féroce? — Nous cherchons, répondirent tout doucement mes compagnons, une pièce de marbre pour servir de meule au moulin à huile du scheik Soliman. » Cette parole de mes compagnons, soit qu'elle fût en effet un ordre de leur maître, soit une pure défaite, leur fit changer de ton. « Vous êtes les bien-venus, nous dirent-ils, mais n'apportez-vous rien avec vous? » Comme nous ne leur répondimes qu'en montrant nos vieux et méchants habits: « Je vois bien, nous dit l'un d'eux que vous n'êtes pas si riches que votre maître, et qu'il n'y a rien à gagner avec vous. » Ils passèrent leur chemin, et nous le nôtre, bien contents d'être défaits de leur compagnie.

Le 1<sup>er</sup> juin après midi nous mîmes à la voile à Sammanoud, et le 3, à quatre heures du soir, ayant un vent favorable, nous débarquâmes à Boulak, qui est le port du Caire. Mon intention avoit été de repasser par Dargoué pour tenir ma parole aux chrétiens de ce bourg dont j'avois été très satisfait; mais les passagers qui étoient avec moi dans le bateau ne voulurent jamais souffrir qu'on mît pied à terre, appréhendant de se trouver la nuit dans cette caverne de voleurs où règne le fameux Habib dont j'ai parlé. Nous vinmes donc en droiture au Caire. A mon retour je commençai par remercier Dieu de la protection qu'il m'avoit accordée pendant toute ma course évangélique. Après m'être acquitté de ce premier devoir, je n'eus rien de plus pressé à faire que d'aller visiter les Coptes de cette ville.

Les visites que je venois de rendre à leurs frères de la basse Égypte, dont ils avoient reçu de toutes parts des nouvelles qui m'étoient favorables, avoient augmenté leur bienveillance pour moi. Ils m'en donnèrent mille marques dans notre première entrevue : mais ce qui m'a été le plus avantageux, et ce qui me le sera de plus en plus pour leur instruction,

c'est qu'il a été construit de  
quent P  
rois, ce  
de succ  
biles, o  
désavan  
grosnier  
opinion  
Je ne r  
grâce d  
Au con  
l'état dé  
le défaut  
reux ch  
à leur s  
voyage  
haute É  
seul av  
suffisan  
risques  
confiai  
servir  
et me  
que je  
le salu  
rite de

c'est qu'ils me voyoient beaucoup mieux instruit de la doctrine coptique, et par conséquent plus en état de la combattre. Je le ferois, ce me semble, plus aisément et avec plus de succès, si j'avois affaire à des hommes habiles, ou du moins dociles. Mais il y a bien du désavantage à avoir pour adversaires des gens grossiers, ignorants, durs et entêtés dans leurs opinions, tels que sont la plupart des Coptes. Je ne me sens pas cependant rebuté, par la grâce de Dieu, de la difficulté de l'ouvrage. Au contraire mon zèle s'anime à la vue de l'état déplorable où l'infidélité, et plus encore le défaut d'instruction, a réduit ces malheureux chrétiens. Le désir que j'ai de contribuer à leur salut m'a fait entreprendre un troisième voyage pour aller visiter les chrétiens de la haute Égypte. L'espérance d'en réconcilier un seul avec l'Église romaine m'étoit un motif suffisant pour m'exposer tout de nouveau aux risques d'une si pénible entreprise. Mais je me confiai en la bonté divine, qui voulut bien se servir d'un instrument aussi vil que je le suis, et me protéger dans l'exécution d'un dessein que je ne formois que pour sa gloire, et pour le salut de ces peuples qui ont eu part au mérite de son sang.

Je m'embarquai au vieux Caire le 3 septembre 1714, sur un petit bâtiment appartenant à un prince arabe qui commande à Douïer, Der, Aboutigé, Settefé, et à plusieurs autres villages circonvoisins éloignés du Caire d'environ soixante-quinze lieues. L'intendant de sa maison, nommé Mallem-Fam, Copte à demi catholique, et qui m'a toujours témoigné une amitié singulière, m'avoit invité à le venir voir, et à lui porter quelques remèdes pour le guérir d'un mal dont il se plaignoit depuis long-temps. Il crut me déterminer plus efficacement à cette visite, en me mandant qu'il me donneroit des facilités pour aller visiter la fameuse église des Martyrs à Asséna, dans le fond du Saïd. Je ne voulus pas perdre en effet une si belle occasion de prêcher sans bruit et en sûreté la foi orthodoxe dans ces lieux hérétiques de la haute Égypte. Ce voyage étoit un beau prétexte pour faire taire les malintentionnés, en leur disant que j'allois en pèlerinage au sanctuaire d'Asséna, pèlerinage fort ordinaire et fort en réputation dans ce pays.

Je choisis pour compagnon de voyage un Arménien catholique d'Alep, nommé Michel. Nous nous mîmes sur l'eau, avec un bon vent, le 3 septembre après midi, et nous nous trou-

le 3 septem-  
partenant à  
ouïer, Der,  
autres villa-  
e d'environ  
de sa mai-  
à demi ca-  
moigné une  
e venir voir,  
pour le guérir  
long-temps.  
ment à cette  
onneroit des  
se église des  
u Saïd. Je ne  
elle occasion  
la foi ortho-  
de la haute  
rétexte pour  
n leur disant  
aire d'Assé-  
t en réputa-

vâmes le lendemain, à la pointe du jour, pro-  
che la ville de Bénisouëf. Un brigantin des cor-  
naires du Nil sortant de dessous le cap d'une  
petite île venoit fondre sur nous; mais nos gens,  
qui n'étoient qu'au nombre de vingt, prenant  
incontinent les armes, et tirant sur ces voleurs,  
en les chargeant en même temps d'injures avec  
grand bruit, les obligèrent à virer de bord,  
sans oser nous attaquer. Nous continuâmes  
notre route, laissant à notre droite Halabié,  
village, Bebé, Fechné, deux gros bourgs, Abo-  
gergé, village, et la ville de Menié, que quel-  
ques-uns disent sans raison être l'ancienne Thè-  
bes, à quarante-cinq lieues du Caire. A notre  
gauche, nous laissâmes Cheik, Abou, Ennour,  
Cherouné, Gerabié et le Mont-des-Oiseaux,  
ainsi nommé à cause de la multitude d'oiseaux  
de toutes espèces qui y font entendre conti-  
nuellement leur ramage. Nous restâmes deux  
heures sur l'ancre à Souadi, le cinquième au  
matin, à une lieue au-dessus de Menié.

C'est à Souadi que commencent les grottes  
de la basse Thébaïde. La perspective que for-  
ment les divers rangs et les bizarres ouvertures  
de ces grottes; l'immense étendue du Nil qui  
unit par une seule nappe d'eau les deux chaînes  
de montagnes qui bordent l'Égypte à son le-



vant et à son couchant; la multitude des bâtimens à rames et à voiles dont ce fleuve est couvert; le nombre prodigieux de villes et de hameaux, les forêts d'acacias, de sycomores et de palmiers qui font briller leur verdure au dessus des flots : tout cela présente aux yeux un spectacle qui les charme. Je ne suis point surpris que les Romains aient eu la curiosité de faire des voyages en Égypte pour jouir du plaisir de voir tous ces différens tableaux que la nature, plus habile que tous les peintres du monde, a voulu peindre elle-même en ces lieux.

Ces grottes, dont je viens de parler, s'étendent jusqu'à Manfalouht, du même côté, c'est-à-dire, au levant du Nil. On ne voit qu'une campagne toute sablonneuse, à quelques endroits près, où il y a des habitations. Elle n'a qu'une demi-lieue de largeur, depuis le pied de la montagne jusqu'au Nil; mais les terres qui sont au couchant de ce fleuve sont très fertiles, et s'étendent à cinq ou six lieues vers les montagnes qui les bornent. Voici en peu de mots le plan de l'Égypte.

Le Nil coupe une plaine de cinq ou six lieues de largeur, plus ou moins, serrée entre deux montagnes. La partie la plus étendue et la plus abondante est ordinairement à l'occident; la

plus  
delà  
que  
d'un  
roya

D  
midi  
Bini  
lavi  
sara  
pren  
nou  
lieu  
mais  
choi  
pige  
haut  
les t  
coir  
les  
tent  
Égy  
fait  
con  
fam  
fill  
pas



plus étroite et la plus stérile, à l'orient. Au-delà des deux rangs de montagnes, ce ne sont que des déserts et des sables, qui aboutissent d'un côté à la mer Rouge, et de l'autre au royaume de Barca.

Depuis Souadi, avançant toujours vers le midi, nous découvrîmes, sur notre droite, Bini, Hassan, Rouda, Baïadié, la ville de Mellavi à cinquante-cinq lieues du Caire, Mas-sara, Tarout, Escherif où le canal de Joseph prend sa source, Misçara; et le 6 au matin, nous aperçûmes la ville de Manfalouth, à dix lieues de Mellavi; ensuite Sellam, où toutes les maisons sont couronnées de créneaux, de perchoirs et de tours, qui servent de retraite aux pigeons. Toutes les villes et les villages de la haute et basse Égypte ont des colombiers sur les toits de la plupart des maisons, ou dans un coin de la basse-cour, avec cette différence que les colombiers de la haute Égypte représentent une tour carrée, et que ceux de la basse Égypte sont composés de plusieurs tourelles faites en cône, et construites en rond. On dit communément dans le Saïd, qu'un père de famille qui est à son aise, ne donneroit pas sa fille en mariage à un jeune homme qui n'auroit pas chez lui un colombier.

Après avoir quitté Sellam, nous passâmes devant Monquabat, la ville de Siouth, à soixante-dix lieues du Caire, puis le bourg de Quathia; et le même jour 6 septembre, nous abordâmes après midi à Aboutigé, distant de trois lieues de Siouth.

Le prince arabe, nommé Hamet Abouaith, qui commande dans ces quartiers, étoit à Der, et son intendant étoit demeuré malade à Settefé. Son valet, qui m'étoit venu prendre au Caire, alla porter à son maître la nouvelle de mon arrivée. Pour se rendre à Settefé, il fut obligé de marcher trois lieues dans l'eau jusqu'à la ceinture, et même quelquefois jusqu'au cou. Les hommes de ce pays sont accoutumés à cheminer dans ces plaines d'eau comme dans des plaines de terre; ils en connoissent toutes les routes, et c'est une nécessité pour eux d'en être bien instruits, le Nil étant six mois à croître et à décroître; savoir, depuis le mois de juillet et d'août, jusqu'en novembre et décembre. Ce valet de l'intendant nous amena le lendemain un bateau plat sur lequel nous passâmes, et j'arrivai le soir à Settefé. L'intendant qui m'attendoit avec impatience, me reçut avec toutes sortes de démonstrations d'amitié, surtout lorsque je lui présentai les remèdes que

je lui  
de ce  
d'all  
tions  
Je re  
Sette  
vai t  
les a  
que  
lieu,  
qu'il  
Psaut  
d'une  
de Se  
livre  
l'on s  
ou bi  
qui s  
tions  
nent  
en re  
voye  
pour  
peau  
A  
de p  
ces r

passâmes  
Siouth, à  
le bourg de  
mbre, nous  
distant de

Abouaith,  
étoit à Der,  
lade à Set-  
prendre au  
nouvelle de  
ttefé, il fut  
s l'eau jus-  
bis jusqu'au  
accoutumés  
omme dans  
ssent toutes  
ur eux d'en  
mois à croi-  
le mois de  
e et décem-  
mena le len-  
nous passâ-  
L'intendant  
e reçut avec  
amitié, sur-  
mèdes que

je lui avois apportés. Après quelques heures de conversation, je lui demandai la permission d'aller visiter les chrétiens, et de faire les fonctions de ma mission. Il me le permit aisément. Je rendis mes premières visites aux curés de Settefé, ainsi que j'avois fait à Aboutigé. Je trouvais tous ces curés aussi ignorants les uns que les autres. J'en vis un à Aboutigé qui n'avoit que vingt ans, et que son oncle, évêque du lieu, avoit ordonné prêtre à dix-sept, quoiqu'il ne sût pas lire l'Évangile en arabe, ni le Psautier en sa langue; ce qui est une preuve d'une grossière ignorance. Les ecclésiastiques de Settefé font leurs occupations de tenir un livre de compte dans les greniers publics, où l'on serre le froment, les fèves et les lentilles; ou bien ils ont la direction des moulins à huile, qui sont fort communs dans le pays. Ces fonctions ordinaires des curés et des prêtres donnent à juger des instructions que les peuples en reçoivent, et de quelle nécessité il est d'envoyer des missionnaires en tous ces quartiers pour instruire et les pasteurs et leurs troupeaux.

A l'occasion des moulins à huile dont je viens de parler, je dirai qu'il ne faut pas croire que ces moulins soient pour faire de l'huile d'olive.

On ne trouve ici que celle qu'on y apporte de Syrie, de Grèce et de Barbarie. Les oliviers sont très rares dans tout le pays. L'huile dont on se sert pour s'éclairer ou pour manger, est faite de sésame, qu'on appelle *sirége*, c'est-à-dire, huile à éclairer; ou de carthame, en arabe *zeithelou*, c'est-à-dire huile douce; ou de lin, en arabe *zeit-char*, c'est-à-dire huile forte, ou de graine de laitue sauvage, dont le nom arabe est *selgeam*. On mêle quelquefois les graines de laitue et de carthame dans un même moulin pour les moudre ensemble. L'huile d'olive appelée en arabe *zeitthaieb*, c'est-à-dire huile excellente, est très rare dans le Saïd, comme je l'ai déjà dit.

Je commençai ma mission à Aboutigé et à Settefé par l'instruction des enfants, que j'assemblai tantôt dans les écoles, tantôt dans la maison de Mallem-Fam. Comme cet intendant de la maison du prince avoit très bon sens, et étoit assez bien instruit des vérités catholiques, il m'aidoit à convaincre d'erreur les prêtres et les anciens de ces deux bourgades. Leur erreur au sujet du baptême est si extravagante, qu'on ne la pourroit croire, si l'on n'en étoit pas témoin oculaire, ainsi que je l'ai été.

Ils  
rante  
près  
ne do  
l'églis  
ger da  
pour  
filles,  
fait su  
plus n  
guérit  
rante  
donne  
tous le  
gades  
cer à  
« Nul  
» s'il n  
cap. I  
gile,  
l'apôt  
que.  
tion e  
parle  
ment  
pour  
tache

Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours de leur naissance, et les filles qu'après quatre-vingts. La cérémonie du baptême ne doit jamais être faite, selon eux, que dans l'église. Si par malheur un enfant est en danger de mort avant le terme de quarante jours pour les garçons, et de quatre-vingts pour les filles, on appelle un prêtre dans la maison, qui fait sur le malade quarante-deux onctions, ni plus ni moins, avec de l'huile bénite. Si l'enfant guérit, on lui confère le baptême après ces quarante jours; s'il meurt avant le terme, ils l'abandonnent à son sort. Je n'ai pas laissé de crier sur tous les toits des maisons des villes et des bourgades de la haute et basse Égypte, et d'annoncer à haute voix ces paroles de Jésus-Christ : « Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, » s'il ne renaît de l'eau et de l'Esprit saint » (*Joan. cap. III, v. 5*). A ce texte si formel de l'Évangile, ils m'opposoient l'onction dont parle l'apôtre saint Jacques dans son épître catholique. J'avois beau leur répondre que cette onction est le sacrement des malades baptisés dont parle l'Apôtre, mais qu'il s'agit ici du sacrement de baptême institué par Jésus-Christ, pour effacer dans un enfant nouveau-né la tache originelle du péché; que dans l'institu-

tion de ce sacrement, le Sauveur du monde n'avoit fait mention que de l'eau, et non pas de l'huile : plusieurs d'entre eux ne concevoient pas, ou ne vouloient point concevoir ces raisonnemens. Ceux cependant qui savoient lire en arabe, et qui lisoient avec moi dans nos saintes Écritures ces passages si clairs et si distincts, furent obligés d'avouer qu'ils avoient tort, et que j'avois raison, et me promirent de changer leur malheureuse pratique, qui fermoit le Ciel à une infinité d'enfans.

Je n'omettrai point ici une aventure qui m'arriva à Settefé. Deux chrétiens de Der qui m'avoient vu avec mon compagnon à Aboutigé, vinrent trouver le prince Hamed, et lui dirent que deux Francs étoient arrivés à Settefé pour clouer les bords du Nil avec des clous magiques, et pour détourner par leurs enchantemens le débordement de ce fleuve. Ce prince se trouva fort embarrassé d'une telle déposition; mais heureusement pour lui et pour nous, un soldat du Caire, qui nous y avoit vus et connus, et qui par hasard se trouva présent à cette accusation, accusa lui-même ces hommes d'être des calomniateurs, et répondit au prince de nos personnes, l'assurant que nous n'étions venus en ces quartiers que pour faire du bien

à tou  
prit s  
ensui  
cette  
le Sai  
mistes  
été av  
de no

Je s  
exhor  
blic. J  
que je  
reté et  
que p  
stacle  
tent,  
mon h  
public  
pect h  
Voyan  
la rés  
je fis l  
de me

To  
borde  
sur la  
au g



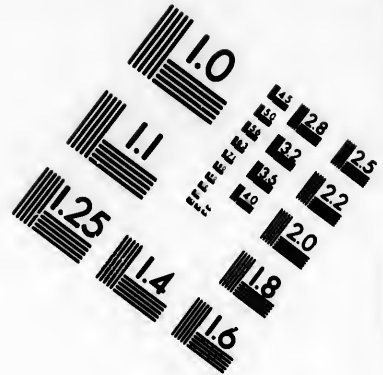
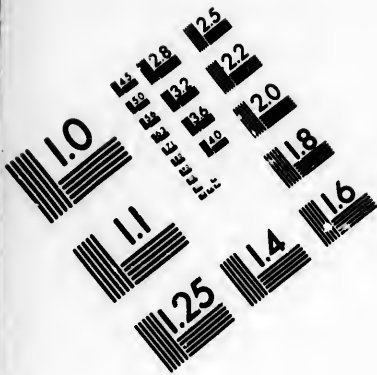
à tout le monde. C'est ainsi que la Providence prit soin de notre justification. Ce soldat étant ensuite revenu à Settesé, nous raconta lui-même cette histoire burlesque. La vérité est que dans le Saïd les Européens passent pour être chimistes et chercheurs de trésors. J'avois déjà été averti au Caire de cette opinion qu'on avoit de nous.

Je séjournai dix jours à Settesé, catéchisant, exhortant et prêchant en particulier et en public. J'eusse bien voulu y faire plus de fruit que je n'en fis. Dieu ne le permit pas. La dureté et l'obstination des Coptes y est plus grande que partout ailleurs, et elle fut toujours un obstacle à mes instructions. J'aurois été bien content, si j'avois pu obtenir de Mallem - Fam, mon hôte et mon ami, de faire une profession publique de la religion catholique; mais le respect humain l'emporta sur la vérité connue. Voyant donc tous mes efforts inutiles, je pris la résolution de prendre congé de lui; ce que je fis le 19 septembre, en secouant la poussière de mes souliers.

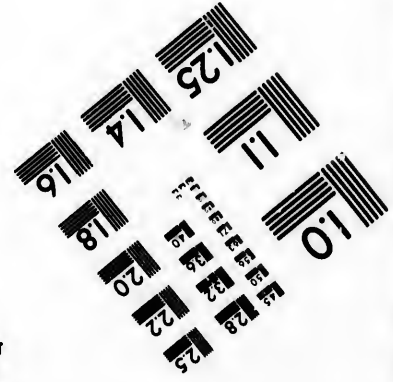
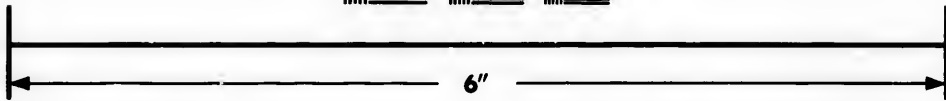
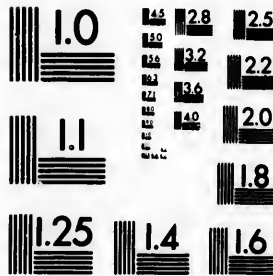
Toute la campagne étant couverte du débordement du Nil, je fus obligé d'aller attendre sur la pointe d'une longue levée qui aboutit au grand lit du fleuve, la commodité d'un







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.5 1.8  
2.0 2.2  
2.5 2.8  
3.2 3.6  
4.0 4.5

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50

bâtiment qui devoit passer au pied de cette levée. Il y arriva le 20 septembre. Nous nous embarquâmes à la pointe du jour sur ce vaisseau qui faisoit voile vers le midi. J'avois des lettres de recommandation pour la ville d'Asséna, et pour plusieurs autres lieux de ma route. Nous côtoyâmes à notre droite les bourgs de Kimam, Sélamoun, Thémé où réside un cachef ou commandant, Koum-Elarab, Mechta, Chahthoura, Cheik-Zeineddin, Tahta, gouverné par un autre cachef, à quatre-vingt-dix lieues du Caire. Nous laissâmes à notre gauche l'ancienne ville de Kau à demi ruinée, où l'on voit encore un vieux temple de païens. Je vis avec plaisir plusieurs petits champs élevés sur les bords du fleuve, dont les chaussées servent de remparts pour défendre le dora, c'est-à-dire le millet d'Inde contre l'inondation du Nil.

Le dora croît à la hauteur de huit ou dix pieds, sur une tige nouée et ligneuse, comme le roseau. Sa graine est à la cime, formant un bouquet bien rangé et unique sur chaque tige. On fait du pain de cette graine pour les paysans. Le dora est mûr en novembre et décembre. Sitôt qu'il est mûr, on fait percher des enfants tout autour sur des monceaux de gazon pour écarter les oiseaux par le bruit de leur voix et

le cla  
enfant  
le mi

Le  
débar  
au lev  
du Ca  
qui y  
chréti  
toute  
l'évêq  
de dir  
raison  
du Ca  
étoient  
il conc  
Je ne  
sachan  
en effe  
hostie  
la mais  
ment n  
Un  
de l'ah  
au con  
patience  
lequel

le claquement continuel de leurs frondes. Ces enfants continuent cet exercice jusqu'à ce que le millet soit en état d'être coupé.

Le 21, deux heures avant le jour, on nous débarqua sur le port d'Akmim, ville très jolie, au levant du Nil, à quatre-vingt-quinze lieues du Caire. Elle est gouvernée par l'émir Hassan, qui y fait régner le bon ordre et la sûreté. Les chrétiens y ont une église la plus propre de toute l'Égypte. D'abord j'allai me présenter à l'évêque copte pour lui demander la permission de dire la sainte messe. Il me la refusa, et sa raison fut que les hosties que j'avois apportées du Caire avec moi, et que je lui faisais voir, étoient cuites depuis plus de quinze jours, d'où il concluoit qu'elles n'étoient plus canoniques.

Je ne pris point son refus en mauvaise part, sachant que la coutume des prêtres coptes est en effet de ne consacrer jamais qu'avec une hostie cuite du jour même. Je retournai dans la maison de mon hôte, où je célébrai secrètement nos divins mystères sur un autel portatif.

Un missionnaire ne doit point se rebuter de l'aheurement des Coptes à leurs coutumes; au contraire il doit travailler auprès d'eux avec patience, leur ouvrir souvent l'Évangile, pour lequel ils ont un grand respect, et leur répéter

fréquemment les mêmes vérités, pour vaincre peu à peu leur opiniâtreté dans leur ignorance, sans leur donner jamais lieu de croire qu'on ait du mépris pour eux.

Étant à Akmim, je me souvins de la commission que M. Lemaire, notre consul au Caire, me donna avant mon départ. *Informez-vous*, me dit-il, *de la vérité des faits que les voyageurs nous racontent ici du serpent d'Akmim, et quel peut être le fondement de toutes les fables qu'on débite à son sujet.* Voici donc ce que j'en appris d'un ecclésiastique chez qui je logeai, nommé *Séman abou Salomé*, le plus savant sans contredit de tous les Coptes de la haute Égypte. Il me dit que le serpent en question se nomme *Haridy*; que l'opinion des chrétiens et des Turcs est que ce serpent est possédé de l'esprit qui mit à mort les sept premiers maris de Sara. La grande raison qu'ils en apportent est la prétendue merveille de ce serpent *Haridy*, qui ayant été coupé en pièces dans un bain public en présence de l'émir, et ayant été mis ensuite durant deux heures sous une espèce de couvercle, en sortit ressuscité. Ce miracle, et plusieurs autres de cette nature qu'on me raconta, me firent aisément juger que tous ces faits, prétendus miraculeux, ne sont

que  
nou  
tagn  
geur  
raco  
Or  
ter su  
mais  
propo  
Caire  
dans l  
on vo  
tans,  
lesque  
surpre  
souvie  
batele  
nourr  
grand  
faisoit  
qu'on  
dans l  
Je s  
sant e  
livre  
j'ai pa  
césain

que des tours artificieux d'un bateleur turc qui nourrit deux ou trois serpents sur une montagne voisine de Romélie, où il attire les voyageurs par l'espérance d'y voir tout ce qu'on raconte du fameux serpent *Haridy*.

On me proposa, comme aux autres, de monter sur cette montagne pour en être témoin; mais je répondis à ceux qui m'en firent la proposition qu'il ne falloit point sortir du Caire pour voir de pareils miracles, et que dans la place de Romélie, vis-à-vis le château, on voyoit souvent des bateleurs et des charlatans, qui y apportent des serpents privés avec lesquels ils font mille tours d'adresse qui ne surprennent et ne trompent que les sots. Je me souviens d'avoir lu dans Lucien qu'un fameux bateleur, nommé Alexandre d'Abonotique, nourrissoit du temps de Marc-Aurèle deux grands serpents de Macédoine avec lesquels il faisoit des tours surprenants. Voilà tout ce qu'on doit penser du serpent *Haridy*, si célèbre dans l'Égypte.

Je séjournai cinq ou six jours à Akmim, lisant et expliquant sans cesse aux chrétiens mon livre des Évangiles. Si l'évêque du lieu dont j'ai parlé osoit se déclarer catholique, ses diocésains suivroient son exemple; mais le respect



humain le retient ainsi que plusieurs autres. Avant que de partir d'Akmim, j'allai saluer Mallem-Séliman-Gennami, premier mébacher et secrétaire de l'émir. J'en avois reçu toutes sortes de marques d'amitié. Un de ses frères, que je vis dans sa maison, porte le nom d'un saint qui m'avoit été inconnu pour tel jusqu'à présent, et qui ne se trouve en effet dans aucun martyrologe excepté celui des Coptes. Ce frère se nomme Pilate. Il ne faut pas croire que les Coptes prétendent que ce nouveau saint soit quelque confesseur ou martyr qui ait porté ce nom; mais ils soutiennent que le patron du frère du mébacher est le Pilate même, ce juge inique et esclave de sa fortune, qui livra le Rédempteur du monde à la mort, et ils prétendent que ce perfide politique reconnut enfin son crime, qu'il le lava dans les eaux du baptême, et ensuite dans son propre sang, étant mort chrétien et martyr. La lecture de la légende apocryphe, qui fait mention de cette conversion prétendue, occupe dans les églises une partie de la nuit du vendredi au samedi-saint. J'en ai été témoin plus d'une fois.

Le 26 septembre nous nous embarquâmes sur un bateau qui alloit à Asséna. Ayant fait voile, nous passâmes assez loin de Souhage,

qui e  
Nous  
qui es  
bourg  
diffère  
Nous  
me co  
ver un  
assemb  
fis le c  
aux pe  
le loisi  
barque  
voyage  
provisi  
pâte sin  
qu'à M  
bourg  
grains  
trempa  
on les l  
les bro  
une cha  
jusqu'à  
apprêts  
très do  
et sans

es autres.  
lai saluer  
mébacher  
çu toutes  
es frères,  
nom d'un  
el jusqu'à  
dans aucun  
s. Ce frère  
re que les  
saint soit  
it porté ce  
patron du  
ne, ce juge  
qui livra le  
et ils pré-  
onnut enfin  
ux du bap-  
sang, étant  
ce de la lé-  
on de cette  
s les églises  
au samedi-  
e fois.  
nbarquâmes  
. Ayant fait  
de Souhage,

qui est sur le bord occidental de la rivière. Nous abordâmes deux heures après à Memchié, qui est situé sur le même bord. Ces deux gros bourgs ou petites villes sont gouvernés par deux différents cachefs, c'est-à-dire gouverneurs. Nous nous arrêtâmes à Memchié. Les chrétiens me conduisirent au marché, où j'espérois trouver une plus grande affluence de peuple. J'y rassemblai en peu de temps mon auditoire; je fis le catéchisme aux enfants, et une instruction aux personnes plus âgées. Je profitai de tout le loisir que me donna le patron de notre barque. Pendant que j'étois ainsi occupé, les voyageurs avec qui j'étois, allèrent faire leurs provisions, et entre autres celle d'une espèce de pâte singulière, nommée *nédé*, qui ne se trouve qu'à Memchié. C'est ce qui a fait nommer ce bourg *Memchié-el-Nédé*. Cette pâte se fait de grains de froment. On les fait germer en les trempant dans l'eau pendant quelques jours; on les laisse sécher ensuite, et étant séchés, on les broie sous la meule; puis on les jette dans une chaudière pleine d'eau pour les faire cuire jusqu'à une certaine consommation. De tous ces apprêts, il se forme une espèce de confiture très douce et très agréable, quoique sans sucre et sans miel. Les gens du pays en font grand

cas, et en sont fort friands. Ce rob ou cette confiture ressemble entièrement par le goût, par la couleur, par la consistance, au rob fait avec le moût.

Nous démarrâmes de Memchié sur le soir, et nous arrivâmes avant le jour au port de Girgé, capitale du Saïd, à cent lieues du Caire, et à l'occident du Nil. Ce nous fut un très grand contre-temps de trouver le nouveau cachef ou gouverneur d'Asséna, qui s'embarquoit pour aller se rendre à son poste. Sitôt qu'il nous aperçut, il fit tirer sur nous quelques coups de feu, pour nous obliger à l'escorter et à recevoir sur notre bord une partie de son équipage. Il fallut céder au plus fort, et marcher à sa suite. Dix barques rangées sur deux lignes l'accompagnoient. Sa galiote tenoit le centre. C'est ainsi que ce gouverneur, comme un petit amiral, faisoit route sur le Nil au bruit des tambours, qui se faisoit entendre au loin. On dit que tous les autres cachefs en usent à peu près de même lorsqu'ils naviguent sur ce fleuve; aussi ne faut-il pas s'étonner qu'on les suive de plus loin qu'on découvre les banderoles qui flottent au haut des mâts et au bout des vergues de la galiote du cachef. A ce signal le pilote cherche promptement la première île ou

le pren  
cher. I  
faire a  
nous jo  
côtoyân  
un chef  
sef, dor  
sur Che  
ses datt  
culentes  
ensuite j  
restâmes  
fûmes é  
bre; voi  
pareil.  
Le co  
card, p  
épaules.  
wironnoi  
longue f  
es blanc  
de dans  
es entr  
claquer  
ambour  
es autre  
oient e

ou cette  
le goût,  
a rob fait  
le soir, et  
de Girgé,  
aire, et à  
rès grand  
cachef ou  
uoit pour  
qu'il nous  
s coups de  
à recevoir  
quipage. Il  
à sa suite,  
es l'accom-  
ntre. C'est  
a petit ami-  
it des tam-  
in. On dit  
à peu près  
ce fleuve;  
les fuie du  
deroles qui  
out des ver-  
ce signal le  
mière île ou

le premier golfe pour s'y enfoncer et s'y ca-  
cher. Pour notre malheur nous n'en pûmes  
faire autant; ainsi, bon gré mal gré, il fallut  
nous joindre à ses barques et le suivre. Nous  
côtoyâmes à notre droite Bardis, gouverné par  
un chef d'Arabes nommé *Mahemet-abou-Jou-  
sef*, dont la juridiction s'étend sur Beliené et  
sur Cheik-Esseïd, où nous mangeâmes de gros-  
ses dattes rouges, les plus belles et les plus suc-  
culentes que j'eusse encore vues. Nous vinmes  
ensuite jeter l'ancre vis-à-vis Beliené, où nous  
restâmes toute la nuit. Dès le grand matin nous  
fûmes éveillés par le bruit d'un convoi funé-  
bre; voici quelle en étoit la marche et l'ap-  
pareil.

Le corps mort étoit sur une espèce de bran-  
card, porté par plusieurs hommes sur leurs  
épaules. Les parents et les amis du défunt l'en-  
vironnoient par honneur; suivoit après une  
longue file de femmes couvertes de grands voi-  
les blancs trainants jusqu'à terre; des troupes  
de danseuses, payées pour cette cérémonie,  
les entre-coupoient. Ces danseuses faisoient  
claquer leurs doigts sur leurs mains ou sur des  
tambours de basque, en sautillant et chantant:  
les autres soupiroient, pleuroient et se lamen-  
toient en jetant de grands cris, ou plutôt des

hurlements, comme des femmes qui se désespèrent, ce qui formoit un plaisant contraste. Les parentes et les amies qui vouloient paroître les plus affligées, se jetoient et se rouloient à tout moment par terre, ramassant à pleines mains la poussière et la répandant sur leurs têtes. La mère du défunt, et quelques autres femmes qui l'accompagnoient, descendirent sur le bord du fleuve, et pétrissant de la boue avec de la terre et de l'eau, s'en barbouillèrent le visage, et s'en couvrirent la tête et leur grand voile blanc qui est la marque de leur deuil. Alors les unes redoublèrent leurs hurlements et les autres recommencèrent leurs danses et leurs chants. Jamais je n'avois encore été spectateur d'un tel appareil tragi-comique. On m'assura dès-lors que les pompes funèbres des mahométans dans toute l'Égypte supérieure étoient semblables à celle-ci. J'en ai été en effet témoin dans la suite plus d'une fois.

Le 28 nous laissâmes à notre droite Bha-geoura et Hou, deux résidences de caches. La première, qui est à cent dix lieues du Caire, est gouvernée par un chef d'Arabes nommé *Hamet-abou-Jousef*. La deuxième, qui est éloignée de deux petites lieues, a un cimetièrre un peu élevé. On y vient enterrer les morts de

Bhage  
parce  
roit pa  
dation

Le :  
che Qu  
gouver  
tre cach  
se fait l  
quent à  
ment B  
tité d'e  
dans le

Vis-à  
au couc  
ché, no  
nage de  
voit so  
souvent

Assez  
des anc  
hauteur  
que ce  
de jo  
disposé  
du zodi  
naissan

Bhageoura et de plusieurs villages d'alentour, parce que leur terrain étant trop bas, ne pourroit pas mettre les sépulcres à couvert de l'inondation.

Le 29 septembre nous vîmes sur notre gauche Quassr-Fau, portant le titre de *cacheflik*, ou gouvernement de cachef; Samatha-Quena, autre cacheflik à cent dix-huit lieues du Caire, où se fait le transport des marchandises qui débarquent à Cosseir sur la mer Rouge, anciennement *Bérénice*. Les Nubiens y amènent quantité d'esclaves noirs, pour les vendre ensuite dans le reste de l'Égypte.

Vis-à-vis de Quena, on découvre Dendera au couchant du fleuve. C'étoit autrefois un évêché, nommé *Tentiris*, très célèbre par le voisinage de l'île de Tabenne, où saint Pacôme avoit son principal monastère, et d'où il venoit souvent à Dendera.

Assez loin de cette ville on voit un temple des anciens Égyptiens d'une grandeur et d'une hauteur surprenante. Un auteur arabe rapporte que ce temple a autant de fenêtres que l'année a de jours, et que ces fenêtres sont tellement disposées, que chacune répondant à un degré du zodiaque, reçoit l'un après l'autre les rayons naissants que le soleil y darde chaque jour. Je



n'ai point été témoin de ce fait; mais j'ai vu auprès de Dendera une forêt qui mérite qu'on en parle. C'est une forêt de doums, ou dattiers sauvages. Cet arbre que l'on ne voit en Égypte, que depuis Girgé, en tirant vers la Nubie, a cela de singulier sur tous les autres arbres, que son tronc se divisant, et se fourchant en deux parties égales, chaque branche se subdivise en deux autres, lesquelles se partagent chacune en particulier et de la même manière en deux autres égales parties, jusqu'à ce qu'elles parviennent à la cime des dernières branches. Ce ne sont que ces dernières branches qui produisent des feuilles semblables à celles des palmiers. Le fruit, qui est de la couleur de son écorce, est gros comme une petite grenade. La chair en est si dure, qu'une hache bien affilée ne l'entame qu'avec peine. Les paysans, à qui la nature a donné apparemment des dents plus tranchantes, trouvent le moyen d'en venir à bout, et en font leurs délices. Ce fruit a cela de commun avec les figues du sycomore, qu'il croît par peloton au milieu des branches et éloigné des feuilles; son noyau sert de poignée aux villebrequins. Cette forêt de doums, qui est très vaste, offre un aspect charmant. Si je

savois  
j'en en  
Mal  
nos ye  
neur q  
d'Assé  
moyen  
nous d  
étions.  
milieu  
veur d  
la poin  
licues  
obéisse  
fils du  
dépend  
Caire,  
des Ar  
cultiers.  
Dès  
au cho  
les lég  
cours  
divers  
gage  
une ar  
outes



savois que ces arbres pussent croître en France, j'en enverrois des fruits.

Malgré la beauté de cette forêt, qui récréoit nos yeux, nous nous ennuyions fort de l'honneur que nous avions d'escorter le gouverneur d'Asséna; mais enfin notre patron trouva moyen, soit par prières, soit par adresse, de nous dégager de la gênante compagnie où nous étions. Il mit promptement à la voile dans le milieu de la nuit. Nous nous sauvâmes à la faveur des ténèbres, et nous vinmes mouiller à la pointe du jour au port d'Abnoub, à quatre lieues de Quena. Ce bourg et les environs obéissent à un prince arabe, nommé *Jousef*, fils du commandant de Bhageoura, mais avec dépendance du pacha et des puissances du Caire, lesquels commandent à tous les chefs des Arabes qui ont des gouvernements particuliers.

Dès que j'eus mis pied à terre, je me rendis au chouné ou magasin public du froment et des légumes. Ces chounés sont de grandes cours fermées où les grains sont entassés en divers monceaux et exposés à l'air. Des enfants de gage y font sentinelle le long du jour contre une armée d'oiseaux que ces grains attirent de toutes parts. Ces enfants, malgré leurs clameurs

et mille industries dont ils se servent pour les mettre en fuite, ont toutes les peines du monde à défendre leur terrain. Ces oiseaux, plus fins que leurs ennemis, s'aguerrissent contre tous leurs stratagèmes, et trouvent toujours des instants pour surprendre la vigilance de ces jeunes sentinelles et pour dérober des grains.

Comme je me disposois à faire le catéchisme, une troupe d'écrivains coptes m'abordèrent, pour me faire des questions sur nos coutumes et sur notre créance différente de la leur. Les raisonnements étant inutiles avec eux, je me contentai de leur ouvrir l'Évangile, et de leur opposer les textes contraires à leurs opinions ridicules et à leurs pratiques extravagantes. Ils me dirent entre autres choses, qu'ils étoient fort scandalisés de ce que les Latins méprisoient le feu du ciel, qui en descend, disent-ils, chaque année, le samedi-saint, dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et qu'ils appellent *Nour*, c'est-à-dire feu saint du sépulcre de Jésus-Christ. Voici l'histoire de ce prétendu feu saint. Foulcher de Chartres, aumônier de Baudouin I, second roi de Jérusalem, raconte un miracle dont tout le peuple de Jérusalem étoit témoin de son temps, et dont il avoit été témoin lui-même. Il dit que le samedi-saint, veille de

Pâques  
Jésus-C  
soit des  
le feu c  
illumoi  
de l'Ég  
geant d  
souvent  
que du  
prouve  
tre leu  
heures l  
complit  
rès une  
Jérusale  
chrétien  
es priè  
nissem  
Baron  
miracle  
ait pas  
qui c  
audouin  
vant Ba  
roire c  
nt les s  
leuser

Pâques, Dieu voulant honorer le sépulcre de Jésus-Christ, et animer la foi des fidèles, faisoit descendre visiblement du ciel une flamme de feu dans le Saint-Sépulcre; que cette flamme allumoit les lampes éteintes, selon la coutume de l'Église, dès le vendredi-saint; que voltigeant d'un côté et d'autre, elle allumoit très souvent les autres lampes de l'église. Il ajoute que du vivant de son maître, Dieu voulant éprouver la foi des chrétiens, ou punir peut-être leur relâchement, retarda de quelques heures l'événement de ce miracle, qui ne s'accomplit que le jour même de Pâques, et qu'après une procession solennelle au temple de Jérusalem, où le roi assista à la tête de tous les chrétiens, marchant tous nu-pieds, faisant des prières à haute voix et avec larmes et gémissements.

Baronius et Sponde font mention de ce même miracle comme d'un fait certain, dont on ne sait pas cependant le commencement ni la fin, qui continuoit encore pendant le règne de Baudouin II. Plusieurs auteurs en ont parlé avant Baronius, et n'ont pas eu plus de peine à croire ce feu miraculeux, que celui dont parlent les saintes Écritures, qui descendoit miraculeusement du ciel, ou pour consommer les

holocaustes, ou pour punir les impies. Le pape Urbain II, dans sa harangue prononcée dans le concile de Clermont, l'an 1095, excitoit par ce miracle les princes chrétiens à unir leurs armes pour recouvrer une terre que Dieu honoroit d'un si grand prodige. Il y a quelque apparence qu'il cessa un peu après les premiers rois de Jérusalem, le zèle des princes chrétiens s'étant ralenti, et les catholiques ayant déglorifié de la piété de leurs pères.

Les catholiques avouent de bonne foi la cessation de ce fameux miracle; mais les schismatiques ont trouvé un très grand intérêt à le perpétuer dans l'opinion des peuples. Les prêtres, les évêques et le patriarche grec sont les premiers à abuser de la crédulité populaire; et ils s'en trouvent bien; car la fausse espérance de voir le jour du samedi-saint, descendre ce prétendu feu du ciel, excite la curiosité de sept ou huit mille pèlerins qui accourent de toutes parts à Jérusalem pour en être spectateurs et qui sont toujours une ressource assurée, laquelle produit à ces chefs des schismatiques des fonds suffisants pour subsister et pour payer au Turc le tribut ordinaire. Plusieurs de nos missionnaires ont été témoins de ce que je vais dire.

Dès le vendredi-saint on ouvre les portes de l'église du Saint-Sépulcre. C'est à qui y entrera le premier pour s'y préparer une place avec des nattes, qu'ils étendent pour y passer la nuit. La foule et la confusion augmentent le samedi matin; car dès la pointe du jour une multitude de jeunes gens de métier, d'ouvriers et de villageois, ne sont pas plutôt entrés dans cette vaste église, qu'ils se mettent à courir, crier, chanter, danser autour du Saint-Sépulcre. Les querelles se forment et s'échauffent; on se bat à grands coups de poings et de pieds. Le Turc survient pour mettre le holà, frappant d'un gros bâton à droite et à gauche. Le désordre cesse et renaît à l'instant, jusqu'à ce que la cérémonie de la procession commence. L'heure étant venue, le clergé sort dans un grand ordre du chœur des Grecs. Plusieurs bannières cramoisies, assez semblables aux nôtres, ouvrent la procession, on voit paroître ensuite des cierges d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaire. Les bannières et les cierges sont portés par des clercs qui marchent doucement sur deux lignes. Ils sont tous revêtus de tuniques de différentes couleurs, trainantes jusqu'à terre, ce qui leur donne beaucoup de grâce. Les diacres suivent les clercs, portant pareille-

ment la marque de leur dignité. Les prêtres marchent après les diacres, et les évêques et les archevêques après les prêtres, revêtus tous de magnifiques chapes de différents draps d'or, fermées par devant, selon l'ancien usage des Églises d'Orient.

Le clergé grec, comme le plus noble et le plus nombreux, a le pas et tient le premier rang. Le clergé arménien le suit dans le même ordre. Le surien, le copte le géorgien, l'abisin, marchent après le clergé arménien. Le patriarche des Grecs ferme la procession. Il est couvert d'une longue robe enrichie de fleurs d'or, et a par dessus une très magnifique chape relevée par devant, et soutenue par deux évêques qui marchent à ses côtés. Il a la tiare en tête, moins haute que celle de nos souverains pontifes. Il a à la main gauche son bâton pastoral, et dans la droite une petite croix dont il bénit continuellement le peuple. Plusieurs évêques et plusieurs diacres l'entourent et l'encensent sans cesse. La procession fait dans cet ordre trois fois le tour du Saint-Sépulcre; les assistants chantant à haute voix, et répétant ces seuls mots, *eleison, eleison*.

A la fin du troisième tour de la procession, le patriarche des Grecs et un archevêque ar-

ménien  
dans le  
après eu  
la garden  
peuple in  
pour voi  
Les diac  
porte du  
à crier e  
ou plut  
patriarche  
député  
fusil, sa  
tirer d'u  
ils allum  
Sépulcre  
patriarche  
en main  
Le patri  
du Sép  
bras; ch  
ce feu  
sont à l  
tions de  
Tous r  
sement  
miracle



arménien député par son patriarche entrent seuls dans le Saint-Sépulcre et ferment la porte après eux. Plusieurs janissaires sont gagés pour la garder, et pour en défendre l'entrée à un peuple infini qui se presse et s'entre-pousse pour voir de plus près le feu qui doit paroître. Les diacres et les prêtres qui s'arrêtent à la porte du Saint-Sépulcre excitent les assistants à crier et à chanter bien haut. Les clameurs ou plutôt les hurlements redoublent. Le patriarche des Grecs et l'archevêque arménien député profitent de ce tumulte pour battre le fusil, sans être entendus au-dehors, et pour tirer d'un caillou le prétendu feu du ciel dont ils allument promptement les latapes du Saint-Sépulcre. Alors s'ouvrent les portes. Le patriarche et l'archevêque paroissent portant en main deux paquets de petits cierges allumés. Le patriarche monte sur un autel près la porte du Sépulcre; des diacres lui soutiennent les bras; chacun s'empresse de venir prendre de ce feu miraculeux. Une infinité de cierges en sont à l'instant allumés, au bruit des acclamations de joie, qui retentissent de toutes parts. Tous révérent et adorent ce feu miraculeusement descendu du ciel. A ce premier faux miracle, ils en joignent un second tout pareil.



*Ce feu, disent-ils, éclaire, mais ne brûle point.* On remarque cependant qu'ils ont grand soin de l'éloigner de leurs barbes; mais malgré leur soin on les voit assez souvent flamber. Voilà l'histoire de ce fameux feu du ciel, que les schismatiques nous reprochent de ne point mettre parmi nos articles de foi, et dont les Turcs même raillent les premiers, sans que tant de preuves d'une imposture si grossière et si visible puissent dessiller les yeux de ce pauvre peuple abusé.

Après cette digression que je n'ai faite que pour faire plaisir aux lecteurs, qui n'ont jamais entendu parler de ce miracle tel qu'il étoit dans son origine, et tel qu'il est aujourd'hui, je reprends le récit de mes courses évangéliques, et je reviens à Abnoud, à quatre lieues de Quena dont j'étois sorti. J'ai dit que j'y fus d'abord saisi par une troupe d'écrivains coptes qui se piquent d'en savoir beaucoup plus que leurs compatriotes. Pendant que je répondois à toutes les différentes questions qu'ils me firent, et que je leur exposois en particulier tout ce qui leur devoit faire découvrir l'évidente fausseté de leur prétendu feu céleste, les chrétiens de l'un et de l'autre sexe, avertis de mon arrivée, s'assemblèrent en grand

nombre  
d'abord  
prendre  
la foi de  
pratique.  
sur les p  
e leur fi  
ents poi  
en ayant  
vertueux  
voignère  
non zél  
Georgios  
chef des  
possibles  
bligé de  
na route  
roche H  
même cō  
Le 1<sup>er</sup>  
quadé su  
ingt-ci  
de Nequ  
que de  
t Quou  
uinées,  
par un g

préle point. grand soin nombre au lieu où j'étois. Je leur déclarai malgré leur d'abord que j'étois venu les visiter pour ap- nber. Voilà prendre par moi-même s'ils avoient conservé el, que les la foi de leurs pères et s'ils la mettoient en e ne point pratique. J'interrogeai les grands et les petits t dont les sur les principaux articles du catéchisme; et , sans que e leur fis ensuite mon instruction sur diffé- si grossière ents points de morale dont ils avoient besoin, yeux de ce en ayant été secrètement averti par les plus vertueux catholiques de ce bourg. Ils me té- ai faite que noignèrent combien ils m'étoient obligés de r'ont jamais non zèle pour eux, et entre autres *Malle-* qu'il étoit *Georgios abou Chahaté*, receveur général du ujourd'hui, chef des Arabes, qui me fit toutes les instances es évangé- ossibles pour me retenir chez lui; mais je fus quatre lieues obligé de prendre mon congé pour continuer dit que j'y na route. Nous allâmes passer la nuit à l'ancre d'écrivains roche Baroud, à une lieue d'Abnoud sur le r beaucoup même côté, c'est-à-dire, à l'orient du Nil.

tant que je Le 1<sup>er</sup> octobre 1714 nous arrivâmes à Ne- s questions quadé sur le bord occidental du fleuve, à cent xposois en vingt-cinq lieues du Caire. J'allai chez l'évêque faire décou- de Nequadé, nommé Jean, qui est aussi évê- rétendu feu que de Coptos, de Quous et d'Ebrim. Coptos t Quous sont deux villes anciennes à demi 'autre sexe, quées, à l'orient du Nil. Elles sont habitées nt en grand par un grand nombre de chrétiens. C'est de la

ville de Coptos que la nation copte tire son nom. Elle est à cinq lieues de Nequadé, et Quous n'en est qu'à une lieue. Ebrim est la capitale de la Nubie. On ne trouve dans ses habitants aucun reste du christianisme. J'avois des lettres de recommandation pour l'évêque de Nequadé de la part de Mallem-Georgios-abou Mansoul (Maître George, père de Mansour), le plus accrédité des Coptes du Caire, et fermier général du gouverneur de Nequadé son puissant patron.

Nous avons fait connoissance avec ce prélat dans un voyage qu'il fit au Caire il y a quinze ans, en compagnie de l'évêque Marc, son prédécesseur et son père, pour assister à une assemblée d'évêques, où le patriarche devoit faire la composition et bénédiction du saint chrême appelé par les Arabes *Meiroum*.

A l'occasion de ces deux prélats, père et fils, j'observe que la coutume des Coptes est de n'admettre à l'épiscopat que des prêtres qui aient été mariés et qui soient demeurés veufs. Leur patriarche est le seul qui doit avoir toujours vécu dans le célibat et dans le cloître.

Pour revenir à l'évêque Jean, j'avois cru que mes fortes recommandations auprès de lui jointes à l'amitié qu'il savoit que le feu évêque

Marc so  
me proc  
trompé;  
froide. J  
voir. J'  
de le vo  
lui offri  
permettr  
dinaires  
voir me  
endoien  
émoin l  
arrivée, l  
chez l'év  
entre au  
Après  
commen  
cultés su  
science:  
que nou  
Voici,  
tons-la  
dera t  
dans ce  
a décis  
'agisso  
saint Je

Marc son père avoit toujours eue pour nous, me procureroient un bon accueil. Je m'étois trompé; j'en fus reçu avec une politesse très froide. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. J'opposai à son froid une grande joie de le voir, et de lui rendre mes respects. Je lui offris mes services, et je le suppliai de me permettre de faire à *Nequadé* les fonctions ordinaires des missionnaires. Il ne crut pas devoir me refuser, sachant que les chrétiens m'attendoient depuis long-temps. Il en fut bientôt témoin lui-même; car deux heures après mon arrivée, les chrétiens ayant été avertis que j'étois chez l'évêque, vinrent m'y trouver en foule, et entre autres plusieurs ecclésiastiques.

Après nos salutations de part et d'autre, ils commencèrent à me proposer plusieurs difficultés sur la religion, et plusieurs cas de conscience. J'ouvris alors le livre de l'Évangile, que nous portons toujours dans nos missions. «Voici, leur dis-je, notre règle de foi; consultez-la, elle est la vérité même, elle décidera toutes nos difficultés». J'allai chercher dans ce saint livre les passages qui contenoient la décision des points de controverse dont il s'agissoit dans leurs questions. Ils virent en saint Jean ( chapitre 3 ) la condamnation de l'u-

sage où ils sont de se servir d'huile pour la matière du sacrement de baptême, contraire à l'institution de Jésus-Christ qui ordonne l'usage de l'eau. Ils me promirent de s'y conformer. Je leur fis voir dans plusieurs autres textes de l'Évangile les anathèmes que Dieu prononce contre les vices dominants dans Nequadé plus qu'ailleurs, et même dans les ecclésiastiques. Cette conférence se fit en présence de l'évêque, qui y avoit part, disoit-on; et c'est la part qu'il y avoit, et que j'ignorois, qui causa d'abord la réception peu gracieuse qu'il me fit.

Notre conférence finie, plusieurs prêtres me prièrent au nom de l'assemblée de leur continuer les mêmes conférences pendant mon séjour avec eux. J'employai dix jours à ma mission, faisant chaque jour le catéchisme, et des instructions dans différentes maisons où j'étois invité, et où l'on invitoit les amis de la famille. J'avois souvent à combattre l'avarice, l'ivrognerie, et les autres vices qui marchent à la suite de ce dernier. Pour leur en inspirer de l'horreur, je profitai de plusieurs accidents qui arrivèrent alors tout-à-coup. Des débordements d'eau ayant ruiné peu-à-peu les fondements de plusieurs maisons, il ne se passoit

pas d  
Plusie  
ruines  
blessé  
de tou  
tres d  
Caire  
pour s  
née de  
avec le  
rent la  
vis po  
teurs l  
ment  
péché  
pénite  
ser la  
tiers d  
de ma  
sa glo  
Ma  
de l'é  
et bo  
ser po  
terme  
sieurs  
d'alle

pas de jour qu'il ne s'en écroulât quelque-une. Plusieurs personnes furent écrasées sous leurs ruines, et d'autres en furent dangereusement blessées. Un gros bateau chargé de moutons, de toutes sortes de grains, et de plusieurs autres denrées, que l'évêque Jean envoyoit au Caire pour Mallem Georgios, son patron, et pour son patriarche, fit naufrage à une journée de Nequadé; plusieurs passagers périrent avec le vaisseau. Ces tristes événements jetèrent la terreur dans toute la ville. Je m'en servis pour faire comprendre à tous mes auditeurs les dangers où nous sommes continuellement exposés, le malheur de s'y trouver en péché mortel, la nécessité de faire au plus tôt pénitence à l'exemple des Ninivites, pour apaiser la colère de Dieu. Je passai dix jours entiers dans l'exercice des différentes fonctions de ma mission. Dieu en tirera, s'il lui plaît, sa gloire.

Ma mission étant finie, j'allai prendre congé de l'évêque, et ses ordres pour les autres villes et bourgs de son diocèse par où je devois passer pour arriver à Asséna qui devoit être le terme de ma mission. Le prélat m'opposa plusieurs raisons pour me détourner du dessein d'aller plus loin. L'inondation du Nil, les



courses des voleurs arabes, où j'allois m'exposer, furent les principales; mais il cachoit les véritables, que ses confidens me découvrirent, et entre autres la crainte qu'il avoit que je n'allasse enlever, par une science magique, les prétendus trésors enterrés sous les ruines des vieilles églises. Les Coptes, et particulièrement les ecclésiastiques, ont une inclination singulière pour l'étude de la science magique et de la chimie. Ce bon évêque me croyoit si habile dans cet art, qu'il me fit proposer par son neveu, qui étoit prêtre, de lui apprendre en secret la manière de faire de l'or. Je lui dis tout ce que je pus, pour bien faire entendre à l'oncle et au neveu que je n'avois étudié que la science du salut, et que c'étoit la seule science nécessaire à un ecclésiastique. Ils ne furent pas trop contents de ma réponse, et si peu contents, que mes amis me conseillèrent de ne pas m'exposer à leur ressentiment en demeurant plus long-temps dans le diocèse du prélat. Je quittai donc, non sans peine, la pensée d'aller à Asséna, qui est l'ancienne Siéne, et aujourd'hui le terme d'un fameux pèlerinage dans la haute Égypte. J'y aurois eu la consolation de voir les restes de plusieurs monuments sacrés, lesquels sont encore de nos jours des té-

moins  
lustre  
martyr  
Hélène  
beaux  
Je ren  
ciens  
tagne  
tère d  
Saint-  
Site  
tentic  
dans  
ter à  
partic  
égard  
que je  
gracie  
me de  
faire  
en ma  
encor  
festin  
bu be  
convic  
vais d  
son,



moins qui rappellent le souvenir de tant d'illustres confesseurs de la foi de Jésus-Christ martyrisés sous l'empereur Dioclétien. Sainte Hélène leur fit bâtir une église et des tombeaux qui se voient à une demi-lieue de la ville. Je renonçai pareillement à aller visiter trois anciens monastères, qui sont au pied de la montagne du Couchant, et qu'on nomme le monastère de la Croix, celui du Synode, et celui de Saint-Victor.

Sitôt que le prélat eut appris que mon intention étoit de prendre le chemin du Caire, dans la crainte qu'il eut que je n'y allasse porter à Mallem Georgios, son patron et mon ami particulier, des plaintes de sa conduite à mon égard, il vint m'embrasser, se plaignant de ce que je le quittois sitôt. Il n'y a pas de paroles gracieuses qu'il n'affectât de me dire, pour me déguiser ses sentiments; il voulut même faire un régal à plusieurs de ses ecclésiastiques en ma considération, disoit-il. Je demurai encore un jour avec lui pour m'y trouver. Le festin se fit en nombreuse compagnie. Il y fut bu beaucoup d'eau-de-vie, et il y parut dans les conviés, dont plusieurs trouvèrent fort mauvais que je préférasse l'eau du Nil à leur boisson, qui les brûloit.

Le lendemain j'allai rendre mes devoirs à l'évêque, et je pris congé de lui pour aller visiter les chrétiens de la ville de Quous, à une lieue de Nequadé, comme je l'ai déjà dit. Je leur donnai une journée entière. C'est en cette ville que je vis une grande quantité de vaisseaux et d'ustensiles de cuisine de toutes façons, faits de pierre de baram : chaudrons, marmites, casseroles, plats. Cette pierre, que les Coptes appellent *baram* <sup>1</sup>, est en effet une espèce de pierre tendre, qui se durcit au feu et qui lui résiste. Les riches comme les pauvres s'en servent dans leurs ménages ; car l'usage en est très commode, et le service très propre.

Après une journée passée à Quous, j'en partis le lendemain matin 10 octobre, et je repassai le Nil pour aller joindre une barque qui descendoit ce fleuve et qui venoit du fond de la Nubie. Elle étoit chargée d'alun, de séné, de dattes, de doums, de graines d'acacia appelées *quarad* en arabe, de gomme arabique, de bois à brûler, et de charbon. L'alun se tire

<sup>1</sup> La carrière de cette pierre est au pied d'une montagne, entre Asséna et Assouan, au levant du Nil, proche le tropique du Cancer. On en fait les ustensiles de cuisine, qu'on apporte toutes les semaines au marché de Quous.

d'une montagne à trois journées d'Ebrim, capitale de la Nubie au sud-est. Le séné qui vient de la Nubie, est de deux espèces; l'un a les feuilles larges, et est moins bon; l'autre les a courtes, et est aussi estimé que le séné d'Arabie. Le quarad, ou graine d'acacia, sert aux corroyeurs et aux tanneurs pour préparer les peaux. L'acacia, d'où viennent ces graines, se nomme *santh*. Ses fleurs sont sans aucune odeur. J'ai vu en Égypte et en Syrie une autre espèce d'acacia, nommé en Égypte *setené*, et en Syrie *saissaban*, dont les fleurs sont agréables, et très odoriférantes. On cueille la gomme arabique sur l'acacia de la première espèce.

Je trouvai sur la barque où je fus reçu un noir de la ville de Carné, capitale du royaume de Bornéo en Afrique, fort honnête homme, à cela près qu'il se mêloit de magie et qu'il en étoit fort entêté. J'appris de lui que le fleuve Niger, qui traverse son pays, et qui donne le nom au pays des Nègres, ou qui prend son nom de ces peuples, s'appelle chez eux *Bhar-el Gazal*, c'est-à-dire, *rivière de la Gazelle*, et qu'il y a un canal nommé *Bhar-el-Azuraq* (rivière bleue), qui communique du Niger au Nil, surtout au temps des inondations. Nous

avons aussi sur notre bord plusieurs Nubiens, et entre autres trois marchands qui se disoient *chérifs*, c'est-à-dire, descendants de Mahomet. Nous vivions avec eux en parfaite société. L'un d'eux avoit un livre de sortilèges qu'il lisoit sans cesse avec une application étonnante. Il nous disoit que c'étoit le livre des livres, et je suis sûr qu'il n'y entendoit pas plus que moi qui n'y entendoit rien. Le second gardoit un ramadan perpétuel, c'est-à-dire, qu'il ne mangeoit ni ne buvoit jamais pendant le jour, mais il se dédommageoit pendant la nuit du jeûne du jour. Ainsi il faisoit toute l'année ce que les Mahométans ne pratiquent que dans le mois du ramadan. Le troisième étoit un paysan qui se railloit continuellement de la science magique de l'un, et des jeûnes de l'autre.

Malgré la belle humeur de ce paysan nubien, qui réjouissoit tous les passagers, nous ne laissions pas d'avoir de l'inquiétude de temps en temps, et le jour et la nuit. Notre barque qui étoit chargée, beaucoup plus qu'elle ne le devoit être, de ballots de toutes sortes de marchandises, entassés les uns sur les autres, ressembloit à une tour sur laquelle une grande partie des voyageurs étoient montés. Au premier choc de notre bateau contre un

banc de sable, aussi ordinaire dans le Nil que dans la Loire, notre petit bâtiment penchoit tout-à-coup, et se remplissoit d'eau ; il falloit alors le vider promptement, et déployer les voiles pour s'aider du vent, et se remettre en grande eau et hors de danger. C'est pour éviter ces accidents autant qu'il est possible, que l'on ne descend jamais le Nil que de jour.

La nuit survenant, nous avions une autre inquiétude. Le Nil a ses voleurs aussi bien que les grands chemins par terre. Ce sont d'habiles plongeurs, filous de leur métier, qui sont toujours parfaitement bien instruits de la navigation des voyageurs. Ils étudient le temps où ils jettent l'ancre de leur bateau, et alors ils leur donnent de fréquentes alarmes. Ces filous sont Arabes, accoutumés à nager entre deux eaux comme des poissons. Ils ont une petite outre attachée sous l'estomac, et un couteau à la main pour couper les cordes. Dans cet équipage, ils épient le moment où tout le monde est endormi. Alors ils abordent le bâtiment tout doucement, et dans le silence de la nuit, ils coupent habilement les cordes qui lient les ballots les uns aux autres, et ils ont souvent l'adresse d'en tirer quelques-uns à eux ; ils les font flotter sur l'eau, et les vont mettre incés-

samment en sûreté. S'ils sont aperçus et découverts à la faveur de la lueur de la lune et des étoiles, ils en sont quittes pour faire le plongeon dans l'eau. On les voit disparaître avec leur butin, et alors on n'a que la consolation de les charger d'injures, et ils ont la joie, lorsqu'ils se sont éloignés de la portée des coups, de montrer la tête sur la surface de l'eau, et de faire voir aux passagers un visage riant et moqueur du coup qu'ils viennent de faire. Pour nous autres, bien instruits que nous étions de la trop bonne volonté de ces honnêtes gens, nous viellions tour-à-tour, et nous faisons sentinelle sur notre bord. Notre vigilance néanmoins n'empêcha pas qu'une belle fourrure d'un Turc, mon voisin, ne lui fût enlevée pendant qu'il dormoit; réveillé qu'il fût, il chercha sa fourrure, mais elle étoit déjà bien loin.

Le 16 octobre, après six jours d'une lente et ennuyeuse navigation, notre barque mouilla au port de Girgé, capitale de la haute Égypte, sous le gouvernement d'un bey ou sangiac, nommé aujourd'hui Mahemet-el-Asser. J'allai descendre, avec mon compagnon, chez un prêtre nommé Paul, à qui j'étois très recommandé par une lettre de ses amis que je lui rendis. Il me reçut avec amitié et voulut me

loger  
main  
lui te  
buvo  
comm  
He  
honn  
frères  
cher e  
coup  
entre  
quel e  
tiens  
» me  
» tion  
» sem  
» son  
» va t  
» fon  
» peu  
» non  
» cre  
» vro  
» méri  
» lais  
« I  
» cro



loger chez lui; mais j'en sortis dès le lendemain : car j'expérimentai la veille qu'il falloit lui tenir longue compagnie à table , et qu'il y buvoit plus que de raison , ce qui ne m'accommodoit pas.

Heureusement pour moi un curé de la ville, homme de bien , et plus éclairé que ses confrères , ayant su mon arrivée, vint me chercher et m'ayant trouvé, nous nous fimes beaucoup d'honnêtetés l'un à l'autre. Après quelque entretien , je pris la liberté de lui demander quel étoit l'état du christianisme et des chrétiens dans cette capitale. « Hélas! mon père , » me dit-il en soupirant , l'hérésie et la corruption des mœurs qui vont ordinairement ensemble ont tout perdu : Dioscore et Sévère sont ici de grands saints; et comme l'erreur va toujours en croissant, si Dieu ne la confond et ne la détruit, la grossièreté de nos peuples les a fait tomber dans d'anciennes et nouvelles erreurs, surtout à l'égard des sacrements ; et le malheur est que ceux qui devoient les éclaircir, ou sont aveugles eux-mêmes, ou ont des intérêts particuliers de les laisser dans les ténèbres de leur ignorance. »

« Les hommes quittent leurs femmes, et croient pouvoir, en sûreté de conscience, en-



» épouser d'autres , avec la seule bénédiction  
 » des prêtres et le consentement de leurs pré-  
 » lats , qui y trouvent leur profit. Les garçons  
 » et les filles n'approchent des sacrements de  
 » pénitence et d'eucharistie que lorsqu'ils doi-  
 » vent être mariés. Les gens mariés passent  
 » pour l'ordinaire des années entières sans en  
 » approcher, et vivent cependant dans le dés-  
 » ordre , dans l'ivrognerie , dans les haines et  
 » avec le bien d'autrui : de là vient que cette  
 » parole du Sauveur ne se vérifie ici que trop  
 » souvent : *Vous me cherchez et vous ne me*  
 » *trouvez point, et vous mourrez dans votre*  
 » *péché.* Voilà , mon père , ajouta-t-il , l'état  
 » malheureux de nos Coptes, dont on peut dire  
 » ce que le prophète Osée <sup>1</sup> disoit des pé-  
 » cheurs de son temps : *Ils ont péché par une*  
 » *corruption qui a gagné le fond du cœur, et*  
 » *qui les a rendus insensibles à leurs malheurs.*

Ce bon curé , nommé Joseph , voyant que  
 son discours m'affligeoit sensiblement , ajouta  
 pour me consoler , qu'il y avoit dans la ville  
 un petit nombre de gens de bien qu'il avoit  
 toujours cultivés , et qu'il me prioit de leur  
 faire des instructions pendant que je serois

<sup>1</sup> Osée, ch. IX, v. 9.

à Girgè. J'acceptai volontiers la proposition qu'il me fit. Dès le lendemain il me vint prendre, et me conduisit dans une salle où je trouvais trente ou quarante personnes qu'il y avoit assemblées. Ils me témoignèrent tous une grande joie de me voir et de m'entendre, m'assurant qu'ils attendoient depuis longtemps avec impatience des missionnaires. Ayant ensuite demandé qu'on fit un peu de silence, j'ouvris mon livre des Évangiles, je leur en expliquai plusieurs endroits, m'étendant particulièrement sur les matières que le curé Joseph m'avoit dit être les plus nécessaires. On m'interrompoit de temps en temps pour m'interroger. Je tâchai de satisfaire à toutes leurs questions. L'un d'eux me demanda la différence qu'il y avoit entre la foi divine et la foi humaine. Je lui répondis que croire un article sur la seule parole d'un homme ou de plusieurs, quelque doctes et parfaits qu'ils fussent, ce n'étoit là qu'une foi humaine; et que croire un article sur la parole de Dieu ou de son Église, c'étoit une foi divine. J'en fis l'application sur la créance des différentes sectes de l'Asie et de l'Afrique. Je les exhortai de plus, dans mes instructions, à conserver, au péril de leur vie, la foi de leurs pères, qui étoit celle

de l'Église apostolique ; à se préserver des vices qu'on reprochoit à leurs concitoyens , et surtout à ne point abandonner l'usage fréquent des sacrements , qui les conserveroit dans la crainte de Dieu et qui entretiendrait la pureté de leurs mœurs. A ce sujet , ils me dirent qu'ils avoient été souvent interdits par leur évêque et par leur patriarche , pour avoir parlé ouvertement contre les désordres criants et impunis de leur nation. Je finissois mes exhortations , qui duroient depuis neuf heures du matin jusqu'à trois heures du soir , en les excitant à avoir recours à la prière pour la conversion de leurs compatriotes , par une pratique publique et constante des vertus chrétiennes.

Je demeurai à Girgé jusqu'au 23 octobre. Dans une terre aussi sèche et aussi stérile que celle où j'étois , je ne laissai pas , par la miséricorde de Dieu , de recueillir quelques fruits , et d'y jeter , avant que d'en sortir , de nouvelles semences de la parole de Dieu , dont j'ai vu de bons effets depuis mon retour au Caire ; car quelques Coptes de Girgé étant venus en cette ville pour leurs affaires particulières , ils m'ont apporté des lettres signées de plusieurs familles que j'y avois vues. Leurs lettres m'assurent qu'elles conservent fidèlement le souvenir de

mes  
sou  
prati  
sieur  
dans  
gran  
cée d

A  
salue  
jeune  
qu'on  
poule  
tres  
elle é  
l'églie  
et au  
l'unie  
l'Égy  
Je

dâm  
deux  
chré  
nou  
nou  
cenc  
évêc  
Copt

mes instructions, qu'elles s'en entretiennent souvent, et qu'elles tâchent de les mettre en pratique. Je leur ai fait mes réponses sur plusieurs nouvelles questions qu'elles m'ont faites dans leurs lettres, et je leur ai envoyé une grande image de Notre-Dame pour être placée dans la salle de leur assemblée.

Avant que de partir de Girgé, j'allai pour saluer le gouverneur; je vis dans sa cour un jeune lion enchainé, des autruches, des oies, qu'on appelle de Pharaon, des pintades ou poules d'Afrique, des gazelles et plusieurs autres animaux très curieux et familiers, dont elle étoit remplie. Je vis aussi à la porte de l'église de Saint-Michel, à demi-lieue de la ville, et au-delà du Nil, un arbre de Mirobolan, l'unique de cette espèce qui soit dans toute l'Égypte.

Je partis de Girgé le 23 octobre. Nous abordâmes le lendemain à Akmin. Nous y restâmes deux jours. Je les employai à aller visiter nos chrétiens. Ces deux jours étant passés, nous nous embarquâmes pour Siouth, et à Siouth nous remontâmes dans notre barque pour descendre à Manfalouth. Cette ville est un des dix évêchés des Coptes, qui sont : *Nequadé uni à Coptos, Girgé, Aboutigé, Manfalouth, Ar-*

*chemounain*, *Benessé*, le *Faïoum*, *Menouf* dans la *Menoufie*, et *Jérusalem*. L'évêque de Jérusalem est le grand-vicaire né du patriarche. Sa juridiction s'étend sur les provinces de *Charquie*, *Garbie* et *Beheire*, et sur toutes les villes de *Mehalé*, *Mansoura*, *Damiette*, *Rosette*, *Demanhour* et *Alexandrie*.

Les évêques de ces villes sont, à proprement parler, d'honnêtes fermiers du patriarche. Ils stipulent avec lui de lui donner chaque année une somme à forfait, et mettent ensuite à leur profit tout ce qu'ils exigent de leurs diocésains, au-delà de la somme qui doit revenir au patriarche. Par exemple, l'évêque de Jérusalem fait une pension au patriarche de douze mille medins (neuf cents liv.). Celui de Menouf paie six mille medins (quatre cent cinquante liv.); ainsi des autres.

Je ne fus pas plutôt à *Manfalouth*, que j'allai rendre mes respects à l'évêque, et lui demandai ses pouvoirs. Il me les donna volontiers, à condition que je le viendrois voir tous les jours. J'obéis à ses ordres. Ce prélat avoit de bonnes intentions, mais peu de capacité; il vouloit s'instruire, mais il ne vouloit pas paroître avoir besoin d'instruction. Pour m'accommoder à son génie, j'avois grand soin en conversant

avec l  
douto  
que je  
que, c  
de la f  
qu'un  
pécher  
de mo  
étoit p  
croyoi  
de lui  
en pra  
La  
moign  
venoit  
bien p  
porels  
sent d  
médec  
la dis  
que le  
chaqu  
cinthe  
nombr  
viève  
leur  
Il

avec lui, de lui répéter souvent, que je ne doutois pas qu'il ne sût parfaitement tout ce que je lui disois des articles de la foi catholique, des erreurs des Coptes, de la matière et de la forme des sacrements, et de la conduite qu'un ministre des autels devoit tenir avec les pécheurs. Il me paroissoit toujours très content de moi à la fin de nos entretiens; parce qu'il étoit persuadé, par mes discours, que je le croyois très savant. J'étois aussi très content de lui, parce que je le voyois disposé à mettre en pratique tout ce que nous avions dit.

La considération que ce bon prélat me témoignoit m'attira bientôt celle de la ville. On venoit me chercher de tous côtés; mais c'étoit bien plutôt pour me demander des remèdes corporels que les spirituels. Les missionnaires passent dans le Levant pour être très habiles en médecine; le fondement de cette opinion, c'est la distribution gratuite qu'ils font des remèdes que le feu roi avoit la bonté de leur envoyer chaque année: thériaque, confection d'hyacinthe, quinquina, emplâtres, et d'un grand nombre de pilules que les filles de Sainte-Genève, établies par feu Madame de Miramion, leur donnent tous les ans.

Il est incroyable combien nous tirons d'a-



vantages de ces remèdes. Ils nous ouvrent la porte chez les seigneurs turcs, qui, en considération du soulagement qu'ils en reçoivent, nous accordent leur protection pour faire nos fonctions avec plus de liberté. Ils donnent occasion à de saintes industries pour conférer le baptême à des enfants moribonds, qui autrement auroient le malheur de mourir sans ce premier sacrement; et, au surplus, ils nous font écouter favorablement des chrétiens schismatiques et catholiques, qui trouvent assez souvent la guérison de leurs âmes, en ne cherchant que celle du corps. Nous espérons, Monseigneur, que V. A. S. aura la bonté de nous accorder la même quantité de remèdes que nous recevions de la libéralité et de la bonté du feu roi. J'avois porté avec moi plusieurs de ces remèdes; j'en distribuai une partie à ceux qui me parurent en avoir un plus grand besoin; mais je leur dis en même temps qu'il y avoit parmi eux des malades, dont les maladies étoient bien plus dangereuses que celles pour lesquelles ils me demandoient des remèdes. Ils comprirent aussitôt ce que je voulois leur dire. Je les priaï de s'assembler tous les jours eux et leurs familles, à certaines heures, dans des maisons chrétiennes que je leur nommai. Je n'avois

pas d'instru-  
ges M  
prier  
dans

Ils  
dema  
notre  
par f  
faire  
ques  
heur  
leur  
devo  
se fa  
les fu  
l'entr  
veno  
ment  
moni  
qu'il  
plut  
parti  
salu  
Mell  
seign  
l'Ar



pas de lieu plus commode pour leur faire des instructions; leur église, dédiée aux saints anges Michel et Gabriel, où ils s'assemblent pour prier, étant éloignée de trois milles de la ville, dans un village nommé Benikelb.

Ils ne manquèrent pas de se trouver le lendemain en grand nombre à la maison où étoit notre rendez-vous. Je commençai à l'ordinaire, par faire le catéchisme aux enfants. Je me fis faire ensuite, par deux ou trois bons catholiques attitrés, différentes questions sur les malheureuses suites des maladies de l'ame dont je leur avois parlé, et sur les remèdes qu'on y devoit apporter promptement. Nos conférences se faisoient à merveille et avec fruit, lorsqu'elles furent interrompues par les préparatifs de l'entrée du nouveau bey, Mehemet-Abasa, qui venoit prendre possession de son gouvernement. Son entrée se fit le 4 novembre. Le cérémonial des jours suivans me fit comprendre qu'il n'y avoit plus rien à faire pour moi, ou plutôt pour le service de Dieu. Ainsi je pris le parti de me retirer de Manfalouth, après avoir salué l'évêque, et je m'embarquai pour aller à Mellavi. Cette ville, avec son territoire, est une seigneurie consacrée à la Mecque, capitale de l'Arabie. Les deniers qu'on y lève sont fidèle-

ment envoyés à cette capitale, par les soins d'Ismaïn-Bey, fils d'Ajoüas, bey du Caire. En arrivant à Mellavi j'allai descendre chez Ibraïm-abou-Bechara, premier mébacher ou fermier général d'Ismaïn-Bey. Je trouvai près de lui toutes les facilités que je pouvois désirer, pour faire dans la ville, pendant deux ou trois jours, les exercices de ma petite mission, et il y fut lui-même d'un bon exemple.

J'en partis le 8 novembre pour aller à Achemounain, à deux lieues de *Mellavi*, vers le nord-ouest. Ce n'est à présent qu'un bourg; mais les vastes ruines d'un grand nombre de palais, dont on voit encore les marbres et les colonnes de granit, marquent assez son ancienne splendeur. Après avoir parcouru les débris de plusieurs de ces palais, je fus frappé de loin par la majesté d'un portique à douze colonnes. J'en approchai de plus près; je trouvai le travail magnifique, délicat et si entier, que, quoique sa construction ait été faite pendant les règnes des Pharaons, et avant la conquête de Cambyse roi des Perses, il semble cependant que les ouvriers ne viennent que de le finir. Les colonnes ont trois pas ou sept pieds et demi de roi de diamètre sur sept ou huit fois autant de hauteur. Elles ne sont d'aucun de

nos cinq ordres d'architecture, dont l'invention est postérieure à la construction de ces colonnes. Ce sont proprement douze massifs ronds de pierre qui soutiennent un plancher carré, long et isolé. Chaque massif ou chaque colonne est de trois pièces. La première, qui pose sur une base à moitié enterrée, est couverte d'hiéroglyphes gravés. Entre ces hiéroglyphes on distingue près de la base la figure d'une pyramide avec sa porte ouverte. La deuxième et la troisième pièces sont cannelées et peintes de rouge et de bleu. La tête de chaque colonne finit par un simple cordon sans chapiteau, et toutes ensemble portent vingt pierres carrées longues, dont une moitié occupe le dessous du plafond. Deux de ces pierres, beaucoup plus épaisses et plus grandes que les autres, forment, au milieu du portique, une espèce de fronton carré. D'une colonne à l'autre on compte quatre pas, excepté néanmoins qu'au milieu, depuis la troisième jusqu'à la quatrième, il y en a six. Entre les deux rangs, qui sont de six colonnes chacun, la distance est aussi de quatre pas; de sorte que, compris les diamètres et les entredeux des colonnes, le portique a quarante pas de long ou cent pieds de roi; et de large, dix

pas ou vingt-cinq pieds de roi. La hauteur des colonnes avec l'entablement est d'environ cinquante-cinq ou soixante pieds de roi. Il règne tout autour une frise chargée de riches bas-reliefs, de mystères hiéroglyphiques. Ce sont des animaux terrestres, des insectes, des oiseaux du Nil, des obélisques, des pyramides, des hommes assis gravement sur des sièges. Devant chacun de ces hommes on voit un personnage de bout, qui leur présente je ne sais quoi; vous diriez que ce sont des rois qui reçoivent des placets de la main de leurs ministres. Il y a plus de cinquante de ces figures humaines dans les deux faces de la frise. Le relief y est partout bien net et bien conservé. La corniche et la frise ne sont point peintes; mais le dessous de l'architrave, tout au long de la colonnade, est d'une couleur d'or qui brille et qui éblouit. Pour couronner un si beau dessin, on a représenté le firmament dans le plafond. Les étoiles n'y sauroient être mieux gravées, ni l'azur paroître plus frais et plus vif.

Cet ouvrage est fort ancien, et d'une magnifique simplicité. Les Grecs et les Romains, qui ont possédé l'Égypte, n'ont pas été les inventeurs des hiéroglyphes; à peine les entendoient-ils. Hérodote, qui vivoit plus de cent

hauteur des  
environ cin-  
roi. Il règne  
riches bas-  
ues. Ce sont  
ctes, des oi-  
pyramides,  
des sièges.  
voit un per-  
te je ne sais  
rois qui re-  
leurs minis-  
e ces figures  
a frise. Le re-  
conservé. La  
peintes; mais  
u long de la  
r qui brille et  
i beau dessin,  
s le plafond.  
ieux gravées,  
s vif.  
et d'une ma-  
les Romains,  
pas été les in-  
ne les enten-  
plus de cent

ans avant Alexandre-le-Grand, décrivant dans  
son deuxième livre son voyage en Égypte,  
parle de ces caractères mystérieux, comme  
ayant été inventés dans des âges si éloignés, que  
leur antiquité les avoit rendus dès-lors intel-  
ligibles. Cambyse roi de Perse, et ses succes-  
seurs, ayant fait la conquête du royaume d'É-  
gypte, ne purent souffrir que leurs nouveaux  
sujets adorassent l'eau comme une divinité,  
pendant que leurs nouveaux maîtres étoient  
adorateurs du feu. Ils se déclarèrent contre la  
religion et la divinité des Égyptiens, et contre  
ces sortes de figures symboliques, jusqu'à  
exterminer de ce royaume les prêtres qui  
avoient la science de ces sortes d'images, qui  
leur étoient odieuses; d'où l'on peut conclure,  
avec quelque probabilité, que le portique dont  
je parle, enrichi de tant de figures hiérogly-  
phiques, est plus ancien que les Romains, les  
Grecs et les premiers Persans.

Permettez-moi, MONSIEUR, d'ajouter à  
cette description le récit moins sérieux de ce  
qui m'arriva à l'occasion de cet ancien monu-  
ment. L'Arabe qui m'accompagnoit me tira en  
particulier et me dit à l'oreille, afin que per-  
sonne ne l'entendit : « N'allume pas ici ton en-  
censeur, de peur que nous ne soyons surpris

» sur le fait, et qu'il ne nous arrive malheur.  
 » Que veux-tu dire, lui répondis-je, je n'ai ni  
 » encensoir, ni encens, ni feu? Tu te moques  
 » de moi, me répliqua-t-il, un étranger comme  
 » toi ne vient point ici par pure curiosité. Et  
 » pourquoi donc, repris-je? Je sais, m'ajou-  
 » ta-t-il, que tu connois par ta science l'en-  
 » droit où est caché le grand coffre plein d'or  
 » que nos pères nous ont laissé. Si l'on voyoit  
 » ton encensoir, on croiroit bientôt que tu se-  
 » rois venu ici pour ouvrir notre coffre par la  
 » vertu de tes paroles et de tes encensements.  
 Ce discours me donna l'intelligence de ce qui  
 m'avoit été dit si souvent sur ma route, et que  
 je n'avois pu comprendre jusqu'alors. « Ne nous  
 » enlèvez pas, me disoit-on, tantôt en riant,  
 » tantôt fort sérieusement, ne nous enlevez pas  
 » notre trésor caché dans le portique d'Ache-  
 » mounain. » J'appris donc à cette occasion que  
 dans le pays on est persuadé que les deux  
 grosses pierres qui forment un fronton au-  
 dessus de l'entablement, renferment un coffre  
 qui contient des sommes immenses en or, et  
 que tous les habitants voisins sont en garde  
 contre les étrangers, capables, disent-ils, de  
 leur enlever leurs trésors par la force de leurs  
 enchantements. De là vient que mon condu-

teur,  
 amitié  
 lutaire  
 tendu  
 n'avoit  
 diquer  
 numer  
 signifi  
 gravé  
 cette c  
 lieu de  
 destin  
 filles d  
 sidéré  
 voit ce  
 je ren  
 et je n  
 bre, a  
 lavi su  
 tiens s  
 qui n'  
 docile  
 je les  
 repass  
 l'ancie  
 n'en e  
 n'en a



ve malheur. Je, je n'ai ni  
u te moques  
anger comme  
curiosité. Et  
ais, m'ajou-  
science l'en-  
re plein d'or  
Si l'on voyoit  
ôt que tu se-  
coffre par la  
censements.  
nce de ce qui  
routé, et que  
ors. « Ne nous  
tôt en riant,  
as enlevez pas  
ique d'Ache-  
occasion que  
que les deux  
fronton au-  
ent un coffre  
es en or, et  
ont en garde  
disent-ils, de  
force de leurs  
mon conduc-

teur, craignant pour ma vie, me donna par amitié un avis qu'il croyoit me devoir être salutaire. Je ne regrettai point la perte de ce prétendu trésor caché; mais je regrettai fort de n'avoir trouvé aucune inscription qui pût m'indiquer le nom de l'auteur d'un si rare monument, le temps de sa construction, et la signification de toutes ces différentes figures gravées. Les Arabes appellent grossièrement cette colonnade *Melab-elbenat*, c'est-à-dire, *le lieu des récréations des princesses*; comme si sa destination eût été pour la promenade des filles du roi qui la fit bâtir. Après avoir considéré long-temps cette antiquité, qui ne pouvoit contenter que la curiosité de mes yeux, je renonçai à pouvoir en apprendre davantage, et je m'en allai le lendemain matin, 9 novembre, au village de Bajadié, à une lieue de Melavi sur le Nil. Les habitants y sont tous chrétiens sans aucun mélange de Mahométans, ce qui n'est nulle part ailleurs; aussi sont-ils très dociles. Après leur avoir fait mon instruction, je les quittai le soir à leur grand regret, pour repasser le fleuve, et pour aller coucher dans l'ancien monastère de Saint-Jean-le-Petit, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Ce monastère n'en a plus que le nom. Des familles chrétiennes



s'y sont établies, et en ont fait une cinquantaine de maisons qu'ils habitent autour de l'église.

Le 10 novembre, de grand matin, je commençai la visite des grottes de la basse Thébaïde. Elles s'étendent depuis Souïadi près de Menié, jusque vers Manfalouth, c'est-à-dire, l'espace de quinze à vingt lieues. Elles sont creusées dans la montagne du levant du Nil, faisant face à ce fleuve, qui baigne le pied de cette montagne, ou qui ne s'en éloigne que d'une petite demi-lieue, ou d'une petite lieue tout au plus.

Je demandai aux gens du pays ce qu'ils sa-voient par tradition de l'origine de ces grottes, et de l'usage qu'on en avoit fait anciennement. Je ne trouvai personne qui m'en pût rendre raison; mais quiconque auroit vu en France quelques-unes de nos carrières, jugeroit aisément à la seule vue de ces grottes ce que j'en ai jugé moi-même. Il jugeroit que ces grottes ont été d'abord un terrain pierreux de la montagne qui côtoie le Nil; qu'on a ensuite fouillé ce terrain pour en tirer des pierres qui devoient servir à la construction des villes voisines, des pyramides, et d'autres grands édifices. Il verroit de plus ce que j'ai vu, que les pierres qu'on en a tirées, ont laissé, pour ainsi

parler,  
et qui  
et sans  
cavités  
distan  
ouvrie  
Rien n  
que ce  
il est l  
dans le  
prend  
homme  
carrièr  
et à en  
que pe  
mêmes  
élever  
tendre  
mais  
brunis  
Ava  
manière  
pénite  
rières  
virent  
loient  
je ne

quarantaine  
l'église.  
n, je com-  
basse Thé-  
di près de  
est-à-dire,  
Elles sont  
ant du Nil,  
le pied de  
éloigne que  
petite lieue  
e qu'ils sa-  
ces grottes,  
ciennement.  
pût rendre  
en France  
geroit aisé-  
ce que j'en  
ces grottes  
k de la mon-  
suite fouillé  
res qui de-  
villes voi-  
grands édi-  
vu, que les  
, pour ainsi

parler, des appartements vastes, obscurs, bas, et qui forment une espèce d'enfilade sans ordre et sans symétrie; que les voûtes de ces cavités basses et inégales sont soutenues de distance en distance par des piliers, que les ouvriers ont laissés exrès pour les appuyer. Rien ne ressemble donc plus à des carrières que ce qu'on appelle aujourd'hui grottes; et il est hors de doute qu'elles ont été carrières dans leur origine. En effet Hérodote nous apprend que le roi Cléopos employa cent mille hommes, l'espace de dix ans, à ouvrir des carrières dans la montagne du levant du Nil, et à en transporter les pierres au-delà du fleuve; que pendant dix autres années suivantes, les mêmes cent mille hommes furent occupés à élever une pyramide construite de ces pierres, tendres et blanches en sortant de la carrière, mais qui peu-à-peu se durcissent à l'air et brunissent.

Avant que nous en venions à dire de quelle manière, dans la suite des temps, l'esprit de pénitence fit de ces profondes et obscures carrières de saintes et édifiantes grottes, qui servirent de demeure à des hommes qui ne vouloient plus être comptés au nombre des vivants, je ne dois point oublier de parler d'un petit

temple placé au milieu des carrières, orné de plusieurs peintures hiéroglyphiques, qui le rendent très agréable à la vue. Il est d'une figure carrée de quatre ou cinq toises de longueur sur un peu moins de largeur, et encore moins de hauteur. La voûte, les murailles, le dedans, le dehors, tout est peint, mais avec des couleurs si brillantes et si douces qu'il faut les avoir vues pour le croire. En effet, pourroit-on jamais s'imaginer que les dehors de la porte, exposés aux injures du temps, eussent conservé jusqu'à nous, comme je les ai vues, des figures entières, avec presque tous leurs traits et toute la vivacité du coloris?

Au côté droit on voit un homme debout avec une canne dans chaque main, appuyé sur un crocodile, et une fille auprès de lui, ayant une canne à la main.

On voit à la gauche de la porte un homme pareillement debout, et appuyé sur un crocodile, tenant une épée de la main droite, et de la gauche une torche allumée. Au-dedans du temple, des fleurs de toutes couleurs, des instruments de différents arts, et d'autres figures grotesques et emblématiques y sont dépeints. On y voit aussi d'un autre côté une chasse, où tous les oiseaux qui aiment le Nil sont pris

d'un se  
une pé  
envelo  
toutes  
fond,  
profon  
de qua  
reste.  
ce peti  
partie  
ne soie  
gants  
rance  
de ce  
temple  
velle p  
car les  
gypte,  
ont jan  
Nou  
tres e  
Égypte  
des m  
du roc  
large;  
Pour  
descen

d'un seul coup de rets ; et de l'autre on y voit une pêche, où les poissons de cette rivière sont enveloppés dans un seul filet. Le dessin de toutes ces imaginations est tout-à-fait joli. Au fond, on a creusé une niche dans le mur, assez profonde, élevée de six ou sept pieds, large de quatre, peinte et enjolivée comme tout le reste. C'est grand dommage que la voûte de ce petit édifice si curieux, soit fendue, et en partie tombée. Je ne doute pas que ces débris ne soient du fait des Arabes, de ces extravagants chercheurs de trésors, excités par l'espérance d'en trouver un caché dans les entrailles de ce roc. Les peintures hiéroglyphiques du temple dont je viens de parler sont une nouvelle preuve de l'ancienneté de ces carrières ; car les Grecs et les Perses, usurpateurs de l'Égypte, et ennemis de toutes ces figures, n'en ont jamais été les auteurs.

Nous remarquâmes dans ces carrières d'autres endroits destinés à la prière des anciens Égyptiens, et d'autres destinés à la sépulture des morts. Ce sont des trous dans l'épaisseur du roc, de six pieds de long et de deux de large ; c'est justement la mesure d'un cercueil. Pour trouver ces cercueils, il faut quelquefois descendre dans un puits peu profond, et qui a

des trous de part et d'autre, pour la commodité de ceux qui descendent. Le fond de ce puits aboutit à une espèce d'allée carrée et faite dans le roc, et par conséquent très obscure. On observe aisément une parfaite conformité du puits de ces carrières, avec ceux qu'on trouve dans les pyramides et dans les cimetières où les momies sont renfermées. C'est de ces carrières, percées par les premiers Pharaons pour fonder des habitations aux vivants et des sépulcres aux morts, que les successeurs d'Alexandre, et les Romains après lui, ont tiré cette quantité prodigieuse de pierres qui leur étoient nécessaires pour l'établissement de leurs colonies.

Mais la Providence divine les réservoir pour être un jour, sous le règne de Constantin et des princes chrétiens, les seuls témoins d'une rigoureuse pénitence.

Tout le monde sait que l'horreur de ces ténébreuses cavernes, que l'on appelle aujourd'hui les grottes de la Thébaïde, fut autrefois l'attrait de ces hommes appelés de Dieu, qui, à l'imitation du prophète Élie et de saint Jean-Baptiste, vinrent de toutes parts s'y enfermer pour y exercer de saintes rigueurs contre leur

propriété plus

A l'égard des rentes

les voient fenêtrées

mon cellulaire

Maca les av

sentoi de leur

Je cr

hâves jeûne

leurs sur le

me pa tant

que c

prése pus r

de la ces g

me r dans

taire

propre corps, qu'ils regardoient comme leur plus cruel ennemi.

A la vue de ces grottes, partagées en différentes cellules très petites, et pratiquées dans les voûtes des carrières, dont les portes et les fenêtres n'ont pas plus d'un pied en carré, mon imagination me dépeignoit dans chaque cellule ces saints et fameux anachorètes, les Macaire, les Antoine, les Paul, comme si je les avois eus présents à mes yeux. Je me représentois les uns prosternés en terre, et baignant de leurs larmes leur crucifix entre leurs mains. Je croyois en voir d'autres avec des visages hâves, et desséchés par des veilles, par des jeûnes continuels et par les macérations de leurs corps, pour attirer la miséricorde de Dieu sur les pécheurs et sur eux-mêmes. D'autres me paroissoient tout absorbés en Dieu, et goûtant par avance les délices du Ciel. J'avoue que ces grands objets qui m'étoient ainsi représentés, saisirent si fort mon ame, que je ne pus m'empêcher d'envier le sort de ces anges de la terre, de ces colonnes de la religion, de ces grands modèles de sainteté; je ne pouvois me retirer de ces lieux. Je grimpai avec peine dans tous les coins que ces courageux solitaires avoient pu habiter. J'y trouvai d'espace

en espace des croix, des images, des oratoires, ouvrages de leurs mains. Tous ces objets m'inspirèrent de grands sentiments de piété et de mépris du monde.

Je marchois tout le long de ces grottes, m'entretenant dans ces pensées, et adorant les voies cachées de la Providence divine, qui a permis que ces saints lieux, si respectables par la piété de ces fervents chrétiens, soient infectés aujourd'hui du mahométisme et du monothélisme. Agité que j'étois de toutes ces réflexions, j'arrivai vers la pente d'un vallon qu'on nomme le vallon du *Buffle*. La perspective en est des plus charmantes. Une centaine d'ouvertures de grottes, rangées les unes après les autres en différents étages sur les deux faces du vallon, en font la forme et la longueur. J'étois dans la compagnie de deux prêtres et de quatre autres chrétiens. Ils me conduisirent à une ancienne église taillée dans le roc qui est en grande vénération parmi eux. Quoiqu'elle soit de la dépendance des deux prêtres qui me la faisoient voir, ils en étoient encore à savoir la signification des caractères grecs et coptes tracés sur la muraille au bas de quelques tableaux. Il fallut que je leur lusse et que je leur expliquasse non seulement le grec, mais



aussi le copte qui est leur langue naturelle, et  
 qu'ils ne savent lire que dans leur bréviaire,  
 et non pas même sans beaucoup hésiter. Ces  
 tableaux à demi effacés représentoient le mas-  
 sacre des Innocents, la fuite de Jésus-Christ en  
 Égypte, les noces de Cana. Ils n'avoient pas  
 été peints par d'excellents peintres; mais j'ad-  
 mirai un camayeu bien entier, fait d'une seule  
 couleur jaunâtre, de deux pieds environ de  
 diamètre. Une tête d'homme y étoit très distinc-  
 tement représentée avec ces mots : Ο ΑΓΙΟΣ  
 ΚΟΛΛΟΥΘΟΣ, qui veulent dire *saint Colluthus*.  
 Je ne sais si ce Colluthus, qualifié *saint*, auroit  
 été en effet ou un serviteur de Dieu, du  
 nombre de nos anciens anachorètes, ou bien  
 cet hérésiarque que le célèbre Osius convain-  
 quit dans un concile d'Alexandrie tenu quatre  
 ou cinq ans avant celui de Nicée.

Continuant ma route avec mes compagnons,  
 une voûte d'environ cent pas de long sur au-  
 tant de large, chargée de quantité d'écriture  
 faite à la main, m'arrêta tout court pour la  
 considérer. Cette écriture n'est d'aucun carac-  
 tère, soit turc, soit arabe, soit hébreu, soit  
 grec, soit latin, soit copte. Ces six langues ne  
 me sont point étrangères. J'entrevois, ce me  
 sembloit, des lettres hébraïques et d'autres

coptiques; ce n'étoient cependant ni les unes ni les autres. J'eus beau les étudier toutes pendant une heure entière, je ne pus deviner en quelle langue elles étoient écrites: mais j'admira la patience que ces bons ermites avoient eue, de transporter des échafauds d'un endroit à un autre, pour crayonner un si long ouvrage. Je ne fus pas plus savant sur le sujet et la matière de ces écritures, que je l'étois sur la langue en laquelle elles étoient composées. Je me figurois néanmoins que ces solitaires s'étoient apparemment occupés à transcrire des psaumes, ou quelques endroits de nos saintes Écritures.

Mais pour revenir au caractère des lettres, après les avoir une seconde fois attentivement considérées, il me vint en pensée que des religieux Éthiopiens, ou Syriens, ou Chaldéens, auroient pu venir se retirer dans ces grottes, et former ces écritures en leurs idiômes. Prévenu de cette idée, je consultai à mon retour au Caire mes alphabets, et je tombai d'abord sur celui de l'ancienne langue syriaque, bien différente de la moderne. Il me parut alors que les lettres écrites sur la voûte de cent pas de long, et dont j'avois encore les idées assez fraîches, avoient une grande ressemblance avec

es lettres que j'avois sous les yeux. Je me souvins en même temps d'un trait du livre neuvième de l'histoire ecclésiastique de Nicéphore qui dit que du temps de l'empereur Justinien les Abissins avoient deux langues en usage, la leur propre, et la syriaque. Le même auteur ajoute qu'ils avoient appris celle-ci des syriens chassés de leur pays par Alexandre le-Grand, et réfugiés en Abissinie. Je sais de plus de très bonne part que les Abissins ont encore aujourd'hui plusieurs livres écrits en langue syriaque ancienne, qu'ils entendent et qu'ils estiment; d'où je conclus que si la voûte dont j'ai parlé est écrite dans cet ancien langage, comme cela peut être, il y a sujet de croire que les moines d'Éthiopie et de Syrie ont été également les auteurs de ce pénible ouvrage. Si jamais je retourne en la Basse-Thébaïde, je l'examinerai tout de nouveau pour faire plaisir aux savants amateurs de l'antiquité.

Après avoir parcouru ces célèbres solitudes de la Thébaïde, qui furent autrefois l'asile de ces fervents serviteurs de Dieu, qui y vivoient d'une vie plus angélique qu'humaine, j'allai prendre un peu de repos au monastère de saint-Jean, dont j'ai déjà parlé. Après y avoir

passé deux jours, je me trouvai en état de continuer ma route; mais il n'en fut pas de même de mes compagnons, qui se trouvèrent si fatigués, qu'ils n'osèrent s'engager à me suivre. Ainsi je fus obligé de prendre de nouveaux guides. Je partis avec eux, et nous nous avançâmes vers le nord entre le Nil et la montagne des grottes qui n'en est éloignée que de deux milles. Nous marchâmes environ une heure sur une plaine de sable, qui nous conduisit sur les ruines de deux villes qui sont près l'une de l'autre. La première paroît avoir été comme le faubourg de l'autre; son circuit est de deux milles environ. Elle ne contient que des restes de mesures assez communes. La seconde ville, qui est deux fois plus grande que la première, présente d'abord aux yeux des édifices publics d'une magnificence royale: ils furent en effet l'ouvrage de l'empereur Adrien.

Les historiens nous ont appris l'amour ou plutôt la folle passion que ce prince eut pour le jeune Antinoüs. Il la fit paroître excessive pendant la vie de ce favori; mais elle éclata plus que jamais après sa mort. Ce favori mourut dans un voyage qu'Adrien fit en Égypte, à l'exemple d'Antoine, d'Auguste, de Germani-

cus, et  
d'être  
la beau  
convien  
circons  
disent  
tres pr  
dans u  
qu'il se  
maître.  
cette c  
au rapp  
leur qu  
nes, et  
La pas  
les reg  
venter  
pouvoi  
de son  
des ter  
neur.  
qu'il a  
été se  
Ce pri  
somp  
Non c

cus, et de Vespasien, qui eurent la curiosité d'être eux-mêmes témoins des richesses et de la beauté de ce royaume. Les historiens ne conviennent pas entre eux des causes et des circonstances de la mort d'Antinoüs. Les uns disent qu'il mourut de maladie naturelle, d'autres prétendent qu'il s'immola pour son prince dans un sacrifice, d'autres enfin soutiennent qu'il se noya en naviguant sur le Nil avec son maître. De quelque manière que soit arrivée cette catastrophe incertaine, il est constant, au rapport de tous les historiens, que la douleur que l'empereur en conçut, fut sans bornes, et qu'elle alla à des excès sans exemple. La passion qu'il eut pour ce jeune homme, et les regrets qu'il eut de sa mort, lui firent inventer tout ce que son autorité et sa puissance pouvoient exécuter pour immortaliser le nom de son Antinoüs. Il lui fit construire et dédier des temples; il institua des jeux en son honneur. Les Grecs pour lui complaire soutinrent qu'il avoit rendu des oracles qu'on sait avoir été secrètement composés par Adrien même. Ce prince fit ensuite célébrer avec une pompe somptueuse les cérémonies de son apothéose. Non content de tout cela, il fit bâtir une pe-

tite, mais magnifique ville sur le bord du Nil près du lieu où l'on prétend que ce jeune homme expira, et il donna à cette ville le nom d'Antinoé ou Antinopolis.

On parle diversement de la situation de cette ville, de l'ordonnance de ses édifices, de sa figure et de sa grandeur. Je l'ai vue, j'ai été long-temps au milieu de tout ce qui nous en reste. J'ai observé avec grande attention tout ce qui m'a paru en mériter. La ville est carrée; elle n'a de diamètre qu'environ deux mille pas communs. Deux grandes et longues rues, qui se croisent par le milieu, et qui vont toutes deux d'une extrémité de la ville à l'autre, en forment la figure. Ces deux rues croisées ont de largeur dix-huit pas ou quarante-cinq pieds de roi, et vous conduisent à quatre grandes portes de la ville. Outre ces deux grandes rues qui la partagent en quatre parties égales, il y en a plusieurs autres de traverse moins larges, mais aussi longues, toutes tirées au cordeau, et placées d'espace en espace pour donner aux maisons des issues commodes. C'est ce qu'il est aisé de reconnoître par les vestiges qui en restent. Les deux grandes rues, et les autres de traverse, avoient toutes de chaque côté leur

petite  
de la l  
étoient  
d'un c  
corinth  
étoient  
sons q  
voûtes  
larges  
souten  
sur la r  
tacle a  
On peu  
péristy  
Adrien  
des cito  
ment q  
par le  
toutes  
tiers de  
leil et d  
voûtes  
lonnes  
d'hui q  
seuleme  
trefois.

petite galerie de cinq à six pieds de large, et de la longueur de leur rue. Ces petites galeries étoient voûtées. Leurs voûtes étoient appuyées d'un côté sur des colonnes de pierres d'ordre corinthien très délicatement travaillées, et étoient posées de l'autre sur le toit des maisons que l'art avoit construites exprès. Les voûtes des galeries des deux grandes rues, plus larges que celles des rues de traverse, étoient soutenues par plus de mille colonnes rangées sur la même ligne, ce qui devoit faire un spectacle aussi agréable aux yeux que magnifique. On peut dire que cette ville étoit un continuel péristyle : d'où l'on peut juger que l'empereur Adrien avoit eu autant d'égard à la commodité des citoyens, qu'à la magnificence d'un monument qu'il vouloit laisser à la postérité. Car par le moyen de ces galeries qui ornoient toutes les rues, on alloit dans tous les quartiers de la ville à couvert des ardeurs du soleil et des autres injures de l'air. De toutes ces voûtes, et de ce nombre prodigieux de colonnes qui les soutenoient, il n'en reste aujourd'hui que des morceaux çà et là, et qui servent seulement de témoins de ce qu'elles étoient autrefois.



Pour ce qui est des quatre grandes portes de la ville dont j'ai déjà parlé, celles qui étoient au septentrion et au levant sont ruinées au point de n'être plus reconnoissables par leur forme : les deux autres du côté du midi et du couchant sont assez entières. J'en ai dressé un plan très exact pour mieux faire entendre la description que j'en fais. La porte qui est au midi, et qui est représentée par la seconde figure ci-jointe, est une espèce d'arc de triomphe qui a trois grandes portes voûtées, lesquelles servent de trois passages. La porte du milieu a environ vingt-deux pieds de roi de largeur, et quarante de hauteur. Elles se fermoient par deux grands battants de bois couverts de fer, qui ont été dans la suite des temps transportés au Caire pour y former une voûte qu'on appelle *bab ez-zouaillé*, proche le palais du grand prévôt. Les deux portes qui sont aux côtés de la plus grande, qui est au milieu, ont environ vingt-quatre pieds de haut, sur dix ou douze de large. Elles ont au-dessus une ouverture carrée moins grande que les deux portes qui sont au-dessous. La largeur de tout cet édifice est d'environ soixante-six pieds, la paisseur de quinze ou vingt, la hauteur de quarante-cinq. Les

deux  
corint  
milieu  
de le  
donné  
porte  
cornes  
ou six  
de pie  
tre pi  
ces ég  
milieu  
posées  
qui r  
quées  
Pour  
pagné  
pas m  
La  
tectur  
que c  
d'un  
porte  
voûte  
d'env  
ont m

deux façades sont enrichies de huit pilastres corinthiens en bas reliefs, cannelés depuis le milieu jusqu'à leur base. La saillie des angles de leurs chapiteaux est si grande, qu'elle a donné occasion aux Maures d'appeler cette porte *abou elqueroun*, c'est-à-dire *le père des cornes*. Vis-à-vis de ces huit pilastres, et à cinq ou six pas de là, huit colonnes corinthiennes de pierre blanche avoient été élevées de quatre pieds de fût. Chaque fût étoit de cinq pièces égales, et cannelées depuis le bas jusqu'au milieu. Le temps a respecté les deux colonnes posées sur leurs piédestaux marquées *A* et *B* qui regardent la ville; les deux autres marquées *C* et *D* sont plus qu'à moitié détruites. Pour ce qui est de celles qui regardent la campagne, marquées *E*, *F*, *G* et *H*, on n'en voit pas même les ruines.

La porte au couchant, dont on voit l'architecture dans la figure ci-jointe; est aussi entière que celle du midi, mais bien plus massive, et d'un goût différent. Elle a pareillement trois portes ou trois grands passages voûtés. La voûte du milieu est de seize pieds de large, et d'environ vingt pieds de haut. Les deux autres ont moitié moins d'élévation et de largeur. Il y

a pareillement au-dessus de trois portes voûtées trois grandes ouvertures carrées qui font une espèce de plate-forme. Celle du milieu est beaucoup plus grande que les deux autres; on y monte par deux escaliers d'environ cinquante marches pratiquées dans l'épaisseur des murs des deux côtés. Ce monument entier a environ cinquante pieds de façade, trente-cinq de hauteur et quarante-cinq de profondeur. Les gens du pays le nomment *qualaa*, c'est-à-dire *château*, parce que c'est un bâtiment solide. A quelques pas de cette grande porte de la ville, qui est au couchant, on rencontre un superbe portail, qui fait l'entrée d'une cour de trente ou quarante pas en carré, fermée de hautes et fortes murailles crénelées avec un degré taillé dans le mur à côté du portail. Ce portail paroît avoir été construit pour y poser un corps-de-garde. Les Arabes donnent à ce portique et à cette grande tour le même nom qu'ils donnent au portique d'Achemounain, savoir *Melab-elbenat*, c'est-à-dire *maison de plaisance des princesses*.

La magnificence d'Adrien en faveur de son favori Antinoüs ne se borna pas à la construction de ces quatre grandes portes, et de toutes

les galeries  
encore  
décomb  
n'est pl  
leur str  
amas de  
de mar  
Je tr  
couchan  
encore  
tres col  
avoit ép  
en enle  
travail  
orner l  
le mauv  
plaçant  
une gra  
avec la  
témoin  
nommé  
une ég  
d'Assés  
en ont  
orner e  
placées

les galeries des rues dont j'ai parlé. On voit encore en différents quartiers de la ville les décombres de plusieurs palais et de temples. Il n'est plus possible de juger quelle étoit alors leur structure. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de pierres et de colonnes de toute sorte de marbres.

Je trouvai à cent pas de la grande porte du couchant quatorze colonnes de granit qui sont encore debout, et un peu plus loin quatre autres colonnes de porphyre. Ce que le temps avoit épargné a été détruit par les Turcs, pour en enlever de gros morceaux de marbre bien travaillés, et des colonnes dont ils ont voulu orner leurs mosquées. J'ai vu dans plusieurs le mauvais usage qu'ils ont fait de ces richesses, plaçant sans ordre ces marbres et ces colonnes une grande près d'une petite, la corinthienne avec la dorique. J'en ai été particulièrement témoin dans un fameux oratoire de dervis, nommé le *Chek-Abadé*. C'étoit anciennement une église dédiée à saint Ammonius, évêque d'Asséna, et martyrisé à Antinoé. Les Turcs en ont fait une petite mosquée, et ont cru la bien orner en la remplissant de différentes colonnes placées les unes sur les autres avec confusion.

Il faut cependant convenir que nous leu-  
 sommes très obligés de n'avoir point touché à  
 une colonne de Sévère Alexandre, qu'ils nous  
 ont laissée tout entière. Dans la grande rue  
 qui va du sud au nord de la ville d'Antinoé, il  
 y a une place à l'endroit même où cette grande  
 rue est traversée par une autre moins grande  
 qui va de l'est à l'ouest. Aux quatre coins de  
 cette place, ou de ce carrefour, il y avoit qua-  
 tre grandes colonnes de pierre d'ordre corin-  
 thien. De ces quatre il n'en reste plus qu'une  
 avec les trois piédestaux des autres. Cette co-  
 lonne qui nous reste, et dont je donne ici la  
 figure, a quatre pieds de diamètre; son fût est  
 en cinq pièces. La première pièce voisine de  
 la base, est de trois pieds et demi de hauteur,  
 entourée de feuillage de chêne, ce qui lui donne  
 beaucoup de grâce : les quatre autres pié-  
 ces ont sept pieds chacune. Son chapiteau est  
 surmonté d'une pierre carrée de trois pieds de  
 haut et de deux de large. Cette pierre servoit ap-  
 paremment d'appui à une statue qui étoit posée  
 dessus. Le piédestal est de treize pieds de haut,  
 composé de huit assises de pierre. C'est sur la  
 quatrième, la cinquième et la sixième pierre,  
 qu'on lit l'inscription grecque suivante. Elle  
 contient treize lignes, dont le temps, ou les

Arabes, ont effacé plus de la moitié. Voici ce que j'en ai pu déchiffrer :

## .ΑΤΑΘΗ ΤΥΧΗ

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΜΑΣΚΡΙΑΥΡΗΑΙΩΙ  
ΣΕΟΥΗΡΩΙ ΑΛΕΞΑΝΤΡΩΙ ΕΥΣΕΒΕΙ ΕΥΤΥΧΕΙ  
..ΤΙΝΟΕΩΝ ΝΕΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ ΠΡΥΤΑΝΕΥ-  
ΟΝΤΟΣ

ΑΥΡΗΑΙΟΥ. . . . .

. . . . . ΚΑΙ ΑΠΟΛΛΟΙΟΥ. . . . .

. . . . .

. . . . .

ΕΠΙ ΤΩΝ ΣΤΕΜΜΑΤΩΝ ΚΑΙΟΣΧΡΗΜΑ. . . . .

. . . . .

. . . . .

« *C'est-à-dire* : Pour la prospérité. A l'em-  
» pereur César Marc-Aurèle Sévère Alexandre  
» Pieux, Heureux.... Aurélius étant préfet des  
» nouveaux Grecs d'Antinoé... Et Apollonius....  
» sur ces monuments.... Caius Chrémès ».

Sitôt que j'aperçus cette inscription, je pris mes tablettes pour la transcrire. La crainte où j'étois que les Arabes ne me surprissent dans mon opération, et qu'ils ne me prissent pour un enchanteur ou un nécromancien, en me voyant écrire sans encre et sans plume, cette crainte, dis-je, me fit tellement hâter, que je

ne transcrivis que les mots dont les lettres étoient les plus reconnoissables.

L'inscription qui étoit sur deux des quatre piédestaux est entièrement effacée; celle qui étoit sur les deux autres s'est un peu mieux conservée, à quelques mots près qui ne paroissent plus. C'est de l'inscription informe de ces deux piédestaux, que j'ai extrait celle que je donne ici. Sur cette inscription il y a quatre remarques à faire. La première, est que la même inscription avoit été gravée sur les quatre piédestaux; d'où il faut conclure que ces quatre colonnes avoient été érigées à l'honneur de Sévère Alexandre. Son nom y est distinctement gravé, comme je l'ai écrit avec un petit *omega*. La seconde réflexion est que, selon toutes les apparences, ce mot *tinoeôn* a été tronqué, et qu'il faut y ajouter les deux lettres initiales *an*, qui feront en entier ce nom *antinoeôn*. Et comme rien ne résiste au temps, qui corrompt et détruit tout, il a corrompu l'ancien nom de la ville d'Antinoé, que les Arabes appellent aujourd'hui Ansiné. J'ai consulté à ce sujet un ancien dictionnaire copte-arabique, dont les prêtres coptes se servent; j'y ai trouvé que la ville ruinée, où est le *Cheik-Abadé*, c'est-à-dire, l'oratoire du dervis,

nomm  
Antin  
que le  
grand  
élevée  
xandr  
en per  
en l'a  
de ch  
sembl  
Les n  
Chrén  
noms  
tecte,  
présid  
en l'h  
que à  
habit  
Grec  
celle  
fait i  
Athé  
ville  
prêt  
nou  
avo  
(



nommé en arabe *Ansiné*, est traduite en copte *Antinoé*. La troisième remarque à faire, est que les quatre colonnes placées dans une des grandes rues de la ville d'Antinoé ont été élevées après une des victoires de Sévère Alexandre; peut-être après celle qu'il remporta en personne contre Artaxercès roi des Perses, en l'année 233 de Jésus-Christ. Ces branches de chêne qui environnent le bas de la colonne semblent être un symbole de son triomphe. Les noms d'Aurélius, d'Apollonius, de Caius Chrémès exprimés dans l'inscription, sont les noms des magistrats de la ville, et de l'architecte, ou d'un officier de l'empereur, qui tous présidèrent à la construction de ce monument en l'honneur de leur maître. La dernière remarque à faire, est que dans cette inscription les habitants d'Antinoé sont appelés les nouveaux Grecs. Je n'en vois point d'autre raison que celle-ci, qui est qu'Adrien dès l'an 175 s'étant fait initier aux mystères de Cérès Éleusine à Athènes, avoit peut-être fait venir de cette ville, ou de quelque autre ville de Grèce, des prêtres et des ministres pour desservir dans sa nouvelle colonie d'Antinoé les temples qu'il avoit consacrés à la mémoire d'Antinoüs.

Ce jeune homme que l'empereur avoit voulu

diviniser mourut l'an 132 de Jésus-Christ. La ville qui portoit son nom se remplit bientôt après de fidèles. Elle devint un évêché suffragant de Thèbes. Eusèbe nous a conservé une lettre écrite aux Antinoïtes par saint Alexandre, évêque de Jérusalem, sur la fin du troisième siècle. Pallade nous assure que sur la fin du quatrième la ville étoit si peuplée de chrétiens, qu'il y avoit douze couvents de vierges consacrées à Dieu. Mais cette célèbre ville, ce n'est plus aujourd'hui qu'un amas de masures, à l'exception de ces antiquités dont j'ai donné les figures, et dont la solidité a résisté au temps et à l'avarice des Arabes. Elle est située à cinquante-deux lieues du Caire, à trois de Mellavi, vers le nord-est, sur le bord oriental du Nil, proche ce fameux monastère de dervis dont j'ai parlé. Malgré toutes ces ruines, je ne laissai pas que d'en sortir avec regret, son antiquité me le rendant chère et respectable. Je la quittai pour aller passer la nuit au monastère de Saint-Jean. Je traversai une plaine qui est au levant, entre la montagne et la ville. Antinoé est couvert de superbes mausolées dressés à peu de frais des ruines voisines. Les Turcs de la ville de Mellavi, et de plusieurs autres endroits, ont leurs sépulcres dans cette plaine.

Etan  
j'assem  
présent  
solitaire  
louang  
J'en all  
Michel  
Jean, c  
chrétien  
monast  
tous en  
mission  
marque  
patience  
attend  
par sa l  
de Die  
Je p  
pour m  
Croix,  
*phané*  
que l'a  
lée, fa  
saints  
vent d  
Étienne  
passé

Étant arrivé au monastère de Saint-Jean, j'assemblai toutes les familles qui occupent présentement ces lieux, où de saints moines solitaires chantoient autrefois jour et nuit les louanges de Dieu. Je leur fis mes instructions. J'en allai faire autant au monastère de Saint-Michel, qui n'est habité, comme celui de Saint-Jean, que de quelques familles nombreuses et chrétiennes. Je les trouvai dans l'un et l'autre monastère disposées à m'écouter. Nous fîmes tous ensemble les exercices ordinaires de la mission. C'est dans ces occasions que nous remarquons avec admiration et consolation la patience et la miséricorde infinie de Dieu, qui attend plusieurs années les moments marqués par sa Providence pour approcher du royaume de Dieu des ames qui en étoient éloignées.

Je partis de ces monastères le 15 novembre pour me transporter à la fameuse église de la Croix, dite autrement le monastère d'*Abouphané*, ou de l'abbé Phanos, qui est le même que l'abbé Étienne, dont Rufin, prêtre d'Aquilée, fait mention dans son récit de la vie des saints solitaires qu'il avoit vus et visités souvent dans la Nitrie. Il dit que ce saint solitaire Étienne étoit Lybien de nation, qu'il avoit passé soixante ans dans le désert, qu'il avoit

reçu du Ciel une grâce singulière pour consoler les âmes affligées qui venoient chercher auprès de lui du soulagement. Il loue surtout la patience héroïque de ce saint homme, et dit que Dieu ayant voulu éprouver sa vertu, permit qu'il tombât malade d'un cancer qui le faisoit extraordinairement souffrir; que saint Ammon et saint Evagre le vinrent visiter dans cet état, et qu'ils furent témoins que ce second Job continuoit à faire des corbeilles de feuilles de palmier, pendant que les chirurgiens lui faisoient de douloureuses incisions et enlevoient des lambeaux de sa chair; qu'enfin sa tranquillité pendant des heures entières de souffrances étoit toujours aussi grande que si c'eût été, non pas sa propre chair, mais la chair d'un corps étranger qu'on eût découpée. Le même Rufin ajoute que ces deux saints moines Ammon et Evagre l'étant venus visiter, et lui témoignant la compassion qu'ils avoient de son état, il leur répondit en ces termes : « Dieu, » mes frères, ne m'a jamais fait que du bien, » et il m'en fait encore aujourd'hui; car mon » corps'ayant mérité de grands châtimens en » l'autre vie, il veut bien le châtier légèrement » en celle-ci, pour m'assurer un bonheur éternel à la fin de ma carrière. » Voilà les grands

exempl  
m'ont n  
grâce d  
L'égl  
le mona  
ou sept  
tagne d  
colonne  
ces colo  
tres en  
peintes  
toutes c  
couleurs  
J'en ren  
de lis tr  
de lis y  
de, c'es  
par Om  
ces nou  
aux chre  
les saint  
chai inu  
scription  
chronolo  
lement d  
d'une gra  
tres capit  
de vie.

exemples de vertu que ces grottes de Nitrie m'ont mis devant les yeux. Dieu me fasse la grâce d'en profiter.

L'église de la Croix, que les Grecs appellent le monastère de l'abbé Phanos, est située à six ou sept lieues de Mellavi, au pied de la montagne du couchant. Elle est ornée de vingt-une colonnes de marbre d'ordre gothique. Onze de ces colonnes soutiennent la nef, et les dix autres environnent l'autel. Les murailles sont peintes de haut en bas d'une infinité de croix, toutes de différents dessins et de différentes couleurs, ce qui fait un objet agréable aux yeux. J'en remarquai une terminée par quatre fleurs de lis très bien dessinées. Il faut que ces fleurs de lis y aient été peintes avant le huitième siècle, c'est-à-dire avant la conquête de l'Égypte par Omar, second calife des Mahométans ; car ces nouveaux maîtres n'auroient jamais permis aux chrétiens de bâtir une église pour y faire les saints exercices de notre religion. Je cherchai inutilement dans toute l'église quelque inscription qui pût m'instruire de quelque point chronologique ou historique. Je trouvai seulement dans la voûte du grand autel, et autour d'une grande croix, ces deux mots grecs en lettres capitales : ΕΥΛΟΝ ΖΟΗΣ, qui signifient *bois de vie*.

En allant à l'église de la Croix, je passai par Achemounain, où j'examinai de nouveau toutes les particularités du portique pour le dessiner sur le papier avec toute la fidélité et l'exactitude possible. La première figure ci-jointe est trait pour trait semblable à l'original. Je fus fort étonné de voir ce portique couvert d'un nombre prodigieux de grues. Les gens du pays me dirent qu'elles ne manquoient jamais chaque année de revenir en ce temps des terres du nord, qu'elles se reposoient sur ce portique en arrivant, et qu'elles vont ensuite hiverner sur les bords du canal de Joseph, sans pénétrer plus avant vers le midi, trouvant sur les bords de ce canal la température de l'air et les pâturages qu'elles aiment. La tradition est qu'il a été autrefois ouvert par le patriarche Joseph, fils de Jacob. Il tire ses eaux du Nil, et de plusieurs sources qu'il renferme dans son sein. Son origine est au village de Tarout-Escherif, à trois ou quatre lieues au sud de Mellavi. Il fait et entretient l'abondance dans cette belle campagne, qu'il arrose jusqu'au Faïoum, et va ensuite se perdre dans le lac Moëris, ou de Caron. Je fus obligé de guéer deux fois ce canal pour le passer; l'eau étoit si haute qu'elle me montoit plus qu'à mi-corps.

Diod  
autrefois  
d'Égypte  
ici d'être  
anciens  
avec gr  
que le c  
la famil  
les fem  
bloient  
cérémon  
une ban  
enterrer  
sépultur  
barque  
une pet  
Voilà l  
Égyptie  
chez les  
où les I  
mais les  
imagina  
venir q  
leurs la  
verser,  
des tou  
champs

Diodore de Sicile rapporte que ce lac fut autrefois creusé par les ordres d'un ancien roi d'Égypte, appelé Moëris. Ceux qui se piquent ici d'être savants dans l'antiquité disent que les anciens Égyptiens portoient leurs corps morts avec grande cérémonie sur le bord de ce lac; que le convoi étant parvenu, un des amis de la famille faisoit éloge du défunt; qu'ensuite les femmes payées pour pleurer le mort redoublaient leurs cris et leurs lamentations; que ces cérémonies finies, on mettoit le corps dans une barque pour passer ce lac, et pour l'aller enterrer dans une terre voisine et destinée à sa sépulture. Ils ajoutent que les bateliers de cette barque s'appeloient Caron, qu'on leur payoit une petite monnoie pour le droit de passage. Voilà les idées fabuleuses qui ont passé des Égyptiens chez les Phéniciens, des Phéniciens chez les Grecs, et de chez les Grecs en Italie, où les Italiens non seulement les ont adoptées, mais les ont encore enrichies de leurs nouvelles imaginations. Ils sont cependant obligés de convenir qu'ils n'ont parlé comme ils ont fait de leurs lacs sulfurés que les oiseaux n'osent traverser, de leurs gouffres affreux qui vomissent des tourbillons de feux et de flammes, de leurs champs élysées près les délicieuses campagnes



de Bayes, qu'après avoir appris ce que les Égyptiens avoient dit avant eux de leur lac Moëris, de la barque de Caron, et des ames qu'il passoit aux enfers.

Je quittai ce lac pour aller à la ville d'Abou-sir. Je n'en vis que les ruines, et un antique aqueduc de brique rez terre, qui vient, dit-on, de fort loin. J'allai passer la nuit au bourg de Quassr, proche l'ancienne ville de Hour, sur le canal de Joseph. Le curé de ce bourg me reçut chez lui avec toutes sortes de démonstrations de bienveillance. Il me prévint d'abord obligamment, et m'invita à faire des instructions à ses paroissiens. Il prit soin lui-même de les rassembler tous dans l'église. Il m'instruisit de leurs plus grands besoins spirituels. Il appuyoit mes paroles des siennes. Je trouvai un bon peuple, susceptible de tous les sentiments de piété et de religion, que je tâchois avec la grâce de Dieu de lui inspirer.

Ce fut dans ce bourg qu'il plut à la bonté divine de me donner la plus sensible consolation que j'aie eue pendant mon voyage. J'avois avec moi, pour mon compagnon et pour mon guide, un Copte, orfèvre, nommé Victor, très bien instruit dans sa religion coptique, et par malheur, jusqu'à présent pour lui, très scrupu-

leusem  
seuls  
mieux.  
contin  
aucun  
produi  
ce mon  
deur. F  
tions à  
Seigne  
Victor.  
dissipa  
Il me v  
sant : «  
» père.  
» m'a  
» comm  
» et qu  
» les ve  
» cond  
» les j  
» fort  
joie de  
l'embr  
» mon  
» ce c  
» instr

leusement attaché aux erreurs de sa secte. Étant seuls en chemin, je les combattois de mon mieux. Tous mes entretiens avec lui étoient de continuelles instructions, mais dont je ne voyois aucun fruit. Le moment où Dieu vouloit le produire n'étoit pas encore venu. Il vint enfin ce moment que je demandois à Dieu avec ardeur. Pendant que je faisais une de mes instructions à ce bon peuple du bourg de Quassr, le Seigneur parla en même temps au cœur de Victor. Sa parole fut un rayon de lumière, qui dissipa les ténèbres de l'erreur qui l'aveugloit. Il me vint trouver sur le soir, et en m'embrassant : « Il faut me rendre, me dit-il, mon cher » père. L'instruction que vous venez de faire » m'a pleinement convaincu ; je me trouve » comme un homme qui sort d'un cachot obscur, » et qui voit le jour. Me voilà prêt à professer » les vérités que vous m'avez enseignées, et à » condamner les fausses opinions dans lesquelles » les j'avois été élevé, et auxquelles j'étois si » fort attaché. » Je laisse à penser quelle fut la joie dont je me sentis saisi dans ce moment. Je l'embrassai de bon cœur. « Mais savez-vous, » mon père, ajouta-t-il, par où a commencé » ce changement en moi ? Pendant que vous » instruisiez les habitants de ce bourg, je remar-

» quai sur leurs visages qu'ils étoient touchés  
 » de ce que vous leur disiez , et j'ai comme en-  
 » tendu une voix intérieure qui me disoit : Toi  
 » seul as le cœur plus dur qu'une pierre. Cette  
 » parole m'a confondu tout-à-coup , et cette  
 » confusion opère mon changement. Recevez  
 » donc ici, et avant que de sortir de ce bourg ,  
 » recevez, mon père, mon abjuration. » J'ad-  
 mirai la conduite de Dieu sur cet artisan. Ne  
 pouvant douter de la sincérité de ses senti-  
 ments, je lui dis, comme saint Philippe à l'eun-  
 nuque de la reine Candace : « Si vous le voulez  
 » tout de bon, je ne vois rien qui puisse mettre  
 » obstacle à votre résolution. » Je lui fis donc  
 faire publiquement l'abjuration de ses erreurs,  
 et il fit profession de la religion catholique et  
 romaine.

Je partis avec mon nouveau disciple, bien  
 content du séjour que j'avois fait dans le bourg  
 de Quassr. J'eus tout le temps, pendant le reste  
 de mon voyage, de le bien affermir dans l'état  
 où Dieu venoit de le mettre. Nous repassâmes  
 ensemble le canal de Joseph et le vieux aque-  
 duc. Nous allâmes au bourg de Touna, proche  
 les ruines de la ville de Babin, qui sont au  
 midi de celles d'Abousir. Nous traversâmes ces  
 ruines, et une longue plaine de sable qui nous

conduit  
 conduc  
 en effe  
 C'est  
 présent  
 dont la  
 relief o  
 n'a pu  
 servis  
 dans la  
 que je  
 tie d'un  
 tagne.  
 travail  
 une ou  
 deur, s  
 hauteu  
 dans le  
 pagner  
 On vo  
 finité  
 diamè  
 couve  
 mains  
 trémi  
 rayon  
 la tête

conduisit à un monument singulier, que mon conducteur voulut me faire voir, et qui mérite en effet d'être vu.

C'est un sacrifice offert au soleil. Il est représenté en demi-relief sur une grande roche, dont la solidité a bien pu défendre ce demi-relief contre les injures du temps ; mais elle n'a pu résister au fer, dont les Arabes se sont servis pour détruire ce que l'on voit tronqué dans la figure de ce sacrifice. Je l'ai dessiné tel que je l'ai vu. La roche dont j'ai parlé fait partie d'un grand roc qui est au milieu d'une montagne. Il a fallu et bien du temps, et un pénible travail pour venir à bout de faire dans ce roc une ouverture de cinq ou six pieds de profondeur, sur une cinquantaine de largeur et de hauteur. C'est dans cette vaste niche creusée dans le roc que toutes les figures qui accompagnent ce sacrifice au soleil sont renfermées. On voit d'abord un soleil environné d'une infinité de rayons de quinze ou vingt pieds de diamètre. Deux prêtres de hauteur naturelle, couverts de longs bonnets pointus, tendent les mains vers cet objet de leurs adorations. L'extrémité de leurs doigts touche l'extrémité des rayons du soleil. Deux petits garçons, ayant la tête couverte comme les prêtres, sont à leur

côté, et leur présentent chacun deux grands gobelets pleins de liqueur. Au-dessous du soleil, il y a trois agneaux égorgés, et étendus sur trois bûchers, composés chacun de dix pièces de bois. Au bas du bûcher sont sept cruches avec des anses. De l'autre côté du soleil, opposé au côté des deux sacrificateurs, il y a deux femmes et deux filles en plein relief, attachées seulement par les pieds à la roche, et un peu par le dos. On y voit les marques des coups de marteau qui les ont décapitées. Derrière les deux petits garçons il y a une espèce de cadre chargé de plusieurs traits hiéroglyphiques. Il y en a d'autres plus grands qui sont sculptés dans les autres parties de la niche. Je cherchai de tous côtés quelque inscription, ou autre chose qui pût me donner de l'intelligence de toutes ces différentes figures, et de l'usage qu'on en a voulu faire, ou qui pût du moins m'apprendre l'année où cet ouvrage a été fait, et le nom de son auteur. Je n'ai pu rien découvrir; ainsi je laisse aux savants curieux des antiquités à deviner ce qui m'est demeuré inconnu.

Après avoir employé autant de temps qu'il en falloit pour dessiner fidèlement la représentation de ce sacrifice qu'on dit être un sacrifice

offert au  
et j'y ai  
Coptes.  
et vendr  
quatre  
hommes  
qui sont  
jusqu'à  
goutte d  
manger  
primes,  
tions, de  
tagés en  
rances.  
cette mo  
son étoit  
riches de  
pratique  
sans et a  
fruit.

Ayant  
le Caire,  
quâmes  
vembre  
de la ba  
vue très  
continu

offert au soleil, j'allai passer la nuit à Mellavi, et j'y arrivai un des jours de jeûne pour les Coptes. Ces peuples jeûnent tous les mercredis et vendredis de l'année, sans préjudice de leurs quatre carêmes; mais l'ennemi du salut des hommes n'y perd rien : car ceux d'entre eux qui sont à leur aise, après avoir jeûné le jour jusqu'à se faire un scrupule de prendre une goutte d'eau avant midi, ne s'en font point de manger et de boire pendant toute la nuit. Nous primes, mon disciple et moi, pour nos instructions, des jours qui ne fussent point ainsi partagés entre des abstinences et des intempérances. Je m'élevai particulièrement contre cette monstrueuse manière de jeûner. La raison étoit pour moi : mais c'est le malheur des riches de n'avoir pas la force de la mettre en pratique; ainsi il n'y eut que les pauvres artisans et autres semblables qui m'écoutèrent avec fruit.

Ayant appris qu'un mébacher partoît pour le Caire, je me joignis à lui. Nous nous embarquâmes sur le Nil, de grand matin, le 19 novembre. Nous avions à notre droite les grottes de la basse Thébaïde, qui nous formoient une vue très agréable jusqu'auprès de Menié. Nous continuâmes notre navigation toute la nuit, et

nous nous trouvâmes le lendemain à midi devant Bebé. Notre mébacher fit débarquer un de ses valets pour aller porter un paquet de cierges à l'église de Saint-George. La tradition du pays est qu'une partie du corps de ce saint martyr est conservée dans son église à Bebé. « J'envoie, me dit le mébacher, un présent de » cierges à Saint-George, pour obtenir sa protection et son intercession auprès de Dieu. » Ce fut à ce sujet qu'il me fit une histoire qui passe parmi les chrétiens d'Égypte pour être très véritable, mais dont toutefois je ne me fais pas garant. Voici comme il me la conta.

« On pria autrefois très instamment, me » dit-il, un patron de barque mahométan, de » charger sur son bord une grosse meule destinée pour un moulin de l'illustre saint George de Bebé; l'infidèle n'en voulut rien faire. Il » mit à la voile en faisant des imprécations » contre le saint. A cet instant, et au grand » étonnement de tous ceux qui étoient présents, » la pierre, qui étoit d'une grosseur extraordinaire, sauta dans le Nil, et flottant sur » l'eau comme un morceau de liège, suivit » côte à côte le bâtiment du mahométan, et » vint aborder avec lui auprès de Bebé. Les » chrétiens témoins de ce fait surnaturel criè-

» rent  
» cette  
» leur  
» à sa  
» saint  
Qu  
mirac  
certain  
fait un  
l'idée  
de Die  
dulité.

Con  
ne vis  
avanç  
du Ca  
vue d  
unes  
tion ag  
aperç  
çumes  
La pr  
sont p  
nous t  
Nous  
main  
de Sac



rent au miracle; ils tirèrent sans peine à bord cette grosse meule, qui ne reprit sa pesanteur naturelle, que lorsqu'elle eut été mise à sa place dans le moulin du glorieux martyr saint George. »

Quoi qu'il en soit de la vérité de ce prétendu miracle, que les Coptes ne croient pas moins certainement que l'Évangile, il est très sûr qu'il fait un très mauvais effet sur leurs esprits; car l'idée qu'ils ont d'une miraculeuse protection de Dieu sur eux les endurecit dans leur incrédulité.

Comme nous ne mîmes pas pied à terre, je ne vis point l'église de saint George. Nous avançâmes vers Bénisouef, approchant toujours du Caire. Plus nous en approchions, plus la vue des pyramides qui se découvroient les unes après les autres, rendoit notre navigation agréable. La première pyramide que nous aperçûmes fut celle de Meidon. Nous en aperçûmes deux autres ensuite vis-à-vis Dachour. La première est aussi grande que celles qui sont près du Caire. Sur le soir, le gros temps nous fit relâcher proche le village de Lathf. Nous démarrâmes pendant la nuit. Le lendemain matin nous vîmes de loin les pyramides de *Saccara*. Les rayons du soleil qui éclairaient

ces masses prodigieuses en hauteur et en largeur, et qui nous en faisoient distinguer toutes les parties; le Nil qui roule ses eaux en serpentant, et qui offroit continuellement à nos yeux de nouvelles perspectives; les deux rives de ce fleuve ornées d'un grand nombre de villages qui se suivent les uns après les autres; les campagnes fertilisées par les eaux du Nil qui les arrosent, et qui entretiennent un vert toujours naissant dans les feuilles des arbres de différentes espèces; les deux chaînes de montagnes qui accompagnent le Nil, et que la nature semble avoir placées, comme de continuel remparts, pour arrêter les débordements de ce fleuve: tous ces différents objets forment au-delà de ce que j'en puis dire, et de ce qu'on peut imaginer, des points de vue aussi surprenants qu'ils sont agréables aux yeux.

Saccara est un village dont les habitants sont occupés d'ordinaire à fouiller des terres, pour découvrir les ouvertures des puits qui conduisent à des grottes creusées autrefois pour les tombeaux des anciens Égyptiens: car jamais ils n'ensevelissoient les corps morts dans les villes, pour y conserver toujours un air pur et sain. La plaine de Saccara étoit une terre destinée à ces sépultures. On y voit plusieurs de

ces puits et de ces grottes. Les paysans en ont tiré une si grande quantité de momies, qu'ils n'y en trouvent aujourd'hui que rarement. Les linges qui enveloppent ces momies marquent la distinction de leurs personnes. Les uns sont noirs et communs, les autres sont peints ou dorés.

Outre tous ces petits sépulcres qui sont dans la plaine de Saccara, on y voit encore trois grandes pyramides qui y ont été élevées, dit-on, par un ancien roi d'Égypte dont on ne sait pas le nom. La plus haute, qui est à l'occident du Nil, en a deux autres à ses côtés, dont l'une est bâtie de pierres blanches, et l'autre de pierres noires. Quelques gens du pays prétendent que le même roi qui avoit fait construire la plus haute pour sa sépulture, avoit fait bâtir les deux autres pour deux de ses femmes, dont l'une étoit née blanche et l'autre noire. Un peu plus loin, on aperçoit deux autres pyramides, dont l'une est pareillement de pierres blanches, et plus grande que la seconde, qui est de pierres noires. C'est vouloir deviner que de chercher des raisons de ces deux différentes couleurs.

Plus nous approchons du Caire, plus nous découvrons de nouvelles pyramides. Celles qui

sont dans la plaine de Moknan sont en grand nombre ; mais les plus fameuses de toutes , pour leur hauteur , leur circonférence et leur construction , sont les trois grandes pyramides de Gizé , que l'on mettoit autrefois au nombre des sept merveilles du monde. Notre lente navigation me donna tout le temps de les contempler ; mais il ne me fut pas possible de vérifier la mesure des hauteurs et des largeurs que les voyageurs leur donnent. Les uns disent que la plus haute et la plus large est composée de deux cent vingt-sept degrés inégaux entre eux ; d'autres prétendent qu'elle a deux cent quatre-vingt-six toises quatre pieds de hauteur ; que chaque côté de sa base a cent treize toises quatre pieds , et chaque face du piédestal deux cent soixante et dix toises cinq pieds de long. Je ne sais si l'on croira ce que Pline dit des dépenses qui furent faites en raves et en oignons pour la seule nourriture des ouvriers. Il prétend qu'elles allèrent à huit cents talents. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'il a fallu et bien du temps et bien du monde pour construire ces masses énormes , qui n'ont aujourd'hui de beauté que cette prodigieuse hauteur et épaisseur ; mais elles pouvoient autrefois être regardées comme une des merveilles du monde ,

lor:  
bea  
elle  
incr  
la r  
der  
pala  
ceat  
mar  
cen  
A  
ram  
l'oc  
la té  
parl  
sabl  
de s  
serai  
Pline  
mon  
trois  
puis  
soix  
mém  
La  
figur  
pêtre

lorsqu'elles étoient revêtues en dehors des plus beaux marbres de l'Égypte, et qu'en dedans elles contenoient de grandes salles qui en étoient incrustées. On les appeloit les salles du roi et de la reine. Ces marbres ont été enlevés par les derniers rois d'Égypte, qui en ont orné leurs palais : il n'en reste plus que quelques morceaux d'un côté et d'un autre, qui sont des marques visibles de leur ancienne magnificence.

A deux ou trois cents pas de la grande pyramide, et presque vis-à-vis du vieux Caire, à l'occident, proche le rivage du Nil, nous vîmes la tête du Sphinx, dont les voyageurs ont tant parlé. Le reste du corps est enterré sous le sable. A juger de sa grosseur par ce qu'on voit de sa tête, il faut qu'elle soit énorme. Je ne serai cependant pas caution de tout ce que Pline en rapporte. Il dit que la tête de ce monstre a douze pieds de circuit, quarante-trois pieds de longueur; et en profondeur, depuis le sommet de la tête jusqu'au ventre, cent soixante et douze pieds. On croit, ajoute le même auteur, que le roi Amasis y a été enterré.

La fable a fait rendre des oracles à cette figure monstrueuse, qui étoit la divinité champêtre des habitants; mais ces oracles étoient une

frauduleuse invention de leurs prêtres, qui ayant creusé sous terre un canal aboutissant au ventre et à la tête de cette prétendue divinité de pierre, avoient trouvé moyen d'entrer dans son corps, d'où ils faisoient entendre d'une voix sépulcrale des paroles mystérieuses pour répondre aux voyageurs qui venoient consulter l'oracle. Comme nous ne vîmes qu'en passant ce fameux sphinx, je n'en peux rien dire de plus. Nous continuâmes notre route, et nous achevâmes en peu de temps notre navigation depuis Gizé et Adavie jusqu'au Caire, où nous entrâmes le 23 novembre 1714. Mon retour au Caire finit le récit de mes trois voyages dans la haute et basse Égypte. Le peu de bien que j'y ai fait pour l'instruction et le salut des Coptes, m'a fait comprendre que nous en ferons de beaucoup plus grands lorsque la Providence divine nous aura mis en état d'augmenter les ouvriers de son Évangile, et qu'elle aura assuré leur subsistance qu'ils ne doivent pas demander ici pour de bonnes raisons.

Notre compagnie en France a plusieurs sujets disposés à passer les mers. Leur zèle et leur inclination les tiennent toujours prêts à partir au premier signe de leurs supérieurs. Ils seront ici favorablement reçus des puissances qui

gouvernent les vastes royaumes du Levant, surtout s'ils y viennent avec la réputation d'avoir la protection de V. A. S. Car les hauts et puissants seigneurs turcs sont parfaitement instruits de toutes les rares qualités qui lui ont gagné l'estime, la confiance et l'amour de tous les François. Ils parlent ici, comme on fait en France, de l'intrépidité qu'elle a fait paroître, dans les combats sur mer, où elle a commandé pour le service de la France et de l'Espagne. Ils savent avec quelle intelligence supérieure, et avec quel sang froid elle donnoit ses ordres, pendant que la mort enlevoit à ses côtés des seigneurs que la France ne cessera jamais de regretter. Ils ont appris depuis ce temps-là la sagesse de sa conduite, la solidité de ses avis dans les conseils de la régence, et dans celui de la marine où elle préside. Ils sont informés de son esprit de justice dans la distribution des grâces, ayant toujours plus d'égard au mérite des personnes qu'à toutes les recommandations qu'elles se procurent.

Enfin ils n'ignorent point ce qu'on dit en France de sa bonté et de sa douceur, de sa politesse et de son affabilité, qui lui attachent les cœurs de tous les officiers, et qui leur font aimer l'honneur de servir sous ses ordres. Ce



sont là les titres, MONSEIGNEUR, qui nous assurent les grands avantages que nous retirerons de la part qu'on saura ici que V. A. S. voudra bien continuer de prendre au succès de nos fonctions évangéliques. Au reste, notre succès fera son mérite devant Dieu, et il sera pour nous un motif continuel de lui demander qu'il daigne la combler de toutes ses bénédictions. C'est au nom de tous nos missionnaires que j'ai l'honneur de l'assurer ici de leurs sentiments et de leur respectueuse reconnaissance. Je m'estime heureux en mon particulier de pouvoir lui témoigner la mienne, et le profond respect avec lequel je suis, etc.

<sup>1</sup> Au Caire, le 1<sup>er</sup> mai 1716.

---

## LETTRE

Du P. Sicard, missionnaire en Égypte, au  
P. Fleuriau.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*P. C.*

Nos occupations continuelles pour satisfaire aux diverses fonctions de la mission, m'ont empêché jusqu'à présent de vous faire le récit de mon voyage dans le désert de la basse Thébaïde. Je profite du repos et du loisir que je suis venu chercher au Caire, pour tenir la parole que je vous ai donnée, de mettre par écrit tout ce qui m'a paru digne de vous être mandé.

M. Joseph Assemanni, maronite de nation, originaire du mont Liban, vint en Égypte, et arriva au Caire, il y a près d'un an. Le motif de son voyage étoit de faire en ce pays la recherche des vieux manuscrits arabes et coptes,

et de les acheter à quelque prix que ce fût, pour enrichir la bibliothèque du Vatican dont il est bibliothécaire. Nous le reçûmes dans notre maison, où nous lui fîmes tout le bon accueil qui nous fut possible. Je lui fis offre de le conduire dans les sacristies des églises les plus considérables de cette ville. Je l'accompagnai à sa prière dans les monastères du désert de Saint-Macaire. Nous trouvâmes dans tous ces lieux un assez grand nombre de livres très rares. Il prit ceux qui lui convenient. Après cette première recherche, il partit pour la Syrie. On l'assuroit qu'il y trouveroit d'excellents manuscrits syriaques. Il me dit en partant qu'il reviendroit en cette ville le plus tôt qu'il pourroit, et me fit promettre qu'à son retour je parcourrois avec lui les montagnes de la basse Thébaïde, pour y continuer la recherche des livres coptes et arabes.

Quelques mois s'étant écoulés, M. Assemani revint au Caire. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il me proposa de faire avec lui le voyage aux déserts de la Thébaïde, dont il m'avoit déjà parlé. Il y avoit déjà long-temps que je souhaitois le faire, pour mieux connoître les religieux coptes des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, qui sont schis-

matique  
ques d  
péranc  
versio  
retour  
triarch  
tageux  
celui d  
exami  
sur le t  
baïde  
Ces me  
compa  
Nou  
1716.  
donne  
ques.  
lui fire  
tretien  
sert. L  
oppos  
se con  
dans r  
traire  
je ne p  
taux d  
mes d

matiques. Je m'étois déjà proposé d'avoir quelques conférences avec eux pour juger des espérances qu'on pourroit concevoir de leur conversion. Je savois, à n'en pas douter, que leur retour à la foi orthodoxe, et celui de leur patriarche, étoit d'autant plus important et avantageux, qu'il seroit infailliblement suivi de celui de toute la nation. Je désirois d'ailleurs examiner de près tout ce que je ne savois que sur le témoignage d'autrui, du désert de la Thébaïde et des monastères qui y sont renfermés. Ces motifs me firent prendre la résolution d'accompagner M. Assemani.

Nous partîmes du vieux Caire le 23 mai 1716. Le bruit de notre départ commença à donner quelques inquiétudes aux schismatiques. Ils allèrent trouver leur patriarche, et lui firent craindre les mauvais effets de nos entretiens avec les moines schismatiques du désert. Ils voulurent même l'engager à mettre opposition à notre voyage. Mais le patriarche se contenta de me faire prier de ne traiter, dans mes conférences, d'aucune doctrine contraire à celle de Dioscore. Je le fis assurer que je ne prêcherois que sur les points fondamentaux de la religion de Jésus-Christ et les maximes de son évangile, sur la nécessité du salut,

sur l'horreur du péché, sur la nécessité des bonnes œuvres, sur l'amour de Dieu et du prochain. Avec cette déclaration, le patriarche nous donna ses lettres de recommandation pour être charitablement reçus dans ses monastères, et pour y visiter les bibliothèques. Nous mîmes à la voile sur une petite barque qui remontoit le Nil, et le lendemain de notre embarquement, qui fut le 24 mai, nous arrivâmes à la ville de Bénisouef, située sur la rive occidentale du fleuve, à vingt lieues du Caire. Je vous ai parlé de cette ville dans ma carte du cours du Nil.

Nous partîmes de Bénisouef le 25 pour aller au village de Baiad, qui est à l'orient du fleuve. Nous primes dans ce village des guides pour nous conduire au désert de saint Antoine, qui étoit un des principaux objets de notre voyage. Nous sortîmes de Baiad le 26 mai, montés sur des chameaux, et escortés de deux chameliers. Nous marchâmes au nord le long du Nil l'espace d'une ou deux lieues, et ensuite nous tirâmes à l'est pour entrer dans le célèbre désert de saint Antoine ou de la basse Thébaïde. Ce désert est si fameux, qu'il n'y a personne qui n'en ait entendu parler; mais peu de gens connoissent sa véritable situation, son étendue et

le genre de v  
core aujour  
qu'une idée

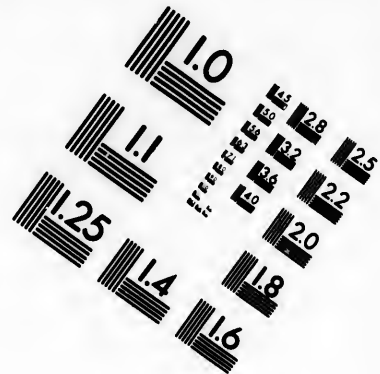
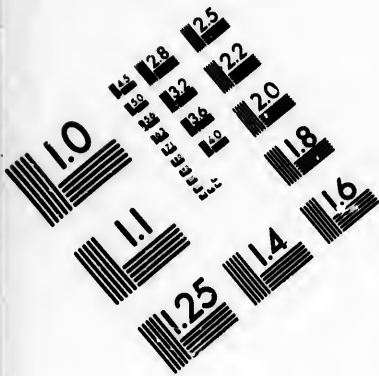
Comme j'a  
et que je m'y  
ner tout ce  
cher, mon r  
détail exact,  
construction  
montagnes,  
talc, des arb  
généralement  
dans ces vas  
une pénitenc  
y voit aujour  
rée. La carte  
avez sous les  
ma plume.  
Bénisouef su  
sur l'autre r  
plaine sablon  
de Gébéi. Ne  
plaine pour e  
deux montag  
droite, port  
terne; l'autr

le genre de vie des solitaires qui l'habitent encore aujourd'hui, ou du moins on n'en a qu'une idée confuse.

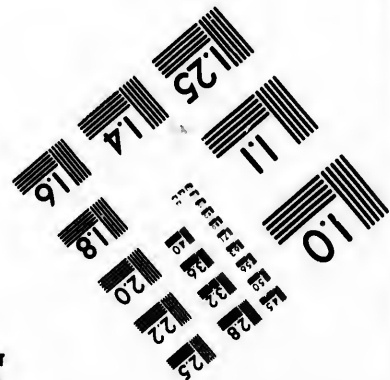
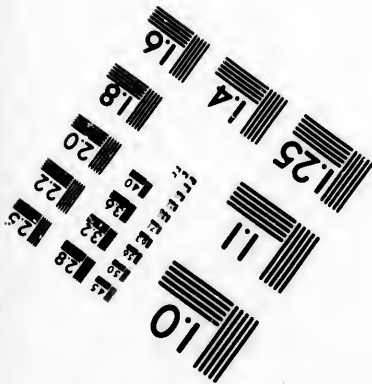
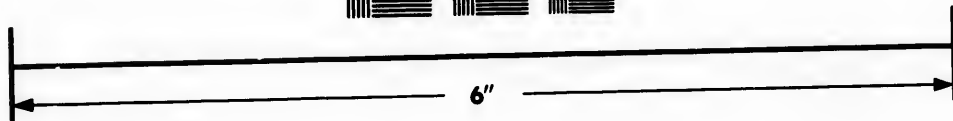
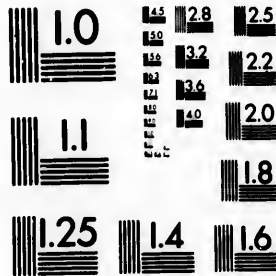
Comme j'ai eu l'avantage d'aller sur les lieux, et que je m'y suis donné le temps d'en examiner tout ce qui mérite attention, je vais tâcher, mon révérend père, de vous faire un détail exact, non seulement des noms et de la construction des monastères, mais encore des montagnes, des vallées, des mines de sel et de talc, des arbres, des simples, des animaux, et généralement de tout ce qu'il y a de remarquable dans ces vastes déserts, où régnoit autrefois une pénitence bien différente de celle que l'on y voit aujourd'hui, et que le schisme a défigurée. La carte que je vous envoie et que vous avez sous les yeux suppléera aux obscurités de ma plume. Cette carte, qui vous représente Bénisouef sur une des rives du Nil, et Baiad sur l'autre rive opposée; vous dépeint une plaine sablonneuse, qui s'étend jusqu'à la gorge de Gébéi. Nous marchâmes au travers de cette plaine pour entrer dans cette gorge formée par deux montagnes, dont la plus haute, qui est à droite, porte le nom de *Gébéi* ou de la *Citerne*; l'autre, qui est à gauche et plus basse,







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

15 28 25  
32 22  
20  
8

11  
10  
10  
10  
10  
10  
10  
10

est nommée *Hajar-Moussoum* ou *Pierre marquée*.

Dans ce vallon, il y a trois ou quatre réservoirs d'eau peu éloignés les uns des autres, et naturellement creusés dans le roc. Les pluies qui les remplissent entraînent avec elles une craie qui rend les eaux blanchâtres. Nous arrivâmes sur le midi au premier réservoir, qui est une espèce de citerne. La chaleur étoit excessive, et nul arbre, dans ce vallon, ne nous offroit de l'ombre. On voyoit seulement quelques petits buissons épars çà et là, et quelques herbes qui ne nous pouvoient être d'aucune utilité.

Nous avions cependant besoin de repos. Nous trouvâmes heureusement une grande roche qui s'avançoit à son sommet, et qui défendoit des ardeurs du soleil une mousse épaisse qu'elle avoit à ses pieds. Nous profitâmes de cette bonne rencontre pour laisser passer à l'abri de cette roche la grosse chaleur du jour.

Sur les trois à quatre heures du soir nous nous remîmes en chemin, et nous primes courage pour monter jusqu'au sommet du mont Gébéi. Nous y parvînmes en une heure de temps. Nous découvrîmes alors une plaine

d'une ét  
yeux de  
trefois  
aujourd  
est pier  
tout le  
en hiver  
lit dem  
une pla  
la nuit  
provisi  
nous. I  
poisson  
bientôt  
de dor  
saisit s  
demain

Nou  
l'auro  
propos  
dans l  
que qu  
tant d'  
si mai  
secour  
à l'abr  
Saund

d'une étendue prodigieuse, qui s'ouvroit à nos yeux de tous côtés. Cette plaine s'appeloit autrefois *Baquara* ou *de la Vache* : on la nomme aujourd'hui *Sannour* ou *du Chat* ; son terrain est pierreux et stérile, ainsi que l'est celui de tout le désert. Les pluies qui y sont fréquentes en hiver, forment plusieurs torrents ; mais leur lit demeure sec tout l'été. Nous y choisîmes une place la moins incommode pour y passer la nuit du 27 mai. Nous nous servîmes des provisions de bouche que nous portions avec nous. Elles consistoient en biscuit, fromage et poisson salé. Notre souper fut bientôt prêt et bientôt fait. Comme nous avions plus d'envie de dormir que de manger, le sommeil nous saisit sur le sable, et ne nous quitta que le lendemain matin.

Nous partîmes de ce lieu deux heures avant l'aurore. Nos provisions avoient été faites à propos ; car dans toute la plaine de *Sannour* et dans les montagnes qui la forment, on ne voit que quelques acacias sauvages qui portent autant d'épines que de feuilles. Leurs feuilles sont si maigres, qu'elles n'offrent qu'un médiocre secours à un voyageur qui cherche à se mettre à l'abri du soleil brûlant. Cette vaste plaine de *Sannour* où nous marchions se termine au

mont Keleil ou Bien-aimé. Cette longue montagne s'ouvre vers son milieu, et se sépare en deux pour former une gorge et donner un passage à une autre plaine qu'on nomme l'*A-raha* ou plaine des *Chariots*. Cette plaine, sur laquelle j'ai fait plus de quinze lieues vers le nord et le nord-est, s'étend bien plus loin du côté du sud. Elle est bornée à l'ouest par les monts Keleil et Askar, et à l'est par le mont Colzim.

Nous traversâmes le mont Keleil par cette gorge dont nous avons parlé. Nous laissâmes à droite les ruines d'un monastère qui étoit à l'entrée de la plaine des Chariots. Nos guides nous firent avancer deux lieues au-delà pour trouver le fond d'un torrent desséché qui nous devoit servir de lit pour y passer la nuit. Le gîte, tout mauvais qu'il étoit, nous fit beaucoup moins souffrir que la soif. Nos quatre chameaux avoient été chargés chacun d'une outre pleine d'eau : nous en avions vidé deux; nous comptons sur les deux autres; mais nos chameliers, je ne sais pour quelle raison, les avoient frottées d'une huile de lin si puante, que l'eau qu'elles contenoient en fut infectée à un tel excès, que nous aimâmes beaucoup

mieux s  
avec cet  
Nous  
jour. L  
de palm  
et éloig  
milles.  
palmier  
l'eau, q  
boire. L  
quelle  
Israélite  
l'eau q  
gement  
donna  
pas pou  
de Sain  
nous e  
et tout  
ancien  
que no  
Pou  
la plus  
si peu  
trouve  
vos ye  
que la

meux souffrir notre soif que de la soulager avec cette eau.

Nous partîmes le lendemain 28 avant le jour. L'aurore nous fit découvrir une touffe de palmiers qui étoit au pied du mont Keleil, et éloignée de nous d'environ quatre ou cinq milles. Nos conducteurs nous dirent que ces palmiers ombrageoient un petit marais dont l'eau, quoi qu'un peu salée, étoit bonne à boire. Nous y courûmes. L'avidité avec laquelle nous en bûmes ressembloit à celle des Israélites, lorsqu'ils s'empressoient de boire l'eau qui sortoit du rocher. Ce petit soulagement, dans notre extrême altération, nous donna de nouvelles forces. Nous doublâmes le pas pour arriver de bonne heure au monastère de Saint-Antoine. Quelques petites éminences nous en cachoient la vue; nous les franchîmes, et tout-à-coup nous aperçûmes ce célèbre et ancien monument. Notre diligence fut si grande, que nous y arrivâmes avant midi.

Pour vous donner, mon révérend père, l'idée la plus juste qu'il me sera possible, de ce lieu si peu connu, j'en ai dressé le plan, et vous le trouverez à la marge de la carte qui est sous vos yeux. Il faut vous faire remarquer d'abord que la vue de ce monastère et de tout ce qui.

l'environne, ne vous présente que des objets affreux à la nature, lesquels vous remplissent d'une sainte horreur. Vous voyez un grand nombre de cavernes éparses sur les monts Colzim, Keleil et Askar. On remarque aisément qu'elles ont été creusées par des hommes. A peine les rayons du soleil peuvent-ils y entrer. Entre les hautes montagnes on ne voit qu'une vaste plaine aussi stérile que déserte. C'est dans cette plaine, au pied du mont Colzim, à l'aspect de la mer Rouge renfermée entre le mont Colzim et les montagnes de l'Arabie-Pétrée, que le monastère de Saint-Antoine est situé.

Regardant avec attention toutes ces cavernes obscures, je m'imaginois en voir sortir les Antoine, les Paul, les Hilarion, les Paphnuce, les Ammon, et tous ces fameux Pères du désert qui s'étoient condamnés à une vie laborieuse et pénitente pour faire la conquête du royaume de Dieu. Nous ne leur avons trouvé ici pour successeurs que des Coptes schismatiques qui passent leurs jours dans le monastère de Saint-Antoine.

Nous nous présentâmes pour y entrer; nous en cherchions la porte, mais nos guides nous dirent que nous n'en trouverions point. En effet la crainte continuelle où l'on est que les

Arabes  
viennent  
piller, c  
Cet usa  
monast  
ceux d  
saint P  
Rufin c

Nos  
faire en  
à force  
et de c  
Dans le  
moines  
Ils nou  
ton de  
venus.  
une jar  
les péle  
jours p  
mes de  
besoin  
panier  
et inco  
espèce  
par le



Arabes, grands voleurs de leur métier, ne viennent surprendre les monastères pour les piller, oblige à n'y faire aucune porte ordinaire. Cet usage est observé, non seulement dans le monastère de Saint-Antoine, mais encore dans ceux du mont Sinai et de Saint-Monnas, dont saint Pithirion fut supérieur, au rapport de Rufin dans son histoire.

Nos chameliers, qui savoient ce qu'il falloit faire en cette occasion, prirent des pierres; et à force de les jeter dans le jardin des moines, et de crier à tue-tête, ils s'en firent entendre. Dans le moment nous vîmes paroître quelques moines sur le parapet d'un mur très exhaussé. Ils nous firent connoître par leurs gestes et le ton de leurs voix que nous étions les bienvenus. En même temps il nous descendirent une jarre d'eau, sachant par expérience que les pèlerins qui arrivent à leurs murs sont toujours pressés d'une violente soif. Nous profitâmes de cet acte de leur charité dont nous avions besoin. Ils nous descendirent ensuite un grand panier. Nos chameliers nous placèrent dedans, et incontinent les moines qui étoient sur une espèce de parapet, nous enlevèrent de terre par le moyen d'une poulie qui nous guida

jusqu'à une haute fenêtre par laquelle nous entrâmes dans le couvent.

Le supérieur, averti de notre arrivée, vint nous saluer gracieusement. Je lui annonçai le mérite de M. Assemanni. Après les premières civilités nous allâmes à l'église pour y faire notre prière. Le supérieur et ses religieux nous y conduisirent. Ils nous menèrent ensuite dans une chambre assez propre, mais très pauvre. A l'instant deux moines étendirent une grande nappe de cuir sur une natte à plate-terre. Ils la couvrirent de cinq ou six plats qui ne contenoient que le même mets. Ce mets étoit une pâte cuite dans l'eau, avec de l'huile de sésame, sur laquelle ils versèrent deux ou trois cuillerées de miel. Le supérieur nous invita à nous mettre à table, à nous accroupir les pieds croisés l'un sur l'autre à la mode du pays. Le besoin de nourriture nous donna assez d'appétit pour en manger. On nous servit ensuite à chacun deux tasses, l'une pleine de vin, et l'autre de café. L'un et l'autre nous furent donnés par distinction et par magnificence. Après nous être reposés quelque temps, nous allâmes visiter tout le monastère dont je vous fais ici la description conforme à ma carte ci-jointe.

Au  
rieure  
chape  
long,  
quité  
cures  
charg  
quan  
pelle  
églis  
saint  
de ce  
ler d  
saint  
moti  
*Mac*  
*ici F*  
père  
C  
peti  
Cett  
clo  
Les  
dan  
Prè  
po  
sée

Au milieu d'une assez grande cour intérieure, il y a deux églises, ou plutôt deux chapelles, qui n'ont que vingt ou trente pas de long, et beaucoup moins de large. Leur antiquité fait tout leur mérite : car elles sont obscures et grossièrement bâties. Leurs murs sont chargés de peintures, très enfumées par la quantité d'encens qu'on brûle dans ces chapelles pendant les offices divins. L'une de ces églises est dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul, et l'autre à saint Antoine. A la vue de ces églises, il est tout naturel de se rappeler ce que la tradition nous apprend de ces saints solitaires, et de dire avec une sorte d'émotion : *Ici le grand saint Antoine a prié ; ici Macaire, successeur de saint Antoine, a prié ; ici Postumien, successeur de saint Macaire, et père de cinq mille solitaires, a prié.*

Ces deux églises se communiquent par une petite galerie qui conduit de l'une à l'autre. Cette galerie porte un petit clocher avec sa cloche, qui n'a qu'un pied et demi de diamètre. Les Turcs n'en souffriroient pas ailleurs ; mais dans les déserts ils n'y prennent pas garde. Près des églises, il y a une tour carrée dont la porte est placée plus haut que le rez-de-chaussée, d'environ trois toises. Cette tour est une

espèce de fortification et un lieu de sûreté, où les moines renferment leurs livres et tout ce qu'ils ont de précieux, dans la crainte continuelle où ils sont que les Arabes ne viennent escalader leurs murs pour les voler, ce qui leur est arrivé plus d'une fois. C'est par la même raison qu'ils ont pratiqué dans cette tour une petite chapelle où ils serrent leurs vases sacrés, et où ils feroient leurs prières dans le cas d'une irruption dont ils seroient menacés. On entre dans cette tour par un petit pont-levis appuyé sur une terrasse voisine. J'ai vu de pareilles tours dans les monastères du désert de Nitrie.

Les cellules des religieux sont bâties le long de la cour, et rangées à peu près comme ma carte les représente. Il y a environ trente cellules; elles sont presque toutes séparées les unes des autres, et elles forment de petites rues. Le réfectoire, le four, le puits dont un cheval tire presque continuellement de l'eau, et les autres petits bâtiments destinés aux offices domestiques, ont leurs rues particulières. Ces cellules, ces offices et ces rues paroissent être une petite ville située au milieu d'un grand désert. Le silence y est régulièrement observé jour et nuit.

Le m  
grand.  
jardin  
peut a  
cultive  
potagè  
dattier  
des pé  
rent à

Nou  
vignes  
Ils le  
disting  
boiver  
est le  
trois  
pied c  
canau  
les m  
du m  
claire  
ne nu  
tume  
mém

Ve  
chap  
disci

Le monastère a son jardin, qui est assez grand. La cour dont je viens de parler, et le jardin qui l'environne, forment un carré qui peut avoir neuf ou dix arpents. Les moines cultivent dans leur jardin toutes sortes d'herbes potagères pour leur usage. Ils y ont planté des dattiers, des oliviers, des carouges, des lentilles, des pêchers et des abricotiers. Ils nous invitèrent à cueillir nous-mêmes de leurs fruits.

Nous vîmes aussi dans leur jardin deux vignes, qui leur donnent un petit vin clair et. Ils le réservent pour les hôtes qu'ils veulent distinguer et régaler. Mais pour eux, ils n'en boivent qu'aux grandes fêtes de l'année. L'eau est leur boisson ordinaire. Elle leur vient par trois canaux différents, qui la reçoivent au pied du mont Colzim, où en est la source; ces canaux la conduisent par-dessous les terres et les murs jusque dans les offices et les jardins du monastère, qui en sont arrosés. Elle est claire, et cependant chargée d'une salure qui ne nuit pas à la santé et à laquelle on s'accoutume. Les eaux du pays ont presque toutes la même qualité.

Vers le milieu du jardin il y a une petite chapelle dédiée à saint Marc, ermite, et l'un des disciples de saint Antoine. C'est un petit ermi-

tage où les moines vont faire leurs prières particulières. Cette chapelle a deux autels : quelques inscriptions qu'on lit sur les murs donnent à connoître que des Latins y ont célébré la sainte messe.

Après avoir fait la description du monastère, il faut parler des religieux qui l'habitent. Ils n'étoient que quinze moines dans la maison lorsque nous y entrâmes. Il n'y avoit de prêtres entre eux que le supérieur et un autre moine. Leur habit consiste dans une chemise de laine blanche, une tunique de laine brune et une veste de serge noire à grandes manches ; cette tunique couvre les autres habits. Ils ont à leur tête un capuce noir et très étroit, et portent sur leur capuce un bonnet de laine, rouge ou violet. Le bonnet est entouré d'un turban rayé de blanc et de bleu. Ils sont ceints d'une ceinture de cuir. Leurs souliers sont rouges ou noirs. Ils les quittent lorsqu'ils entrent dans l'église et dans leurs cellules, dont le rez-de-chaussée est couvert de nattes. Ils ne portent point de bas ; leur tête est toujours rasée ; ils ne se découvrent jamais, pas même à l'église, soit qu'ils assistent aux mystères divins, soit qu'ils les célèbrent.

Pour ce qui est du règlement de leur vie,

voici ce  
de gard  
tété ; de  
couvent  
des sam  
de réci  
façon d  
puyer s  
dans la  
à minui  
une sim  
soirs ce  
les bras  
autant  
appelle  
dire pé  
Mais  
font pr  
disting  
pallium  
l'habit  
du mo  
pallium  
épaule  
tuniqu  
tissus  
autres

voici ce que j'en ai appris. Ils ont pour règle de garder l'obéissance, la pauvreté et la chasteté; de ne jamais manger de viande dans le couvent; de jeûner toute l'année, à l'exception des samedis, des dimanches et du temps pascal; de réciter debout les heures canoniales à la façon des Orientaux, pouvant cependant s'appuyer sur un bâton qui a une traverse en haut, dans la forme d'un T; de se rendre au chœur à minuit pour psalmodier; de coucher vêtus sur une simple natte; de se prosterner tous les soirs cent cinquante fois la face contre terre, les bras étendus, et de faire le signe de la croix autant de fois qu'ils se relèvent de terre. Ils appellent ces prosternations *métanoé*, c'est-à-dire *pénitence*.

Mais entre ces religieux coptes, il y en a qui font profession d'une vie plus parfaite. Ils sont distingués des autres moines par une espèce de pallium ou scapulaire de cuir, qu'ils appellent l'habit angélique, et qu'ils nomment *Ashim*, du mot grec *Ἐθνηα*, qui signifie *habit*. Ce pallium ou scapulaire descend du haut des épaules sur le dos et sur la poitrine, sous la tunique. Cet habit a quatre bouts qui sont tissus de croix, et qui se croisent les uns sur les autres en plusieurs manières. Les aspirants à



une plus haute perfection que leurs frères, et qui portent par distinction cet habit angélique dont nous venons de parler, sont obligés à des jeûnes et à d'autres austérités plus rigoureuses, entre autres à trois cents prosternations chaque nuit et à autant de signes de croix. Je demandai combien il y avoit de religieux dans le monastère qui eussent obtenu la permission de porter l'ashim. On me répondit qu'il n'y en avoit que trois ou quatre. Nous ne les vîmes point, parce qu'ils observent une plus sévère retraite.

Si une vie aussi pure et aussi pénitente que celle de ces moines du désert de saint Antoine avoit pour fondement une foi pure et orthodoxe, nous n'aurions que des louanges à leur donner, et à bénir Dieu des successeurs que la Providence auroit donnés aux anciens solitaires de la Thébaïde. Mais ces sacrés asiles de la vertu, autrefois arrosés des larmes et teints du sang de ces généreux martyrs de la pénitence, sont habités aujourd'hui par des hommes infectés du monothélisme et monophysisme, des hommes qui croupissent dans une ignorance crasse, entêtés cependant de leurs sentiments, prévenus contre les catholiques, donnant dans toutes sortes de superstitions, se mêlant de sortilèges, croyant avoir le pouvoir de préser-

ver de  
de fai  
succes  
roient  
« Le S  
» le pa  
» malé  
» l'on  
» pren  
effets  
J'eu  
du mo  
supéri  
caire  
néral,  
toine,  
nous  
fait sa  
du Nil  
qui so  
blé, d  
sésam  
choses  
génér  
Il éto  
j'étois  
meure

ver des maladies, d'enchanter les serpents, et de faire mille autres extravagances. Voilà les successeurs de ces astres lumineux qui éclaireroient autrefois la *Thébaïde* et le monde entier.

« Le Seigneur a renversé ces autels vivants dont » le parfum lui étoit si agréable; il a frappé de » malédictions ces bienheureuses demeures où » l'on accouroit de toutes parts pour y ap- » prendre la science de la sainteté. » Tristes effets du schisme.

J'eus plusieurs conférences avec le supérieur du monastère, qui se nomme Synnodius. Ce supérieur n'est à proprement parler que le vicaire du couvent; car il y a un supérieur général, non seulement du couvent de Saint-Antoine, mais encore celui de Saint-Paul, dont nous parlerons bientôt. Ce supérieur général fait sa demeure à Bouche, village au couchant du Nil. Il a soin d'envoyer à ces deux couvents, qui sont sous sa juridiction, les provisions de blé, de lentilles, d'oignons, d'huile de lin et de sésame, d'encens, de cire, et autres semblables choses qui leur sont nécessaires. Le supérieur général qui gouvernoit alors s'appeloit Marc. Il étoit en querelle avec son patriarche lorsque j'étois au Caire, où le patriarche fait sa demeure. Le sujet de la querelle étoit une somme

de huit ou dix mille écus que Marc, disoit-on, avoit amassée, et qu'il gardoit soigneusement : son patriarche le trouvoit mauvais, et vouloit lui faire rendre compte de cette somme.

Pour revenir à Synnodius, je trouvai dans ce religieux plus d'esprit que de science, quoiqu'il se crût savant. Pour ne le point effaroucher, je me contentois de lui faire quelques questions, comme pour m'éclaircir de mes doutes sur ses opinions erronées et schismatiques. Mais il ne songeoit qu'à répondre à sa pensée, et à invectiver contre l'Eglise latine, sans vouloir entendre une bonne raison. Il aimoit beaucoup mieux me parler d'astrologie, et de la transmutation des métaux; il en faisoit le seul objet de ses études. Je compris alors qu'il falloit se contenter de le plaindre, et demander à Dieu qu'il le guérit de son entêtement. Il se trouva beaucoup plus docile lorsque nous le priâmes de nous faire voir la tour, qui est fermée à tous les étrangers : car moyennant quelques petits présents de quincaillerie, nous lui persuadâmes de nous y conduire. Notre curiosité n'étoit que pour voir et examiner leurs manuscrits. Nous y trouvâmes trois coffres qui en étoient pleins; c'est tout ce qui avoit pu échapper des pillages du monastère en diffé-

rents t  
les aut  
la plus  
langue  
ne trou  
du Va  
des m  
tant l'  
cun u  
Apu  
conno  
nous l  
compa  
nous c  
prend  
infaill  
més A  
Roug  
étoien  
de la  
tres A  
habite  
se livr  
contr  
avoie  
nioüa  
ma c

rents temps : nous les feuilletâmes les uns après les autres. Les manuscrits ne contenoient, pour la plupart, que des prières et des homélies en langues coptique et arabe. L'abbé Assemanni ne trouva que trois ou quatre manuscrits dignes du Vatican. Il les acheta du supérieur à l'insu des moines, qui s'y seroient opposés, nonobstant l'inutilité de ces livres dont ils ne font aucun usage.

Après avoir eu tout le loisir de visiter et de connoître le monastère de Saint-Antoine, nous proposâmes au P. Synnodius d'aller en sa compagnie visiter le couvent de Saint-Paul. Il nous dit qu'il ne nous conseilloit pas d'entreprendre ce voyage, parce que nous tomberions infailliblement entre les mains des Arabes nommés *Abaldé*, qui infestent les bords de la mer Rouge. Il nous expliqua que ces Arabes *Abaldé* étoient originaires des environs d'Assoïan et de la Nubie; qu'ils étoient ennemis jurés d'autres Arabes nommés *Benioüassel* : que ceux-ci habitent le rivage du Nil vers le Caire; qu'ils se livroient assez souvent des combats les uns contre les autres, et que depuis peu les *Abaldé* avoient massacré une grosse troupe de *Benioüassel*. Je répondis au P. Synnodius que ma curiosité de connoître par moi-même les

productions, les dimensions, et le mouvement de la mer Rouge, étoit plus grande que ma crainte des Arabes, et que nous avions d'ailleurs confiance en la protection de Dieu. Ce père se rendit à notre empressement. Nous chargeâmes nos chameaux de nos provisions nécessaires, et nous nous mîmes en chemin le 29 mai sur les cinq heures du soir. Nous marchions vers le nord par la plaine de l'Araba, ayant à notre droite le mont Colzim, et à notre gauche celui d'Askar, éloignés l'un de l'autre d'environ dix-huit milles, et de trente milles ou environ de la mer Rouge. La plaine où nous étions est coupée d'une infinité de torrents desséchés en été et couverts en plusieurs endroits de petites éminences qui sont ordinairement des minières d'ocre de diverses couleurs, jaune, rouge, verte, brune.

Comme nous marchions assez près du mont Colzim, nous aperçûmes à son pied de vastes creux et de grands quartiers de pierres détachés et dispersés çà et là. Le P. Synnodiuss nous dit que ces grosses parties de pierre que nous voyions, avoient été tirées de trois carrières de marbre qui étoient en Cilicie, dont l'une étoit de marbre noir, l'autre de marbre jaune, et la troisième de marbre rouge. On

trouve  
carrière  
et l'autre  
le plus  
dernière  
Tine d  
vallon  
arrosé  
mois,  
vienn

Com  
nomm  
voulu  
qu'aut  
grand  
passer  
toutes  
fidèle  
vivoie  
pour  
la pla

Il y  
qui es  
Grecs  
après  
mont  
de b

trouve sur le même mont Colzim deux autres carrières, dont l'une donne du marbre jaune, et l'autre fournit du granit, le plus estimé et le plus recherché de tous les marbres : cette dernière carrière est près d'un vallon nommé *Tine* ou du *Figuier*, ainsi appelé parce que ce vallon est fertile en fruits de cette espèce. Il est arrosé d'une fontaine d'eau douce, où les chamois, les gazelles, les tigres et les autruches viennent continuellement boire.

Comme nous voyagions dans la plaine qu'on nomme Araba, qui signifie en arabe *char*, je voulus savoir l'origine de ce nom. On me dit qu'autrefois tout ce pays étant habité par un grand nombre de saints solitaires, on voyoit passer continuellement des chariots chargés de toutes sortes de provisions que la piété des fidèles Égyptiens procuroit à leurs frères qui vivoient pauvrement dans le désert, et que pour cette raison cette plaine étoit surnommée la *plaine des Chars*.

Il y a encore ici une autre remarque à faire, qui est que les rois Pharaons, les Persans, les Grecs successeurs d'Alexandre, et les Romains après leur conquête d'Égypte, tirèrent des montagnes de la Thébaïde une grande quantité de beaux marbres, dont parle Ptolomée, et les

furent voiturés par la plaine d'Araba pour bâtir ces superbes monuments dont nous voyons et admirons encore aujourd'hui les restes. Cette seule raison suffit pour avoir donné à la plaine d'Araba le nom de la plaine des Chars. Nous marchâmes au clair de la lune jusqu'à deux heures après minuit, et nous nous arrêtâmes dans le lit d'un torrent qui étoit à sec, pour y prendre un peu de repos. Nous étions vis-à-vis le mont Aquabé, qui signifie *montée rude et fatigante*, comme elle l'est en effet. Les gens de pied prennent ce chemin de traverse pour arriver en moins de dix heures du monastère de Saint-Antoine à celui de Saint-Paul. Il en faut quinze avec des montures, par la nécessité où l'on est de faire un grand détour pour chercher un passage par la gorge du mont Colzim.

On doit être surpris que n'y ayant qu'une très petite lieue du monastère de Saint-Antoine à celui de Saint-Paul, il en faille faire quinze pour aller de l'un à l'autre; mais on n'en est plus étonné, lorsqu'on voit sur les lieux que ces deux monastères, dont l'un est au pied du mont Colzim à son couchant, et l'autre à son levant, ne sont séparés que par une seule roche, mais si escarpée, qu'elle est inaccessible. Cette

roche  
fort lo  
détour  
monas  
soin d  
Antoi  
témoi  
lieux  
fut ca  
entier  
quoiq  
celle

No  
toujo  
guide  
dont  
ter d  
Parve  
gne,  
pour  
qui é  
qui l  
plus  
terre  
vue  
chem  
mort



roche, par sa prodigieuse hauteur, se voit de fort loin, et semble avertir le pèlerin du grand détour qu'il doit prendre, pour parvenir d'un monastère à l'autre. Si saint Jérôme, qui a pris soin de nous faire le détail des fatigues de saint Antoine pour venir visiter saint Paul, avoit été témoin oculaire, comme je le suis, de tous ces lieux, il auroit expliqué, sans doute, ce qui fut cause que saint Antoine marcha deux jours entiers pour arriver à la grotte de saint Paul, quoique la grotte de l'un ne fût séparée de celle de l'autre que de l'épaisseur d'une roche.

Nous continuâmes notre route, côtoyant toujours le mont Colzim, jusqu'à ce que nos guides nous le firent traverser par un chemin dont la pente étoit assez douce, soit pour monter d'un côté, soit pour descendre de l'autre. Parvenus à l'endroit le plus haut de la montagne, nous nous y arrêtâmes quelque temps pour contempler avec plaisir la mer Rouge, qui étoit à nos pieds, et le célèbre mont Sinaï, qui bornoit notre horizon. Mais pour voir de plus près cette fameuse mer, nous-mêmes pied à terre, M. Assemani et moi. Nous crûmes, à vue de pays, que nous n'avions que peu de chemin à faire : nous fîmes cependant deux mortelles lieues pour arriver sur ses bords.

Nous la considérâmes attentivement, nous rappelant la mémoire des merveilles que le grand Maître de l'univers avoit autrefois opérées en faveur de son peuple. Nous crûmes devoir en ce lieu offrir au Seigneur, à l'exemple des Israélites, nos actions de grâces de tous les bienfaits que nous recevons continuellement de sa divine providence.

Nous vîmes sur les bords de cette mer un grand nombre de divers coquillages, qui y sont jetés par la violence des flots. Nous ramassâmes les plus beaux et les plus rares. Nous y trouvâmes aussi quelques pièces d'albâtre et des morceaux d'une espèce de corail blanc, nommé *chab* en arabe. Ces morceaux ont de petits rameaux bruts, et parsemés de petits trous. Nous emportâmes avec nous ce qui nous parut mériter place dans les cabinets des curieux. Pendant que nous nous occupions de ces curiosités, nos chameliers nous joignirent avec le père Synodius. Je profitai de sa compagnie pour m'instruire sur tous les objets que nous avions devant les yeux.

Nous avons en perspective quatre chaînes de montagnes et la mer Rouge qui les séparoit. Ces montagnes sont celles d'Horeb et de Sinaï, celle de Colzim, celle de l'Huile, celle de l'A-

rabie-Pé  
et Sinaï  
P. Synn  
soixante  
nord. Si  
étoit pré  
Ezzeit,  
se monta  
un loint  
l'huile d  
qu'il pe  
mont C

Les n  
noient r  
des bor  
aujourd  
raélites  
et où P  
dans ses  
rendit a  
est aujc  
bouillon  
golfe.

J'exa  
me fut  
rent ter  
Rouge;

rabie-Pétrée vers Gorondel. Les monts Horeb et Sinaï étoient les plus éloignés de nous. Le P. Synnadius nous dit que nous en étions à soixante milles. Horeb est la plus haute et au nord. Sinaï est la plus basse et au midi. Colzim étoit près de nous et à notre couchant. Giabal-Ezzeit, qui en arabe signifie le *mont d'huile*, se montrait distinctement à nous, quoique dans un lointain. On y trouve plusieurs sources de l'huile de pétrole, ce qui lui a donné le nom qu'il porte. Cette montagne est une suite du mont Colzim, qui a une très longue étendue.

Les montagnes de l'Arabie-Pétrée, qui bornoient notre vue du côté du nord, donnent des bornes à la mer Rouge. Son rivage, nommé aujourd'hui Gorondel, est l'endroit où les Israélites traversèrent la mer Rouge à pied sec, et où Pharaon et son armée furent engloutis dans ses flots. Ce passage, qu'un prodige inouï rendit autrefois si favorable au peuple de Dieu, est aujourd'hui très dangereux par le continuel bouillonnement des eaux qui entrent dans le golfe.

J'examinai alors, le plus soigneusement qu'il me fut possible, la route que les Hébreux durent tenir pour venir de Memphis à la mer Rouge; j'observai leur passage à travers cette

mer, et je suivis, pour ainsi dire, tous leurs pas. A mon retour au Caire je fis un nouvel examen de toutes mes connoissances. J'étudiai les textes de l'Écriture, je lus les historiens ecclésiastiques et profanes qui en ont parlé. Je consultai la tradition des gens du pays qui en sont le mieux instruits; et après avoir comparé ce que j'ai vu sur les lieux avec tout ce que j'ai appris des livres et de la tradition, je me suis fait l'idée qui m'a paru la plus sûre de tous les passages des Israélites, soit par terre, soit par la mer Rouge; et j'en ai dressé une dissertation que j'ai l'honneur de vous envoyer et que je sou mets à vos lumières et à celles de nos savants qui sont plus capables que je ne le suis, de juger de la vérité de mes connoissances.

Après cette courte digression, je reprends, s'il vous plaît, la suite de notre voyage. Ce fut le 30 mai, veille de la Pentecôte, que nous étions sur le bord occidental du golfe d'Arabie. On le nomme de différents noms; car on l'appelle *mer de Colzim*, *mer de l'Ément* ou de *la Mecque*, *mer Rouge*. Je ne m'arrêterai point à justifier l'étymologie de ce dernier nom. Je dirai seulement qu'il ne le doit point à la couleur de ses eaux: j'assurerai au contraire, pour l'avoir vu, que ses eaux, depuis son rivage jus-

qu'à d  
d'un v  
de la q  
les flot  
n'y ap  
qui est

Pen  
mes co  
tendre  
une co  
sons :  
faisoit  
nes co  
raies b  
prépar  
vâmes  
une b  
plusieu  
Le sel  
on n'a  
pour e  
eut de  
sur no  
nastère  
les six  
monas  
Monas

qu'à deux ou trois milles en pleine mer, sont d'un vert de pré. Elles reçoivent cette couleur de la quantité de *mousse marine* qui croit sous les flots. Si vous portez votre vue plus loin, vous n'y apercevrez point d'autre couleur que celle qui est ordinaire à toutes les mers.

Pendant que je faisais mes observations, mes compagnons s'occupèrent à pêcher. Ils tendirent un long filet, le traînèrent, et firent une copieuse capture de toutes sortes de poissons : ils en pêchèrent un entre autres qui faisoit plaisir à voir. Il avoit les nageoires jaunes comme de l'or; son corps étoit bariolé de raies bleues et dorées. Nos chameliers nous en préparèrent pour en manger; nous en trouvâmes le goût excellent. Le P. Synnodius fit une bonne provision de ce poisson, et de plusieurs autres qu'il fit saler pour son couvent. Le sel se trouve ici en abondance sous le sable; on n'a que la peine de creuser un demi-pied pour en avoir. Après que notre pêche nous eut donné de quoi dîner, nous remontâmes sur nos chameaux pour nous rendre au monastère de Saint-Paul. Nous y arrivâmes vers les six heures du soir. Les Arabes appellent ce monastère *Deir il memoura*, ce qui veut dire *Monastère des Tigres*.

Les gens du pays lui donnent ce nom sur la tradition qu'ils ont chez eux, que saint Antoine s'étant trouvé à la mort de saint Paul, et voulant mettre son corps en terre, deux tigres, sortis des forêts voisines, vinrent creuser la fosse où ce grand serviteur de Dieu fut enterré. Saint Jérôme, dans la relation qu'il nous a faite de la mort de ce saint père des ermites, dit que ce furent deux lions qui lui rendirent ce service. Quoi qu'il en soit, le prodige n'en est pas moins grand. Ce qui est certain, c'est que dans les déserts d'Égypte on voit rarement des lions : mais pour ce qui est des tigres, des chamois ou boucs sauvages, des antruches, des gazelles et des renards, ils y sont communs. Les tigres font une guerre continuelle aux chamois : ces derniers ont des cornes redoutables aux tigres. Un religieux de Saint-Paul me fit présent de la corne d'un chamois qui avoit quatre palmes de long.

Le monastère de Saint-Paul où nous arrivâmes est situé à l'orient, dans le cœur, pour ainsi parler, du mont Colzim. Il est environné de profondes ravines et de côteaUX stériles dont la surface est noire. Leur élévation dérobe au monastère la vue de la mer Rouge, qui n'en est éloignée que de deux ou trois lieues : les

monts.  
Le bâ  
que j  
pagné  
que  
même  
le tra  
condu  
longu  
par d  
pour  
les er  
n'ont  
boive  
ment  
Paul  
tradit  
lui ap  
soixan  
grand  
comm  
la gro  
les se  
n'avo  
son  
spire  
grand

monts Horeb et Sinai en sont à vingt lieues. Le bâtiment du couvent est un carré long, tel que je l'ai dessiné dans ma carte. Il est accompagné d'un jardin, mais beaucoup plus petit que celui de Saint-Antoine. Il contient les mêmes plantes. Il est arrosé d'une eau salée qui le traverse; elle sort d'un rocher voisin, et est conduite sous une voûte que j'ai mesurée. Sa longueur est de soixante-dix pas. Elle passe par dessous les murs de l'enclos du couvent, pour y faire entrer l'eau, qui s'y distribue dans les endroits où elle est nécessaire. Les moines n'ont que de cette eau pour boire, et ils en boivent toute salée qu'elle est. C'est apparemment dans la même eau que le saint anachorète Paul détrempoit le pain que, selon l'ancienne tradition, un corbeau ne manqua jamais de lui apporter chaque jour, pendant l'espace de soixante ans. L'église du couvent n'est ni grande ni belle; mais ce qui la rend très recommandable, c'est de renfermer dans ses murs la grotte où Paul, ce célèbre patriarche de tous les solitaires, mort au monde et à lui-même, n'avoit aucune autre communication qu'avec son Dieu. Cette grotte obscure et rustique inspire l'amour de la solitude, le mépris des grandeurs du siècle, le désir des biens éternels,



et une confiance entière en la bonté de Dieu, qui prend un soin particulier de ses serviteurs. Paul et Antoine en eurent une preuve bien sensible, lorsqu'étant ensemble, et employant le jour et la nuit à chanter les louanges de Dieu, et à s'entretenir de ses miséricordes, le Seigneur, en faveur d'Antoine, doubla la subsistance ordinaire de Paul.

Nous entrâmes dans ce monastère de la manière dont nous étions entrés dans celui de Saint-Antoine, c'est-à-dire, par le moyen d'une poulie qui nous enleva de terre jusqu'à une haute fenêtre qui sert d'entrée dans le couvent. Les religieux nous y attendoient. Après nous avoir salués, ils allèrent processionnellement dans leur église. Ils récitèrent quelques prières, ensuite nous rejoignirent, et nous introduisirent dans leur réfectoire, où ils nous présentèrent un repas à-peu-près comme celui qu'on nous avoit fait à Saint-Antoine. Nous employâmes le reste du jour à visiter les cellules, le jardin et les autres bâtiments du monastère. Ma carte les représente rangés comme ils le sont. Le supérieur nous fit voir la bibliothèque; mais les bons livres et les manuscrits en ont été enlevés.

Je savois qu'il y avoit dans le monastère un

moir  
conn  
l'ame  
moir  
crair  
ne se  
mes  
leur  
quel  
tr'au  
ne c  
senti  
Anto  
vécu  
se fa  
glise  
pas  
dont  
fidél  
répo  
ont  
Vien  
saler  
les c  
ranc  
renc  
à le

moine originaire de la haute Égypte, dont je connoissois les parents; je le demandai, on me l'amena; mais le supérieur et quelques autres moines s'attroupèrent autour de moi, dans la crainte, comme je le vis bien, que ce moine ne se laissât gagner par des Latins. Nous primes ce moment, M. Asemani et moi, pour leur faire des questions capables de leur donner quelques justes inquiétudes sur leur état. Entr'autres questions, nous leur demandâmes s'ils ne conservoient pas toujours précieusement les sentiments dans lesquels leurs pères, Paul et Antoine, dont ils étoient les successeurs, avoient vécu, et dans lesquels ils étoient morts; s'ils ne se faisoient pas honneur d'être enfants de l'Église de Jésus-Christ; s'ils ne reconnoissoient pas que son Église étoit son corps mystique, dont son vicaire en terre étoit le chef, et les fidèles les membres. A ces questions, ils nous répondirent ce que d'autres schismatiques nous ont dit ailleurs, que l'Église étoit la sainte Vierge, l'Évangile, le saint sépulcre, la Jérusalem céleste, les sacrements, les évêques et les docteurs de leur nation. Telle est l'ignorance de ces pauvres solitaires. Mais ce qui les rend plus dignes de pitié, c'est qu'ils joignent à leur ignorance une opiniâtreté, et une bonne

opinion d'eux-mêmes, fondée sur leur vie dure et austère. En effet, ils macèrent leurs corps de jeûnes continuels et de rudes travaux; ils ne les interrompent que pour psalmodier; ils couchent sur la dure, ne vivent que de légumes mal apprêtés; ils ne boivent du vin que très rarement; ils observent un silence rigoureux, et une retraite continuelle. État déplorable du schismatique qui nourrit son orgueil par ces fausses et apparentes vertus! la simplicité, l'humilité et la docilité que l'Évangile de Jésus-Christ demande ne se trouvent que dans le vrai catholique.

Comme nous nous trouvâmes dans le monastère de Saint-Paul la veille de la Pentecôte, qui étoit cette année le 31 mai, les moines commencèrent l'office le lendemain; savoir, vêpres, matines qui se dirent à minuit, la messe qui fut célébrée à l'aurore, et dirent d'autres prières par lesquelles les Coptes et la plupart des chrétiens du Levant finissent le temps pascal. Après none du même jour, ils firent l'ouverture d'une cérémonie qu'ils appellent *les Prostrations*. Elle commence par des prières fort longues et fort dévotes; en priant ils se prosternent à tous moments, implorant les miséricordes de Dieu. Ils appellent

cette  
fête  
pelle  
pou  
côte  
et le  
van  
L  
leur  
de l  
enfo  
par  
jusq  
gros  
sain  
les d  
Ant  
Chr  
nou  
son  
Nou  
fère  
avo  
dan  
les  
prin  
nou

cette cérémonie *aidel sejoul*, c'est-à-dire, la *fête des Adorations* ou *Prosternations*. Ils l'appellent aussi *aidel ansera*, la *fête de l'Origine*, pour faire entendre que le jour de la Pentecôte fut celui de la naissance du christianisme, et le commencement de la prédication de l'Évangile.

L'église où ils font leurs prières et toutes leurs cérémonies n'a pas plus de trente pieds de long et moins de large. Comme elle est fort enfoncée dans le roc, elle n'est éclairée que par son petit dôme. Ses murs, depuis la voûte jusqu'en bas, sont chargés d'une peinture très grossière qui représente quelques histoires des saintes Écritures. On n'a pas oublié d'y peindre les deux tigres qui creusèrent la fosse où saint Antoine déposa le corps de son père en Jésus-Christ. Le moine qui avoit fait ces peintures nous dit qu'il n'avoit jamais appris à peindre; son ouvrage en étoit une preuve évidente. Nous lui demandâmes où il avoit pris ses différentes couleurs. Il nous répondit qu'il les avoit tirées des terres colorées qui se trouvent dans les coteaux voisins. Toutes les prières et les cérémonies de la fête étant finies, nous primes congé du supérieur et des religieux, et nous nous rendîmes sur le bord de la mer

Rouge, où nos chamelliers nous attendoient.

Nous nous donnâmes le loisir, M. Assemani et moi, de faire quelques observations sur la mer Rouge. Cette mer hausse et baisse régulièrement deux fois par jour, comme l'Océan, auquel elle ne communique que par un passage très étroit, que les Arabes appellent *Babel mandel*. Le lit de la mer Rouge n'étant pas fort large, son flux et reflux n'est pas grand; mais il croît considérablement dans les marées, soit lors des nouvelles ou pleines lunes, soit vers les équinoxes. Le 11 juin 1716, et le 11 de la lune, nous étions sur la côte occidentale à vingt lieues du mont Sinaï, et à vingt-cinq du fond du golfe, proche Suez. Nous y remarquâmes que les flots étoient montés la veille, depuis six heures du soir jusqu'à minuit, de cent pas, et qu'ils s'étoient retirés d'autant de pas, depuis minuit jusqu'à six heures du matin. En faisant nos observations, nous regardions avec grand plaisir les bords de cette mer, qui sont charmants. Nous les quittâmes avec regret, pour nous rendre au couvent de Saint-Antoine, où le P. Synnodius, qui avoit pris les devants, nous avoit donné rendez-vous.

Nous y arrivâmes avant le coucher du soleil.

Le P.  
conver  
alors r  
à notr  
Nous l  
demaî  
dire la  
tiers. I  
et situ  
partim  
nos o  
charge  
couve  
aisé. I  
fossé l  
joncs  
ensuit  
talc. I  
le mil  
sur le  
Paul-  
thaun  
soit l  
voit  
discip  
refus  
A

Le P. Synnadius, que nous avions à demi converti dans nos entretiens avec lui, nous fit alors meilleur accueil qu'il ne nous l'avoit fait à notre première arrivée dans son monastère. Nous lui proposâmes de nous conduire le lendemain à la grotte de saint Antoine, pour y dire la sainte messe : il s'y engagea très volontiers. Elle est éloignée d'un mille du couvent, et située vers le milieu du mont Colzim. Nous partîmes de grand matin, portant avec nous nos ornements d'autel. Le P. Synnadius se chargea du vin pour nos messes. Le chemin du couvent de Saint-Antoine à sa grotte n'est pas aisé. Il nous fallut d'abord traverser un grand fossé humecté d'eau, et rempli de palmiers, de joncs et d'herbes sauvages. Nous grimpâmes ensuite par des rochers moitié pierre et moitié talc. Le talc est très commun en Égypte. Vers le milieu de la montagne nous nous arrêtâmes sur les débris de la cellule du bienheureux Paul-le-Simple, que nous pouvons appeler le thaumaturge du désert. Saint Antoine lui adressoit les possédés et les malades qu'il ne pouvoit guérir; et Dieu accordoit à la prière du disciple humble et simple ce qu'il paroissoit refuser à l'éminente sainteté de son maître.

Après bien des circuits et des peines, nous

arrivâmes à la grotte où ce glorieux père des anachorètes offrit à Dieu un continuel sacrifice de sa vie, et où nous espérions pouvoir offrir le saint sacrifice de nos autels. Cette grotte est un enfoncement que la nature a fait dans le roc. On y pénètre par une fente de dix ou douze pieds de haut, et d'environ trois pieds de large. Son enfoncement est un réduit sombre et étroit qui ne peut avoir de profondeur qu'une douzaine de pas. Un corps peut à peine s'y étendre pour y prendre du repos. A un des côtés de la grotte, il y a une espèce de gradin, sur lequel étant monté, on peut appuyer ses bras sur une avancé de pierre qui sert d'accoudoir. Ce gradin regarde l'orient, et, selon la tradition, il servoit d'oratoire, où le saint passoit debout les jours et une grande partie des nuits en prière. Nous nous disposions dans ce lieu solitaire, qui inspire de la dévotion, à commencer la sainte messe, lorsque le P. Synodius me présenta le vin qu'il nous avoit apporté. La couleur et l'odeur m'arrêtèrent tout-à-coup. Je lui demandai quel étoit ce vin. C'est, me dit-il, le vin d'Abaréké. Quel vin me donnez-vous, lui répondis-je? Ce n'est pas du vin tel que le demande le sacrifice de la sainte messe. En effet ce prétendu vin n'est qu'un

extrai  
qu'on  
trempe  
qu'ils  
arabe  
nodius  
vin, e  
Je me  
pouvo  
fimes  
nous  
Abrah  
que n  
Le  
petites  
saint  
ou six  
en es  
hasar  
s'y re  
yeux  
bien  
En  
diver  
séné,  
d'Ar  
blanc



extrait que nos Coptes tirent des raisins secs qu'on leur apporte de Grèce, et qu'ils font tremper dans l'eau pour en extraire ce vin, qu'ils appellent *Abareké*, qui veut dire en arabe, *Bénédiction*. Ce vin, m'ajouta le P. Synnodius, est bien plus doux que tout autre vin, et nous n'en usons point d'autre à l'autel. Je me contentai de lui dire alors que ce vin ne pouvoit être la matière du sacrement. Nous fîmes nos prières en ce lieu de dévotion, et nous descendîmes de la montagne, comme Abraham, sans avoir consommé le sacrifice que nous espérions offrir au Seigneur.

Le P. Synnodius nous fit remarquer deux petites grottes qui sont au-dessus de celle de saint Antoine, et qui en sont éloignées de cinq ou six toises. Elles sont si escarpées, et le talus en est si rude, qu'aucun de nous ne voulut se hasarder d'y monter. On dit que saint Antoine s'y retiroit très souvent pour s'y cacher aux yeux des hommes qui venoient le chercher de bien loin pour le consulter.

En descendant la montagne, nous cueillîmes diverses herbes assez curieuses, savoir : 1° du séné, qui a de petites feuilles comme le séné d'Arabie, et qui a de plus une infinité de fleurs blanchâtres qui contiennent une graine noire

et mince; 2° de l'oscille sauvage à feuilles rondes et à fleurs incarnates; nous en mangeâmes, et nous la trouvâmes agréable au goût; 3° des capriers, dont le fruit ne le cède point en grosseur aux plus grosses dattes; 4° du bois de scorpion, ainsi nommé à cause de la tortuosité de sa racine. Les religieux nous assurèrent que sa racine mise en poudre est un antidote contre la morsure des animaux venimeux, et un remède pour apaiser les inflammations des yeux. Les droguistes la vendent au Caire, et en vantent la vertu et les effets. Avant que de rentrer dans le monastère, nous allâmes voir cette carrière de marbre jaune dont j'ai déjà parlé. Nous y trouvâmes quantité de masses brutes qui paroisoient avoir été taillées depuis long-temps.

Nous rentrâmes enfin dans le monastère de Saint-Antoine. Je n'y fus pas plutôt de retour, que j'allai trouver le P. Synnadius avec mon Nouveau Testament en main. Je lui fis lire le vingt-sixième chapitre de saint Matthieu, où l'évangéliste nous rapporte les circonstances dans lesquelles le Sauveur du monde, par un excès d'amour pour nous, institua la divine eucharistie, sous les espèces du pain et du vin, tel qu'il sort de la vigne. Je lui fis voir de plus

que c  
à ses  
l'autr  
boire  
unive  
notre  
culeu  
telles  
sang  
du sa  
tendu  
ne po  
sacrifi  
Co  
conva  
lui ex  
catho  
mais  
aveug  
l'un  
même  
je ne  
tien a  
geois  
tion  
opin  
iusta

que c'est sur l'action de Jésus-Christ, donnant à ses disciples, sous les espèces de l'un et de l'autre, son corps à manger et son sang à boire, que le concile de Florence et l'Église universelle avoient déclaré que notre pain et notre vin usuels, dont la substance étoit miraculeusement changée par les paroles sacramentelles dans la propre substance du corps et du sang du Sauveur, étoient la matière nécessaire du sacrement, d'où je conclus que leur prétendu vin, étant plutôt de l'eau que du vin, ne pouvoit être une matière suffisante dans le sacrifice de nos autels.

Comme le P. Synnodius me parut assez convaincu de ces preuves, je pris occasion de lui exposer, sur d'autres matières, la doctrine catholique, si contraire aux opinions du schisme; mais le schisme a cela de malheureux, qu'il aveugle l'esprit, endurecit le cœur, et empêche l'un et l'autre de se rendre, dans les choses mêmes qui paroissent les plus évidentes. Ainsi je ne sais ce que je puis espérer de mon entretien avec ce religieux schismatique. Si j'en jugeois par les marques qu'il me donnoit d'affection et de confiance, j'en aurois meilleure opinion que je n'en ai. Il nous fit toutes les instances possibles pour nous engager à diffé-

rer notre départ. Mais étant obligés de nous en retourner au Caire, nous prîmes congé de lui et de ses religieux.

Après les avoir quittés, nous entrâmes dans la plaine d'Araba; nous y passâmes une nuit bien incommode. Le lendemain nous nous re-nîmes en chemin. Nous aperçûmes au soleil levant des gazelles qui bondissoient sur le sable; mais ce qui arrêta le plus ma vue, ce fut une infinité de cailloux qui couvroient le chemin dans l'espace de deux petites lieues. Parmi ces cailloux, il y en avoit de rouges, de gris, de bleuâtres et de noirs. Leur surface exposée à l'air étoit ondée en relief, comme un tissu de broderie; la partie qui touchoit la terre étoit unie. Si la chose méritoit qu'on en cherchât les causes, je dirois que le nitre de la terre délayé par la rosée, s'attache à l'extérieur de ces cailloux; qu'ensuite l'agitation de l'air porte insensiblement sur leur surface les parties du nitre les plus légères, et en forme des sillons que la chaleur du soleil pétrifie.

Nous traversâmes toute la plaine de l'Araba, et nous gagnâmes le mont Keleil. Nous mîmes pied à terre pour herboriser le long d'un torrent, qui est à sec pendant l'été, et qui ne laisse pas d'entretenir en tout temps quantité

de pla  
Euroy  
purga  
duit v  
qui ab  
à cell  
plant  
Arab  
dont  
ses f  
trian  
cheth  
donn  
épine  
quela  
pou  
apere  
melie  
son t  
l'ex  
la lo  
vit q  
lait  
pédi  
avec  
chèv  
aise.

de plantes dont on feroit un grand usage en Europe. Les principales sont, 1<sup>o</sup> une herbe purgative nommée ici *namarié*; sa racine produit une infinité de tiges et de branches velues, qui aboutissent à des têtes bourruées semblables à celles de la dent de lion; 2<sup>o</sup> le *rable*, autre plante qui a une bonne odeur, et dont les Arabes mangent très volontiers; 3<sup>o</sup> la *chékda*, dont on fait un parfum; sa tige est épineuse et ses feuilles dentelées; son fruit est petit et triangulaire, il porte trois grains; 4<sup>o</sup> la *mechettha*, c'est-à-dire, *peigne*, en arabe. On lui donne ce nom parce que ses branches sont épineuses et ses feuilles raboteuses. Nous fîmes quelques provisions de ces différentes plantes pour les porter au Caire. Chemin faisant nous aperçûmes un lézard nommé *ouaral*: nos chameliers le poursuivirent, mais il gagna bientôt son trou. Cet animal ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit, n'excédant pas la longueur de trois à quatre pieds, et qu'il ne vit que sur la terre. Comme il est fort friand du lait de chèvres et de brebis, il se sert d'un expédient pour les traire. Il entortille fortement avec sa longue queue une des jambes de la chèvre ou de la brebis, et la suce tout à son aise.

Ayant traversé le mont Keleil, nous entrâmes dans la plaine de Baquara. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain au soir nous entrâmes à Baiad. De Baiad, nous allâmes à Benisouef, qui est au-delà du Nil. Nous le passâmes en bateau; car sur ce fleuve, soit en Égypte, soit dans la Nubie et dans la Fongi, il ne faut chercher aucun pont. On en a seulement construit quelques-uns sur de petits bras du Nil qui se remplissent d'eau au temps des inondations. Nous trouvâmes à Benisouef l'évêque de Bénénessé, nommé *Amba Ibrahim*. Il nous reçut avec amitié, quoique Copte, c'est-à-dire, prévenu contre les Franks, et entêté de ses opinions superstitieuses et schismatiques. Après un jour de repos, nous nous embarquâmes sur le Nil pour nous rendre au Caire. Nous y arrivâmes heureusement. La première chose que nous fîmes à notre retour fut d'aller offrir à Dieu nos actions de grâces de toutes celles que nous en avions reçues pendant tout notre voyage dans le désert.

Arrivant en cette ville, nous apprîmes de M. notre consul et de nos François, que M. le comte de Morville venoit d'être chargé du ministère de la marine. Vous ne pouvez douter, mon révérend père, de ma joie particulière et

de c  
trou  
que  
voul  
Ap  
vons  
Morv  
mon  
de n  
Franc  
de le  
Ils n  
ment  
affaire  
polite  
ses m  
lettres  
juger  
qui lu  
minis  
souve  
chose  
sir to  
ciens  
par o  
prem  
cienn

de celle de nos missionnaires, qui espèrent trouver dans sa personne toute la protection que M. le comte de Toulouse a toujours bien voulu donner à nos fonctions évangéliques.

Après avoir pris toute la part que nous devons prendre à la place que M. le comte de Morville occupe présentement, jouissez aussi, mon révérend père, de la satisfaction de savoir de nous ce que nous apprenons ici de nos François et des étrangers qui ont eu l'honneur de le voir à La Haye où il étoit ambassadeur. Ils nous disent qu'ils entendoient continuellement louer son habileté dans le maniement des affaires, sa droiture dans les négociations, sa politesse, sa douceur, sa modestie dans toutes ses manières; son esprit cultivé par les belles-lettres, joint à un goût merveilleux pour bien juger de tous les ouvrages de l'art; qualités qui lui ont gagné l'estime et la confiance des ministres des cours étrangères et celle de leurs souverains. C'est son amour pour les belles choses qui me fait espérer qu'il verra avec plaisir tout ce que l'Égypte a conservé de ses anciens et superbes monuments. J'ai commencé, par ordre du Roi, d'en faire la recherche. Mon premier soin a été de dresser la carte de l'ancienne Égypte. Je vous l'ai envoyée, et vous



m'avez fait l'honneur de me mander qu'elle avoit été présentée à Sa Majesté par M. le garde-des-sceaux.

Dans les heures que nos emplois de missionnaires nous laissent libres, je m'occupe à dresser un plan de l'ouvrage que je médite. Lorsqu'il sera dans l'état où il doit être, je vous l'enverrai, et vous aurez la bonté de me faire savoir si l'intention du Roi est que j'exécute tout ce que je promets dans mon projet. Nous nous recommandons tous à vos saints sacrifices. Je suis, etc.

SICARD, Jésuite.

...  
Du l  
Jés  
con  
  
Vo  
que l  
sir le  
cienn  
J'a  
satis  
été r  
nette  
d'acc  
J'a  
à dir  
plan  
les fi  
dess  
V

## LETTRE

Du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus, en Égypte, au P. Fleuriau, de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

Vous m'avez fait l'honneur de me mander que M. le comte de Morville verroit avec plaisir le plan de mon ouvrage sur l'Égypte ancienne et moderne.

J'ai fait toute la diligence possible pour le satisfaire. Je vous l'envoie aussi détaillé qu'il a été nécessaire pour donner une idée juste et nette de toutes les connoissances que j'ai tâché d'acquérir sur les lieux.

J'ai divisé en treize chapitres tout ce que j'ai à dire sur les matières contenues dans mon plan. J'y joindrai des cartes géographiques, et les figures des monuments antiques que je ferai dessiner.

Vous aurez la bonté, mon révérend père,

de communiquer ce projet à M. le comte de Morville et à M. le comte de Maurepas. S'ils ont pour agréable que je l'exécute, ils verront la nécessité de me donner un dessinateur habile, et de lui faire toucher exactement ses appointements.

Ma profession m'a appris depuis long-temps à me contenter de peu pour mon entretien et ma subsistance : mais en égard à ce pays-ci et à ses habitants, qui ont de quoi rebuter tout homme qui ne chercheroit pas purement la gloire de Dieu, il est très important que la personne qui me sera envoyée pour travailler avec moi, soit excitée par des avantages temporels à aimer un emploi dont l'exercice sera très laborieux; c'est ce qu'il sera aisé de reconnoître par la lecture de ce projet.

Sur  
tre  
de

www

C  
ties  
mine  
trent  
prov  
pole  
aux  
neuf  
les v  
des  
et vi  
les t  
ans  
cou  
mod  
des

RIEUSES.

le comte de  
urepas. S'ils  
, ils verront  
inateur ha-  
ctement ses

long-temps  
entretien et  
ce pays-ci et  
ebuter tout  
purement la  
tant que la  
ur travailler  
antages tem-  
exercice sera  
sé de recon-  
jet.



## PLAN D'UN OUVRAGE

Sur l'Égypte ancienne et moderne , en treize chapitres, avec des cartes géographiques, et les dessins de plusieurs monuments antiques.



### CHAPITRE PREMIER.

Ce chapitre contiendra les anciennes dynasties et les noms des diverses nations qui ont dominé en Égypte ; la division sous les Pharaons en trente només ; la division sous les Romains en provinces ; la division ecclésiastique en métropoles et évêchés ; les dix évêchés qui restent aux Coptes ; la division sous les Turcs en trente-neuf cachefliks ou gouvernements des bachas ; les vingt-quatre beys ou sangiacs ; le nombre des corps de milice : la manière dont les villes et villages sont achetés et gouvernés ; comment les terres sont ensemencées, et mises tous les ans à l'encan ; les mœurs, les sciences et les coutumes des anciens Égyptiens, et ce que les modernes en ont retenu ; la religion des uns et des autres ; la fertilité et l'étendue de l'Égypte.

*Estampe.*

Carte générale de l'Égypte antique et moderne.



## CHAPITRE I.

Ce chapitre comprendra la province de Baheiren, Alexandrie et les bords de la mer, jusqu'à Rosette exclusivement. Là on verra Alexandrie ancienne avec ses faubourgs de Racotis, de Nécropolis, de Nicopolis, etc. Ses temples, ses collèges, le Sérapéum, l'Iséum, etc. Sa bibliothèque, ses palais, ses citernes, son phare, ses ports, etc. La liste de ses rois et de ses patriarches, etc. Ses révolutions, ce qu'elle est aujourd'hui, son commerce, le tarif des marchandises d'entrée et de sortie, la colonne de Pompée, les aiguilles de Cléopâtre, les églises de Sainte-Catherine, de Saint-Marc, etc. Nous parlerons ensuite des bords de la mer et de ses îles, depuis la tour des Arabes jusque vers Rosette : de la situation maritime des anciennes villes Parœtonium, Plinthina, Eleusina, Schedia, Antylla, Téposiris, Ar-

chandra, Tarichœa, Tanis, Canopus, etc. Nous traiterons de la Baheiren, de ses deux gouvernements Damanhour et Terrané; du canal de Cherafié ou de Cléopâtre, qui porte ses eaux à Alexandrie; des lacs de Maréotis, de Madié, de Baheiren; du petit lac de Natron, à l'ouest de Damanhour. Nous ferons mention de l'ichneumon, des autruches, des oiseaux rakams, des caméléons et autres animaux rares; du coton, du lin, du tabac, des cannes de sucre, de l'indigo, du barnouf, des hermodates, et semblables plantes.

*Estampes.*

Carte particulière de la province de Baheiren, et des bords de la mer. Plan d'Alexandrie, de la colonne de Pompée, d'une aiguille de Cléopâtre. Dessins de la plante de coton, du lin, etc., de l'autruche, de l'ichneumon, du rakam, du caméléon.

### CHAPITRE III.

Le Delta avec Rosette et Damiette; les sept embouchures du Nil.

Nous tâcherons de découvrir les vestiges des sept embouchures du Nil, les ruines de Tanis, Saïs, Butus, Mendes, Atarbethis, Tamais, Héraclée, Péluse, Xoïs, Sebennytus, Busiris, Cercesore, Momemphis, Nicii, etc. Les îles Chemmis et Prosopis, mentionnées par Hérodote : les temples de Latone, d'Isis, etc. Nous parlerons des canaux et lacs modernes, des provinces Menutié et Garbié, des villes de Damiette, Rosette, la grande Méhalé; des Arabes de Balkim, et autres peuplades d'Arabes; des églises de Sainte-Gemiane et autres qui restent aux Coptes; du sel ammoniac; des poulets éclos dans les fours; de la manière d'arroser les terres avec des machines à bascule; des colombiers; des pélicans; des ibis; des canards; des oies du Nil; des poules de riz; des pintades; des saksaks; des abougardans et autres oiseaux curieux; du bouri et de la boutarque qu'on tire de ce poisson; des sycomores; des

nabq  
des f  
riz;  
ou a  
bami

Ca  
du C  
Caire  
beit;  
à po  
d'une  
des c

www

L'  
nica  
lipp  
par  
des  
trac



nabques ou lotus; des palmiers; des cassiers; des figuiers d'Adam; des figuiers d'Inde; du riz; du carthmum; du nénuphar; du colquas ou arum; du hebelazis; de la meloukié; de la bamié et autres plantes singulières.

*Estampes.*

Carte particulière du Delta; route détaillée du Caire à Rosette, par le Nil; autre route du Caire à Damiette. Plans du temple d'Isis à Bahbeit; de l'église de Sainte-Gemiane; d'un four à poulets; d'un four pour le sel ammoniac; d'une machine à puiser l'eau du Nil. Figures des oiseaux et plantes rares.

CHAPITRE IV.

L'Isthme de Suez.

L'on y trouvera la province d'Angussamica, aujourd'hui Charquié; les villes de Callippé, Atribis, Pharbætus, Bubassis, fameuse par son temple d'Arthémis et son cimetière des chats; Lychnos, Daphné, Magdole, Ostracina, Rhinocorura, Heropolis, Arsinoé ou

Cleopatris, etc. Le lac Sirbon; le mont Cassius, où Pompée fut tué et enseveli; la ville de Mansoura, où le roi saint Louis fut défait; le canal qui aboutissoit du Nil à la mer Rouge; le com merce de Suez; les vaisseaux que Ptolémée Philadelphie y entretenoit. On fera voir que Suez est plus près du Caire que les géographes n'ont coutume de le placer. Nous donnerons la description du café; celle du chameau; du dromadaire, et de la plante hanné.

*Estampes.*

Carte particulière de l'isthme de Suez; figures du chameau, des plantes du café et du hanné.

## CHAPITRE V.

Le grand Caire, Memphis, et leurs environs.

Nous décrirons le grand Caire, son étendue, le nombre de ses habitants, de ses maisons, mosquées, marchés, etc. Ses coutumes pour la justice, la police, le commerce, la nourriture, les bains, les mariages, les enterrements, les processions, surtout celle du grand

*pavillon de la Mecque ; la caravane de la Mecque* la religion des Turcs, les différentes sectes des chrétiens schismatiques, principalement les Coptes; les jardins, les étangs, le calits ou canal du Caire, nommé par les anciens *fossa frajana*; le château, le puits de Joseph, l'aqueduc, l'île de Rouda, à la tête de laquelle est la tour de Mékias, ou mesure du Nil; le vieux Caire, autrefois Babylone; Girgé, autrefois Memphis; ses pyramides, leur nombre, leur mesure, leur destination, etc.; le sphynx, les catacombes des momies et des oiseaux embaumés. Nous marquerons la gorge des montagnes par où les Hébreux firent route vers la mer Rouge; les villes de Ramessès, de Sethé, de Gessen, d'Héliopolis, d'Onion; de *Trojæ civitas*, asile des Troyens fugitifs; les ruines des anciens monastères. Pour la botanique, le lobaka, le zenzelakt-safsaf, espèce de saule; le sateira; le mach, espèce de haricot de l'yemen; le haricot du Fezzan, l'abdellai et le domairi, deux sortes de melons.

### *Estampes.*

Carte topographique du Caire et de ses environs. Plan du Caire, du puits de Joseph, de l'aiguille d'Héliopolis, du sphinx, de la grande

pyramide pour l'extérieur; coupe de l'intérieur. Plan des souterrains des momies et des oiseaux embaumés. Figures des arbres et plantes. Portrait d'un Égyptien, d'une Égyptienne, d'un soldat, d'un juge, etc.

## CHAPITRE VI.

### Désert de Sceté ou de Saint-Macaire.

ÉTENDUE de ce désert; nombre de ses anciens monastères; ce qu'il en reste à présent; différence des religieux Coptes d'avec les anachorètes des temps passés; lac de Nitrie; Barbelama, ou mer sans eau; bateau pétrifié; mines de pierres d'aigle; sables divers; ocre rouge; sel gomme ou pyramidal; jonc pour les nattes; tamarind; gazelles; hyènes; bœufs sauvages, etc. Temple de Jupiter Ammon.

### *Estampes.*

Carte de ce désert. Plan des monastères. Portrait d'un religieux copte. Figure du sel pyramidal, de l'hyène, du bœuf sauvage, de la gazelle.

## CHAPITRE VII.

Ce chapitre contient l'étendue du Caire jusqu'à la tête du canal de Joseph, où sont compris l'île Héracléopolis et les trois labyrinthes.

Vous y verrez les villes modernes de Beni-souef, du Faïoum, de Bhenessé, de Menié, de Mellai; les puits du monastère de Jarnous; les anciennes villes d'Aphroditopolis; un autre Busris; un autre Arsinoé, Crocodilopolis, Héracléopolis, Oxyrinchus, Hermopolis, Cynopolis, This ou Thinis, qui a donné son nom à une dynastie des Thinistes: Antinoé, capitale de la basse Thébaïde, le canal de Joseph, jadis *fossa Thineos*; les lacs Maurus et Moëris, celui-ci doux, et l'autre salé; les trois labyrinthes (contre la prévention commune qu'il n'y en avoit qu'un), dont les ruines subsistantes cadrent juste avec la relation de Diodore de Sicile; les fameuses grottes sépulcrales de Béni-Hassan; des cavernes au levant du Nil; plusieurs pyramides; une aiguille de granit; des sacrifices gravés en relief sur la face des monts de Touna et de Téhéné; les monastères des saints Georges, Hour,

Jean-le-Petit; épitaphes de la Poulie, de la Poutre, et autres; deux inscriptions, une grecque et l'autre arabe à Ilahoum; une autre grecque sur le mont Téhené; une arabe à Ménié; une troisième grecque à Antinoé; une coptique au monastère de la Poutre. Nous aurons occasion de traiter du crocodile, du tarse, de la variole, du bolti, du facaca, espèce d'orbis marin, et autres poissons; des grues; des harnas, espèce de hérons; des archanges, bichots; hécrivains; des farfouris ou canards à tête bleue; du papyrus et autres joncs du Nil; des fruits du Fayoum; du vin des Coptes pour leurs messes; des myrobolans.

*Estampes.*

Carte de l'île Héracléopolis et de la province du Fayoum, du lac Maurus, et du petit labyrinthe. Plan du grand labyrinthe, du petit portique d'Hermopolis ou Achemomain, de la colonne de Sévère Alexandre à Antinoé, de deux portes entières de cette ville; du sacrifice au soleil vers Touna, des grottes de Bénihassan; portraits du crocodile, des oiseaux rares, etc.

---

## CHAPITRE VIII.

Désert de la Thébaïde , ou de saint-Antoine , avec le passage des Israélites par la mer Rouge.

Noms des montagnes, vallées, plaines, sources d'eau, carrières de talc, carrières de marbre noir, jaune, rouge, et moucheté dans ce désert. Monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul, la proximité de leur situation, et l'éloignement de l'un à l'autre par le détour des chemins; cellules dans les rochers; idée des anciens solitaires; caractère des Coptes qui leur ont succédé; mer Rouge, sa longueur, sa largeur, son flux et reflux, sa navigation, le corail blanc, les champignons pétrifiés, les conques tigrées, les oursins si délicatement tournées, et autres curiosités de cette mer. Qu'est-ce qu'Aziongaber, d'où les flottes de Salomon faisoient voile vers Ophir. Lien du passage des Hébreux à travers les flots. Animaux qui fréquentent ces solitudes, surtout le tigre, le chamois, l'autruche, la gazelle, le quatha, espèce de perdrix; l'ouaral, espèce de crocodile terrestre; simples particuliers.



*Estampes.*

Carte du désert de la Thébaïde avec la route des Israélites sortant d'Égypte. Vue des monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul; portrait du tigre, du quatha, de l'ouaral, des conques, des oursins, du corail blanc.

## CHAPITRE IX.

Étendue depuis la tête du canal de Joseph, jusqu'à la tête du canal Abouhomar au-delà de Girgé, capitale de la haute Égypte.

J'ai découvert les antiques cités d'*Apollinopolis magna*, de *Lycopolis*, *Veneris civitas*, *Antæopolis*, *Penopolis*, *Ptolemaïs magna*, *Abydus* avec son palais de Memnon, et son temple d'Osiris; l'ancien canal *Lycus*, aujourd'hui Abouhomar; une inscription grecque dans le temple d'Anthée: une latine dans le temple de Jupiter vers Manfalouth. Nous parlerons des villes modernes de Manfalouth, Siouth, Abouthige, Kau, Akmim, et de son serpent révééré du peuple; de Girgé, des monastères de Saint-

Mennas, de Saint-Sennodius, de Saint-Paèse, du Moharray sanctifié par la présence de JÉSUS-CHRIST, au rapport de Rufin; de certains prétendus possédés chez les Coptes et les Turcs; de la navigation sur le Nil; des voleurs plongeurs, des bateaux de calebasse, de l'ancienne Oasis, à présent Élovah; des barbarins qui amènent les esclaves noirs, portent la poudre d'or, les dents d'éléphant, et les cornes d'une espèce de licorne. Nous expliquerons les quatre sortes d'acacias, le seissaban, le feténé, le santh et le sial, les différentes huiles en usage, excepté celle d'olives.

*Estampes.*

Carte particulière du pays mentionné dans ce chapitre. Vue du temple d'Anthée; vue du palais de Memnon à Abydus, du monastère de Saint-Mennas; figure des bateaux à calebasse, et des différents acacias.

## CHAPITRE X.

Étendue depuis Girgé et l'Abouhomar, jusqu'à  
Thèbes exclusivement.

L'ON y remarque les ruines de *Diospolis parva*, d'*Apollinopolis parva*, de *Coptos*, de *Bérénice*, de *Myoshormos*, de *Tentira*, avec son magnifique temple de Vénus encore entier et sa chapelle d'Isis, son bois de dattiers et un autre de doums, qui est une espèce de dattier sauvage; une inscription grecque au temple de Vénus, une autre grecque au temple d'Apollon de Quous; l'île Tabenne avec les restes du monastère de Saint-Pacôme, les monastères de Saint-Victor, de la Croix, du Synode Saint-Palémon; les burlesques imaginations des Coptes sur les merveilles de leurs saints; les Arabes nommés *Houara*; les Ababdé, les Bénéoussal et autres diverses races d'Arabes répandus en Égypte; leur manière de se gouverner, de vivre, de voler, etc.; leur dépendance des caches et sangiacs turcs; leur infatuation pour la magie, les sortilèges, la pierre philosophale, la découverte des trésors; leur

travail ; leur commerce ; les foires réglées toutes les semaines. Nous parlerons du blé d'Inde, d'une sorte de long melon nommé *herch*, d'une mine d'émeraude.

*Estampes.*

Carte de ce climat particulier. Plan du temple de Vénus, de la chapelle d'Isis. Copie du buste de Vénus, de quelques colonnes du temple, et de quelques portes dans les avant-cours. Vue des restes d'un vestibule d'Apollon à Quous. Portrait d'un Arabe armé et à cheval. Figure du doum, du herch.

CHAPITRE XI.

*Thèbes.*

ÉTENDUE de cette ville à cent portes, sa situation, son élévation du pôle ; villages substitués à ses ruines : les divers monuments qui ont échappé à la fureur des siècles, au levant et au couchant du Nil.

*Au levant du Nil.*

I. Le château royal : six ou sept portes encore entières d'une magnificence extrême ; les

avenues de ses portes garnies de centaines de sphynx et d'autres statues de marbre; le grand salon soutenu par cent douze colonnes, chacune de neuf palmes de haut et quinze de diamètre; six obélisques de granit et de porphyre; à l'entrée du salon, des appartements revêtus de porphyre, plus de mille colonnes en différents péristyles, une infinité de sculptures sur les colonnes et les murs, quatre colosses de marbre, deux étangs d'eau nitreuse.

2. Le palais et sépulcre du roi Osimanduas, mentionné par Diodore; plusieurs centaines de colonnes sculptées et non sculptées; deux bastions, où sont gravés les combats et triomphes de ce roi; deux obélisques de granit, et deux sphynx de marbre noir au-devant des bastions; ruines de sa bibliothèque; plusieurs salles et temples à demi entiers; la chambre de son sépulcre, entière; quai sur la rivière.

*Au couchant du Nil.*

3. Les deux colosses dont parle Strabon, chargés d'inscriptions grecques et latines.

4. Restes du palais de Memnon, et sa statue colossale.

5. Deux sépulcres royaux accompagnés de

plusieurs temples, cours, galeries, et d'une infinité de colonnes.

6. Sept autres sépulcres de rois, dressés dans de vastes et magnifiques grottes de la montagne dont Diodore fait mention.

7. Plusieurs autres tombeaux creusés dans le roc.

8. Les cent écuries décrites par Diodore. Nous parlerons aussi de l'île Louis, et de deux autres îles ordinairement couvertes de crocodiles; enfin des superbes ruines de Madamot au nord-est de Thèbes.

*Estampes.*

Vue de Thèbes et des plaines d'alentour; vue du château royal; plan des avenues des portes; dessin de chaque porte en particulier; plan du grand salon, d'une de ses colonnes en particulier; des six obélisques, principalement des deux petits de porphyre; des appartements de porphyre, d'un des péristyles; vue du palais d'Osimanduas; vue des deux bastions avec leurs obélisques et leurs sphynx; plan d'un sépulcre et de quelque salle ou temple; plan des deux colonnes au couchant; du palais de Memnon et de sa statue; vue des deux grands sépulcres royaux; plan particulier de deux chambres sé-

pulcrales; plan de sept autres tombeaux des rois, creusés dans le roc; de ce qui reste des cent écuries; des trois îles infestées de crocodiles; des ruines de Madamot.



## CHAPITRE XII.

Étendue depuis Thèbes jusqu'aux premières cataractes, et au bout de l'Égypte.

Nous trouverons l'antique ville d'*Hermotis*, aujourd'hui Armant; une autre *Veneris civitas*, aujourd'hui Tot; une autre *Crocodilopolis*, aujourd'hui Démocrat; *Iatopolis*, aujourd'hui Asphoun; *Lucinæ civitas*, c'est Asséna; *Accipitrum civitas*, c'est Arfou; une autre *Apollinopolis*, c'est Mansourié; *Syene*, c'est Assouan; *Elephantina*, c'est une île voisine d'Assouan; les cataractes, et la manière d'y naviguer. Nous décrirons les restes des temples de Jupiter et d'Apollon à Armant, desquels Strabon fait mention; les restes du temple de Vénus à Tot; le joli temple du poisson *Latus* encore entier à Asphoun; le beau temple de Lucine aussi entier, tout sculpté en dedans et en dehors,

à A  
fou  
ses  
niq  
tem  
tom  
lène  
grec  
autr  
carr  
de r  
jama  
teur  
pass  
Pre  
poss  
sa s  
roy  
nom  
de s  
  
C  
plan  
Arr  
celu  
Arf



à Asséna; le célèbre temple des dieux à Arfou; celui d'Apollon à Mansourié; les diverses formes de chapiteaux d'un goût pharaonique, qui couvrent les colonnes de tous les temples de la Thébaïde; le monastère et les tombeaux des Martyrs, dressés par sainte Hélène au dehors d'Asséna, avec leurs inscriptions grecques, le monastère de Saint-Pacôme, et autres; les carrières de pierre de Baram; les carrières de marbre blanc; la fameuse carrière de marbre granit proche d'Assouan, qui ne fut jamais (selon la grossière idée de certains auteurs) une pierre fondue. Nous parlerons en passant de la Nubie, d'Ébrim sa capitale, jadis *Prenoris*, et des autres places que les Turcs y possèdent. Nous traiterons à fond du Nil, de sa source, des causes de ses inondations, des royaumes qu'il parcourt, de l'île Méroé si renommée, de ses autres îles, de ses cataractes, de ses écueils, de ses canaux, etc.

#### *Estampes.*

Cartes depuis Thèbes jusqu'aux cataractes; plan des temples de Jupiter et d'Apollon à Armant, du temple de Latus à Asphoun, de celui de Lucine à Asséna, de celui des dieux à Arfou et d'Apollon à Mansourié, des chapiteaux

du vieux temps, du monastère des Martyrs, de la carrière de granit.



### CHAPITRE XIII.

*Récapitulation générale par plusieurs listes qui peuvent servir de table.*

1. LISTE des différentes dynasties, et des souverains qui ont régné en Égypte.
2. Des trente *nomes* anciens.
3. Des provinces selon la division des Ptolémées et des Romains.
4. Des trente-neuf *cachefliks* ou gouvernements sous les Turcs.
5. Des vingt-quatre beys.
6. Des sept corps de milice.
7. Des anciens évêchés mentionnés dans les conciles et ailleurs.
8. Des dix évêchés qui restent aux Coptes.
9. Des anciens monastères des déserts de la Thébaïde, supérieure et inférieure, de Sceté, et le long du Nil.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

10. Des monastères d'à présent, de ceux qui sont habités par des religieux, et de ceux qui ne le sont pas.
11. Des anciennes villes dont il reste des vestiges.
12. Des villes modernes.
13. Des bourgs et villages, surtout le long du Nil, et des canaux.
14. Des temples qui restent entiers, ou à demi ruinés.
15. Des inscriptions grecques, des latines, des coptiques et des arabes.
16. Des principaux hiéroglyphes, et de l'ancienne langue des Égyptiens.
17. Des canaux du Nil.
18. De ses embouchures antiques et modernes.
19. De ses îles, des cataractes.
20. Des lacs d'Égypte, des *birkes* ou étangs passagers.
21. Des fontaines et puits.
22. Des montagnes.
23. Des grottes sépulcrales et autres.
24. Des pyramides.
25. Des péristyles et des colonnes détachées.
26. Des obélisques.
27. Des animaux terrestres singuliers.
28. Des oiseaux curieux.

29. Des poissons du Nil, et des productions  
singulières de la mer Rouge.

30. Des plantes particulières.

**FIN DU HUITIÈME VOLUME.**

USES.

roductions

---

---

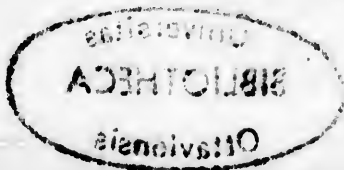
# TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

---

LETTRE du P. Sicard , missionnaire en Égypte, à S. A. Mgr. le comte de Toulouse. Pag.	1
LETTRE du P. Sicard , missionnaire en Égypte, au P. Fleuriau . . . . .	177
LETTRE du P. Sicard, missionnaire de la compa- gnie de Jésus , en Égypte, au P. Fleuriau, de la même compagnie. . . . .	223
PLAN d'un ouvrage sur l'Égypte ancienne et moderne , en treize chapitres, avec des cartes géographiques, et les dessins de plusieurs monuments antiques. . . . .	225
Chapitre premier. . . . .	Ibid.
Chapitre II. . . . .	226
Chapitre III. Le Delta avec Rosette et Damiette. . . . .	228
Chapitre IV. L'Isthme de Suez. . . . .	229
Chapitre V. Le grand Caire , Memphis et les environs. . . . .	230
Chapitre VI. Désert de Sceté ou de Saint-Macaire. . . . .	232
Chapitre VII. . . . .	235



Chapitre VIII. Désert de la Thébaïde, ou de Saint-Antoine, avec le passage des Israélites par la mer Rouge. . .	235
Chapitre IX. Étendue depuis la tête du canal de Joseph. . . . .	236
Chapitre X. Étendue depuis Girgé et Moubomar, jusqu'à Thèbes exclusiv. . .	238
Chapitre XI. Thèbes. . . . .	239
Chapitre XII. Étendue de Thèbes jusqu'aux premières cataractes. . .	242
Chapitre XIII. Récapitulation générale par plusieurs listes qui peuvent servir de table. . . . .	244

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.



baïde, assage	
. . .	235
ête du	
. . .	236
rgé et	
clusiv.	238
. . .	239
es jus-	
. . .	242
géné-	
uvent	
. . .	244

**VOLUME.**



